numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Prières à la Vierge d'après les manuscrits du Moyen-Age, les liturgies, les pères...

Auteur :Gautier, Léon, 1832-1897

Date :1897

Cote : SJ A 189/38

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103772922

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY

A 189/38

Souvenir du 8 Juin 09

Antoine - Pierre

Marguerite - Marie

Michel - Emmanuel

PRIÈRES

A LA VIERGE

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

N. 164

ASSOM PTION

ASSOM PTION

PRIÈRES

A LA VIERGE

D'APRÈS LES MANUSCRITS DU MOYEN AGE

LES LITURGIES, LES PÈRES, ETC.

PAR

LÉON GAUTIER

TOURS

ALFRED MAME ET FILS

ÉDITEURS PONTIFICAUX

1897

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Permis d'imprimer.

Tours, 19 mars 1897.

✝ RENÉ-FRANÇOIS, ARCH. DE TOURS

A

Mgr DULONG DE ROSNAY

AVERTISSEMENT

Voici notre troisième Recueil de prières. Il est conçu d'après le même système que les précédents, il est puisé aux mêmes sources, il est animé du même esprit. Nous sera-t-il permis de dire qu'il est le résultat d'un plus délicat et d'un plus long travail ?

Le plan est des plus simples. Cinq parties : la *Journée*, la *Semaine*, le *Mois*, l'*Année*, la *Vie*. Le *Mois* est, à beaucoup près, la plus développée, et c'est celle aussi à laquelle nous avons dû apporter les soins les plus minutieux.

Pour la *Journée*, nous avons suivi l'ordre même des heures. Nous avons uniquement composé la *Semaine* avec les différentes liturgies de l'Orient et de l'Occident catholiques. Le *Mois* offre, SOUS FORME DE PRIÈRES, l'Histoire complète du culte de la Vierge d'après les documents originaux : nous commençons cette Histoire avant le Christ et la conduisons jusqu'à nos jours. L'*Année* est divisée en autant de chapitres qu'il y a de fêtes consacrées à la Vierge. Reste la *Vie* : nous y avons inséré les prières qui se rapportent à toutes les épreuves, publiques ou

privées, dont Dieu peut nous imposer le poids, aux demandes que nous avons à faire à la suprême Bonté, et enfin à toutes les actions de grâces que nous devons à Dieu et à sa mère. Il est à peine utile d'ajouter que, pour toute la partie théologique de notre œuvre, nous nous soumettons d'avance au jugement infaillible de l'Église.

Nous confions à la Vierge elle-même le succès de ce petit livre, que nous avons écrit avec un grand amour. Et nous répétons une dernière fois, en le terminant : *Duc pennam, rege cor, Virgo Maria, precor.*

PRIÈRE GÉNÉRALE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION AU PRÉSENT RECUEIL

MARIE, je voudrais en ce moment m'élever sur les hauteurs. Plus haut, plus haut encore. A votre pensée, à votre dévotion je voudrais, ô Mère virginale, ne rien mêler de petit, d'étroit, de bas. *Altius.*

« Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. » Voilà ce que dit un des plus grands docteurs catholiques, et je veux me pénétrer de cette vérité. Loin, loin de moi les petitesses et les puérilités de certaines dévotions. C'est la métaphysique, c'est la théologie de la Vierge que je veux aujourd'hui méditer. O Marie, conduisez-moi

vous-même sur les altitudes où vous désirez que je vous contemple.

Il est dans la sainte Écriture, au livre des *Proverbes* et en celui de l'*Ecclésiastique*, plusieurs pages véritablement incomparables et divines. Ce sont celles où il est question de l'éternelle Sagesse qui a créé tous les univers, qui se joue dans toutes les merveilles de la création et qui daigne habiter parmi les enfants des hommes. On ne saurait en vérité rien lire de plus beau, de plus lumineux, de plus céleste.

Eh bien ! ce sont ces pages mêmes que l'Église a choisies entre toutes pour vous les consacrer en son saint Office, et elle ne craint pas de vous en appliquer, ô Marie, toutes les expressions glorieuses. Ce n'est pas cependant, qu'elle vous confonde avec la Sagesse incréée ; mais elle veut par là nous apprendre que, de toute éternité, cette Sagesse vous a donné une place considérable dans le plan divin de la création et de la réparation. De toute éternité Dieu a pensé à vous.

Oui, le Père s'est dit de toute éternité que les harmonies de la création seraient un jour troublées par le péché de l'homme ; que notre monde aurait besoin d'être refait

sur un autre plan, et que votre consentement à l'incarnation servirait en quelque sorte de prélude à cette création d'un monde nouveau. Le Fils, de toute éternité, a pensé à celle qui devait un jour être sa mère, et « sa ressemblance avec vous était une de ses joies indicibles ». Le Saint-Esprit, de toute éternité, a préparé cette maternité virginale qui fait de vous le type unique de toutes les mères comme de toutes les vierges. Dans les ineffables entretiens des trois personnes divines, votre nom fut prononcé, et il était question de vous avant la création des premiers soleils, avant celle de la lumière.

Cependant, voici que Dieu a mis la main à l'œuvre de la création. Voici que les règnes de la nature s'étagent splendidement l'un au-dessus de l'autre, les plantes au-dessus des pierres, et les animaux au-dessus des plantes. Un ordre, une beauté, une harmonie magnifiques règnent partout ; et la terre, centre théologique de l'univers tout entier, roule dans l'espace lumineux. Des millions de nébuleuses et des milliards de mondes roulent comme elle en des orbites que la main divine a tracés. La création est splendide, mais elle est incomplète :

car elle est inintelligente et ne sait pas louer son Créateur.

Alors Dieu crée l'homme. En cette créature singulière, il unit, il fond ensemble la matière et l'esprit. La matière par là devient intelligente et rend à Dieu ce culte libre et conscient que Dieu attendait et dont il avait soif. L'homme ouvre ses lèvres, il frappe l'air des sons de la première prière et de la première hymne. Tous les univers, qui sont contenus en puissance et en éléments dans la créature humaine, s'agenouillent avec elle devant le Créateur. Le grand culte existe ; il ne doit plus finir.

En ce moment, Dieu pensait encore à vous. Il se disait, ô Marie, que ce culte lui serait un jour rendu par une âme sans péché. Et cette âme, c'était la vôtre. Jamais, en effet, si l'on en excepte l'Homme-Dieu, jamais le culte, même naturel, que l'humanité doit à Dieu, n'a été exprimé par une voix plus pure et plus autorisée que la vôtre.

Mais les Pères et les Docteurs nous élèvent ici à des hauteurs bien plus célestes : « Dieu, en formant le premier homme, songeait, disent-ils, à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de

sa race. C'est pour cela, ajoute Tertullien, que ce Dieu s'affectionne si sérieusement à cette besogne. Dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner une image de son Fils qui se doit faire homme : *Christus cogitabatur homo futurus.* » Mais le Créateur, qui pensait au second Adam en créant le premier, ne pouvait pas ne point penser à la Mère du Verbe incarné, à cette Vierge dont Bossuet a pu dire qu'elle a été un Jésus-Christ ébauché, un Jésus-Christ commencé. Donc, dans l'acte le plus important, dans l'acte final de la création universelle, Dieu songeait à Marie. Et, comme le dit le P. Faber, l'Artiste céleste dessinait lui-même les traits futurs de sa mère; il peignait dès lors cette chaste beauté qui devait un jour ravir les hommes et les anges dans les transports d'un amour immense : *Maria cogitabatur Virgo futura.*

Le spectacle du péché originel vient nous arracher à ces splendeurs : mais ici la pensée de Marie prend, aux yeux de l'homme déchu, une forme décisive. Sous les ombrages du paradis, Dieu avait peut-être parlé de Marie à Adam et à Ève, auxquels il communiquait la richesse des révélations primitives ; mais, après la

chute, Marie devient en quelque manière l'idée fixe de la pauvre humanité en pleurs. Elle apparaît aux hommes comme la réparatrice du Mal, comme la victorieuse du Mauvais. Dans les mosaïques de Saint-Marc, à Venise, un artiste chrétien n'a pas craint de représenter une belle croix radieuse entre les branches mêmes de l'arbre de la chute. Au lieu de la croix, il eût pu représenter une image lumineuse et blanche de la Vierge qui devait venir ; il eût pu la montrer, cette consolatrice, les bras tendus au ciel et les pieds sur la tête du Serpent.

C'est cette image qu'ont plus ou moins confusément gardée tous les peuples de l'ancien monde. Tandis qu'Isaïe accentuait très nettement la grande promesse de Dieu, et disait : « Une vierge concevra, » les infidèles et les païens attendaient vaguement un Messie né d'une vierge. Ils avaient pour la virginité une je ne sais quelle adoration mystérieuse, et permettaient à des vierges seulement les approches de leurs plus grands mystères et le culte de leurs meilleurs dieux. O Marie, c'était leur manière de penser à vous : *Maria cogitabatur.*

Enfin la grande heure a sonné. Dieu,

plein de pitié pour nous, s'apprête à incliner les cieux et à prendre notre nature. Il va réaliser le grand mystère de l'Incarnation, auquel vous serez si nécessairement, si essentiellement mêlée, et dont la destinée dépendra de vous, s'il nous est permis de parler de la sorte.

Entre tant de millions de femmes, ce grand Dieu vous avait choisie et prédestinée. Qu'il ait permis au péché de vous atteindre, de vous toucher, de vous approcher seulement, c'est ce qu'il n'est plus légitime de discuter aujourd'hui ; c'est sur quoi le bon sens chrétien ne nous a jamais permis d'élever le moindre doute. Eh ! qui pourrait supporter la pensée, dit le P. Faber, que la matière du Précieux Sang ait jamais été souillée de la tache du péché et qu'elle ait fait partie pendant quelque temps du royaume du démon ? « Quant à moi, lorsque je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, je me dis à part moi : « Se pourrait-il bien « faire que Dieu ait voulu abandonner au « diable, quand ce n'aurait été qu'une mi- « nute, ce Temple sacré qu'il destinait à « son Fils ? » Puis, me retournant au Sau-

veur : « Béni enfant, lui dis-je, ne le souf-« frez pas. » Ainsi parle le grand Bossuet. Il fallait donc que la mère d'un Dieu fût immaculée ; mais il fallait aussi que le type de toutes les femmes fût absolument pur. Dieu, pour opérer cette grande œuvre, n'a eu qu'à appliquer à Marie, dès le premier instant de sa conception, les mérites futurs du Verbe incarné. Rien n'était plus facile à Dieu, et rien n'est plus croyable à l'homme.

Tout est préparé pour l'Incarnation. Or, par ce grand mystère, Dieu se propose plusieurs fins. Il veut d'abord se faire rendre un culte ÉGAL A LUI-MÊME. Le culte de l'homme était intelligent, sans doute; mais, outre qu'il avait été troublé par le péché, il n'était pas et n'avait jamais été DIVIN. Pour qu'il méritât un tel nom, il fallait que l'adorateur fût un Dieu, comme l'adoré. Et telle est la merveille qu'opéra le Verbe en s'incarnant. Depuis lors, en effet, Jésus rend à son Père le culte suprême, le culte parfait au nom de toute l'humanité dont il a pris la forme, et au nom de la nature tout entière que cette humanité représente. Il y a depuis lors un Dieu adorant devant un Dieu adoré, un Dieu glorifiant devant un Dieu glorifié. On ne saurait aller plus loin ni monter plus haut.

Et maintenant, si nous tournons notre regard sur la terre, nous voyons aisément qu'avant la nuit du *Gloria in excelsis*, Dieu n'était plus connu, n'était plus aimé, n'était plus servi parmi les hommes. L'Incarnation allait rétablir et vulgariser dans le monde la connaissance, l'amour et le service du vrai Dieu. Grâce aux doctrines très simples et très populaires de l'Homme-Dieu, le dernier des paysans et des ouvriers allait devenir plus savant qu'Aristote et Platon sur la nature et les perfections divines, sur les origines et la destinée de l'homme.

L'Incarnation enfin était destinée à être la préparation nécessaire de la Rédemption : Nazareth et Bethléem n'ont été, en réalité, que l'ébauche et le commencement du Calvaire.

Mais pour que l'Incarnation pût se réaliser, il fallait qu'une femme acceptât d'être la mère de Dieu fait homme. Il fallait que ses lèvres s'ouvrissent, et que du fond de son cœur cette parole y montât librement : ***Fiat.***

La Vierge Marie n'hésita pas et dit : ***Fiat.*** Tel est tout le fondement de sa gloire. Et cette parole peut être placée sans blasphème à côté de celle que pro-

nonça Dieu au premier jour de la création. Tout un nouvel ordre de choses en sortit. Dieu avait dit : « Que la lumière soit ; » la Vierge dit : « Que le monde surnaturel soit. » Elle ne le crée pas, mais elle donne à Dieu l'occasion de le créer. On ne saurait lui refuser cet incomparable honneur.

Le reste de sa vie n'est que le corollaire de cette étonnante, de cette admirable parole. C'est le prolongement de ce *fiat* sublime.

Elle a vécu trente-trois ans avec le Verbe, avec le Discours, avec la Parole intérieure de Dieu. « Pendant trente-trois ans, comme le dit un grand mystique, elle s'est offerte à Jésus pour nous : elle nous a offerts à Jésus, et elle a offert Jésus au Père pour nous. » Ces trois oblations résument toute cette existence.

Mais c'est au Calvaire qu'il faut la voir, et c'est là qu'elle mérite décidément le plus beau nom que l'humanité chrétienne ait jamais trouvé pour exprimer son amour envers cette mère. C'est là qu'elle apparaît comme la corédemptrice du genre humain. Il est vrai qu'elle n'est pas corédemptrice « dans le sens qu'elle serait une autre rédemptrice ». Non, mais à cause de

sa coopération avec son Fils, de la coopération indispensable de sa maternité et surtout de ses douleurs qu'elle a si étroitement unies à celles de son Fils divin. Sur le Calvaire, elle prend en quelque manière une taille gigantesque et surhumaine. Vous êtes là debout, ô notre Mère, dans votre agonie intrépide, et jamais parole humaine n'a su vous y peindre dignement. Peintres, sculpteurs, poètes, il faut y renoncer et jeter bien loin pinceaux, couleurs, ciseaux. *Ave, Maria :* ces deux mots sont tout ce qui nous reste.

Ce n'est pas tout, et nous ne sommes pas à la fin des merveilles. Il est une théorie chère aux âmes chrétiennes et dans laquelle vous tenez une grande place. Je veux parler de cette noble « Théorie des types ». Dieu, en s'incarnant, s'est montré à tous les yeux comme le modèle, l'idéal et le prototype de toutes les âmes. Et, ainsi qu'on l'a dit bien souvent, tout le Christianisme se peut résumer en ces deux mots : IMITER JÉSUS-CHRIST.

Mais Dieu ne s'est pas contenté de nous offrir ce type divin, ce type universel ; il nous donne encore dans ses Saints les types précieux de toutes nos conditions. Et c'est ainsi, ô Marie, que vous êtes

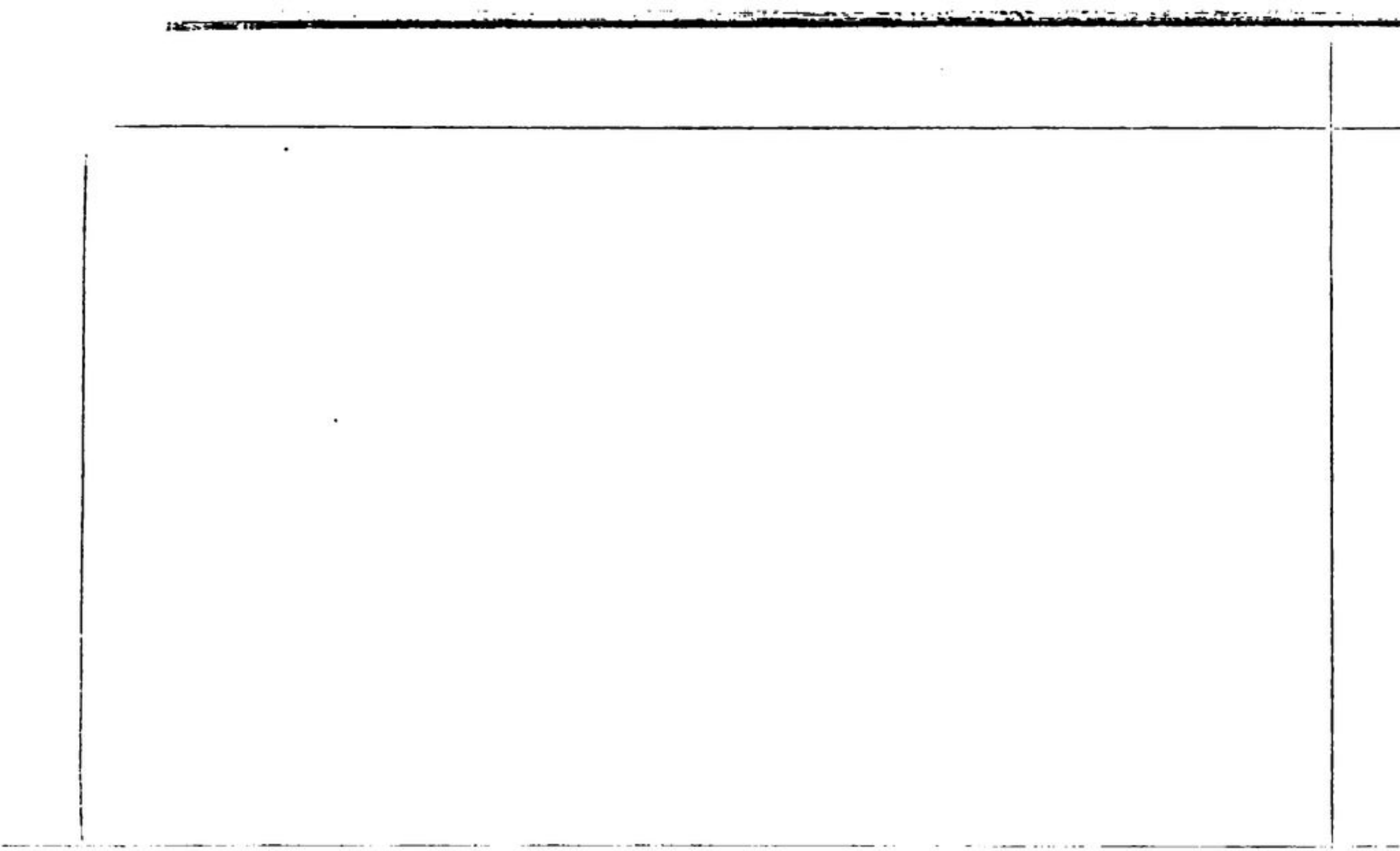
l'idéal particulier de nos mères, de nos femmes et de nos filles. Tous les fils qui sont fiers de leurs mères vous doivent cette fierté si bien justifiée, et leurs mères n'ont été si bonnes que parce qu'elles ont souvent jeté leurs regards sur la Vierge immaculée. Salut donc, ô Mère de nos mères ; salut, ô Vierge qui avez fait jaillir du sol chrétien tant de millions de vierges, et qui conduisez à votre Fils dans le ciel tant de belles processions virginales. C'est vous qui peuplez la solitude des cloîtres, et c'est vous surtout qui la charmez. Sans vous les plus belles âmes succomberaient parfois aux « aridités » de la vie religieuse. Mais ces vierges, que vous aimez, jettent les yeux sur quelqu'une de vos images ; elles pensent à vous et sentent soudain la force revenir dans leurs âmes rafraîchies. Les pauvres mères, près des berceaux où leurs enfants sont malades, sont réconfortées par la même pensée. O Vierge Mère, tous les dévouements maternels, toutes les virginités vous doivent quelque chose de leur rayonnement et de leur gloire.

Dieu vous a investie de la magistrature suprême de la Miséricorde. Sans doute il est le maître de ses grâces et les distribue

comme il lui plaît ; mais il a voulu, dit saint Bernard, que Marie en fût le canal. Vous êtes entre ciel et terre, ô Marie, et je vous vois occupée à faire monter la prière d'en bas, à faire descendre d'en haut la clémence souveraine. Vous êtes manifestement désignée pour être la protectrice de la terre. Vous êtes le ministre de Dieu au département de la bonté. Vous ne condamnez rien, vous ne brisez rien. L'amour des mères a des bornes ; le vôtre n'en a pas. O Miséricorde, ayez pitié de nous.

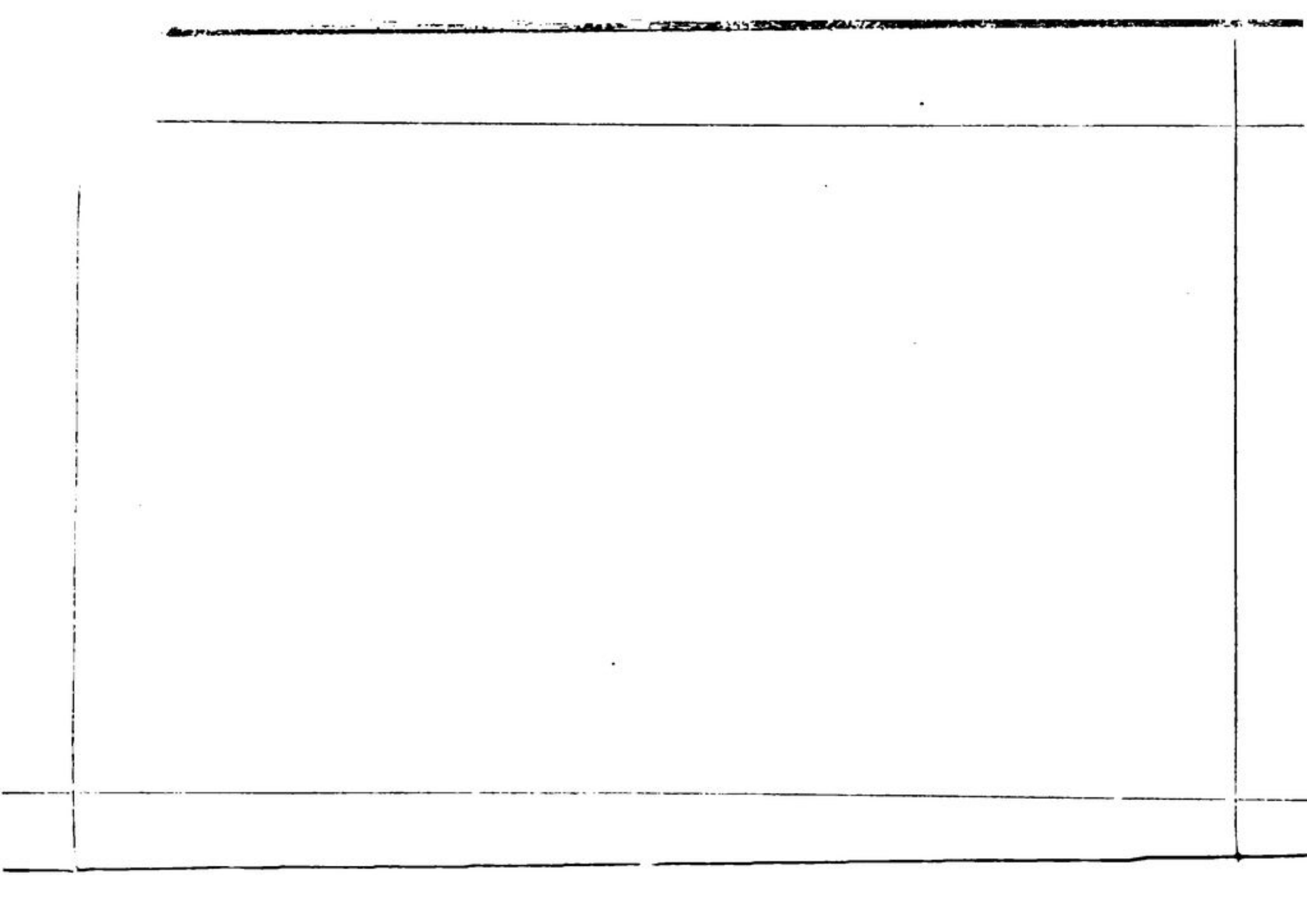
On a dit de vous, ô Marie, que vous êtes la Toute-Puissance suppliante, *Omnipotentia supplex.* Ce mot dit tout, et je m'y tiens. Et je vous adresse, en terminant, cette courte et substantielle prière, que je trouve dans un de nos chers manuscrits du moyen âge : « Priez pour nous, « haute Dame, afin que nous soyons tou- « jours dignes de votre Fils. Amen. »

(Ces deux dernières lignes sont tirées du manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal, B. L. F. 319, en dialecte lorrain. — La plus longue citation de Bossuet est empruntée à son premier sermon sur la Conception de la sainte Vierge.)



Premièrs partiç

LA JOURNÉE



LA JOURNÉE

QUAND LE JOUR COMMENCE A PARAITRE

SEIGNEUR Jésus, qui êtes le vrai Soleil du monde,

Soleil qui se lève toujours et ne se couche jamais ;

Vous qui, d'un seul de vos regards salutaires, engendrez, conservez, nourrissez et réjouissez toutes choses dans le ciel et sur la terre :

Faites, faites luire votre lumière sur celui qui vous prie. Et que cette splendeur magnifique chasse bien loin la nuit de mes péchés et les nuages de mes erreurs.

Puissé-je prendre cette belle lueur pour guide au dedans de moi ; puissé-je, sans jamais vous offenser, faire tout le chemin de ma vie ; puissé-je y marcher sans cesse

comme en plein jour, pur, radieux, dégagé de toutes les œuvres des ténèbres! Amen.

(*Thesaurus precum*, Paris, 1587. L'original paraît être : *Erasmi preces*, Lugduni, 1556. Cf. *Precationes*, Lipsiæ, 1575, etc.)

Je vous salue, glorieuse Mère de Dieu; je vous salue, Reine du ciel; je vous salue, ma Patronne. Et je me recommande, pour tout ce jour qui commence, à votre tendre amour de mère, afin que toutes mes actions d'aujourd'hui aient pour but ces trois choses : la gloire de votre Fils, mon salut et l'intérêt de mon prochain. En toute tribulation, en toute angoisse, venez à mon secours et au secours de mes amis. O bonne Vierge Marie, venez.'

(*Piarum precationum Thesaurus*, Parisiis, apud Petrum Rocollet, 1652.)

QUAND IL FAIT JOUR

† Que votre volonté soit faite EN NOUS DE NOUS ET PAR NOUS, aujourd'hui et toujours, ici et partout. Amen.

(*Enchiridion, seu Manuale quotidianorum exercitiorum spiritualium*, auctore R. P. Michaele Constantiensi, Lugduni, 1599.)

O Dieu, qui chassez par la lumière de votre Verbe les ténèbres de l'ignorance, dilatez en nos cœurs la foi que vous nous avez donnée. Et qu'il ne s'éteigne jamais, ce beau feu que votre grâce a allumé au fond de notre âme. Amen.

(*Thesaurus precum*, Paris, 1587.)

Prions tous, prions Dieu de nous donner bonne place en son Paradis, où le clair jour et l'aube n'ont jamais de fin. Amen.

(Bernard de Venzenac, troubadour du XIII^e^ siècle. — Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, IV, 432 : *Tug preguem Dieu que nos don bon estal — En Paradis on es clars jorns e l'alba.*)

EN SE LEVANT

† Béni soit le doux nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Béni soit aussi le nom de la très douce Vierge Marie sa mère ; béni soit-il dans l'éternité et au delà !

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L., 624a, XV^e^ siècle, etc.)

Je me lève au nom du Christ mon Seigneur ; je me lève au nom de Jésus crucifié, qui nous a tous rachetés de son sang très précieux.

Qu'il descende auprès de moi, ce Dieu lumineux, pour me conduire, me bénir, me garder et me maintenir en toutes bonnes œuvres, aujourd'hui et tous les jours de ma vie ;

Et qu'après cette vie misérable, il me conduise à l'éternelle Vie. Amen.

(*Precationes*, Lipsiæ, 1575.)

Ave. Salut, Rose sans épines ; salut, Vierge, dont le Père céleste a élevé si haut la majesté dans le ciel et qu'il a voulu préserver de tout anathème.

Maria. On vous appelle « Étoile de la mer » : votre Fils vous a vêtue de la lumière même de la Divinité, et votre splendeur efface celle de tous les saints.

Gratia plena. Le Saint-Esprit vous a comblée de grâces ; il a fait de vous le vase admirable de la bonté et de l'amour divin.

Dominus tecum. Oui, Dieu, par un pacte admirable, Dieu est avec vous. Le Verbe, la parole du Père, a pris chair en votre sein, et toute la Trinité a coopéré à cette grande œuvre. Oh ! que vous êtes un pur vaisseau d'amour !

Benedicta tu in mulieribus. Que vous

soyez bénie entre toutes les femmes, c'est ce qu'attestent toutes les nations de la terre. Vous êtes assise au sommet du Paradis, et tous les cieux ne cessent de jeter ce cri vers vous : « Bienheureuse, bienheureuse Marie ! »

Et benedictus fructus ventris tui, Jesus. Faites donc que nous puissions jouir de la vue de votre Fils ici-bas en l'intime de notre cœur et par avant-goût du ciel ; mais, après notre mort, éternellement. Amen.

(*Enchiridion*, Lyon, 1599.)

AVANT LES PRIÈRES DU MATIN

† Vierge Marie, mère du doux Jésus-Christ, en vos mains et en celles de votre benoît cher Fils, je recommande pour aujourd'hui mon âme, mon corps et mes sens. Gardez-moi, sire Dieu, de tous vices, de tous péchés, de toutes tentations du diable et des peines de l'enfer. Illuminez mon cœur de votre grâce et de votre Saint-Esprit. Faites-moi toujours obéir à vos commandements et demeurer éternellement avec vous, sans en être jamais séparé. Amen, amen.

(Bibliothèque nationale, Fonds français, 927, XV^e^ siècle.)

PRIÈRES DU MATIN

I. A DIEU

TRÈS haute Puissance de Dieu le Père, qui m'avez créé à votre image et ressemblance;

O souveraine Sagesse de Dieu le Fils, qui, par votre précieux sang, m'avez racheté;

O suprême bonté de Dieu le Saint-Esprit, qui m'avez toujours inspiré pour mon salut;

Je vous adore de tout mon cœur, de toute ma puissance et de toute mon âme, et je vous rends grâces et merci pour toutes les grandes faveurs qu'il vous plaît de m'accorder, à moi et à toutes vos créatures.

Mon Dieu, je viens ici pour l'amour de vous, pour vous servir et vous louer,

pour mieux vous plaire et mieux vous aimer.

Je vous présente mon âme à cette fin de vous louer; mon cœur, à cette fin de vous aimer; mon corps, à cette fin de vous servir, et ma volonté, à cette fin de vous obéir.

O mon Dieu, voici que je me recommande humblement à vous. Je vous prie de me conduire vous-même et de me diriger dans la voie du salut; tenez-moi par la main toute ma vie, mais tout particulièrement en ce jour qui commence; dites-moi tout ce que je dois faire, tout ce que je dois dire, tout ce que je dois penser.

Mettez le frein de votre amour et de votre crainte à ma langue et à mes sens intimes ou extérieurs, afin qu'aucune de mes paroles, de mes pensées ou de mes actes ne puisse être contraires à votre gloire, à votre louange, à mon salut, à l'édification de mes frères et à la consolation de mon prochain.

Mon Dieu, je proteste que j'aimerais mieux mourir que de vous offenser mortellement.

Et je proteste aussi que je veux vivre et mourir en votre sainte foi, comme en l'observance de vos commandements saints.

Donnez-m'en la grâce, s'il vous plaît.

Je vous offre en ce moment tout ce qu'aujourd'hui je pourrai faire et souffrir en actions, en paroles, en pensées, spirituellement ou corporellement.

O mon Dieu, voici tout mon désir et toute mon intention : c'est que tout en moi soit aujourd'hui conforme à votre honneur et à votre amour, à l'honneur et à l'amour de votre très digne mère la Vierge Marie, et de tous les saints dont c'est aujourd'hui la fête.

Et je me recommande à toute la Cour céleste...

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB, 66. Incunable du commencement du XVIe siècle : *Instruction et manière de vivre pour une femme séculière.*)

II. A LA VIERGE

Ave, glorieuse Vierge sacrée, digne et précieuse Mère de Dieu. Je vous rends grâces et remercie, ma Dame et ma Souveraine, de tant de douceurs, aides et secours que je dois à votre bonté et charité depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ce jour. Et je vous remercie encore de toutes les grâces et secours que vous me ferez à l'avenir.

Aussi je vous prie et vous supplie, Dame, qu'il vous plaise, pour la gloire de mon souverain Seigneur et Maître, votre béni et éternel Fils, me faire cette grâce, ce bien et cet honneur de le remercier et gracier de tant de bienfaits, de tant de faveurs gratuites, de tant de libéralités, de tant de biens naturels et spirituels dont il m'a fait largesse.

Et vous plaise aussi, Dame, le prier et requérir pour moi, afin qu'il me fasse cette grâce de ne pas être ingrat; mais, suivant son plaisir et volonté, de mériter tous ses biens par mes bonnes œuvres, de telle sorte que je puisse vivre et mourir en sa sainte foi et accomplir sa loi suivant son commandement.

Je voudrais encore, pour lui faire honneur, prendre comme règle sa crainte et son amour; je voudrais m'astreindre à ne plus l'offenser; je voudrais ne rien faire enfin qui ne soit selon son plaisir ou qui puisse être contraire aux œuvres d'humilité, de chasteté, de patience, de sobriété, de bon amour et de dilection. Et puissé-je m'exercer à toutes ces bonnes œuvres, ainsi que j'y suis tenu et comme c'est mon devoir!

Et enfin je vous prie et vous supplie,

ma Dame et ma Souveraine, qu'il vous plaise de me préserver, garder et maintenir en son amour, grâce et bienveillance. Ainsi soit-il.

(Bibl. Nationale, Fonds français, 5730 : *Prières du bon roi Charles V.* A la fin de cette prière, après le mot « bienveillance », Charles V ajoute : « Je vous prie de me faire si bien traiter les princes et seigneurs de mon royaume, — tant ceux de mon lignage que les autres, — et les si bien maintenir en bonne paix, union et concorde, que je puisse obvier à tous débats, guerres et divisions. »)

III. A SAINT JOSEPH

Salut, très juste Joseph ; salut, fils excellent de David ; salut, homme selon le cœur de Dieu.

C'est à vous que le Verbe fait chair a été donné, pour que vous en fussiez le père nourricier ;

C'est vous qui avez offert le Christ au temple ; c'est vous qui avez fui en Égypte avec Jésus pour échapper à la rage d'Hérode ;

C'est vous qui avez reconduit ensuite le Verbe à Nazareth et qui avez mené avec lui une vie dont les Anges étaient les témoins et les compagnons.

O saint Joseph, priez pour nous.

(Bibl. de Genève, 34, XVe siècle. Livre d'origine italienne. C'est une des plus anciennes poésies rythmiques qui aient été consacrées à saint Joseph. Nous avons omis le sixième vers.)

IV. A SAINTE ANNE

Sainte Anne, mère de Notre-Dame et mère-grand de Jésus-Christ, enseignez-moi le saint Paradis.

(*Chants populaires de la Provence*, publiés par Damase Arbaud, p. 13 : *Santo Anno, mero de Nouestro Damo — Et mero grand de Jesus-Christ, — Enseignetz me lou sant Paradis.*)

V. A L'ANGE GARDIEN

Je crois que vous êtes le saint Ange que Dieu a spécialement consacré à ma garde : c'est pourquoi je vous demande, au nom de Celui qui vous envoie, de me bien protéger contre toute espèce de périls : car je ne suis que misère et fragilité. Soyez mon défenseur, bon ange ; et, quand il plaira à Dieu de rappeler mon âme, ne souffrez point que les démons aient sur elle aucune puissance, mais prenez-la tout doucement au sortir de mon corps et portez-la, de vos mains immatérielles, jusque dans le sein d'Abraham. Amen.

(Bibliothèque mazarine, T. 805, X^e^ siècle. — Bibl. Nationale, Fonds latin, 1196, XIV^e^ siècle.)

VI. A TOUS LES SAINTS

O Anges et Archanges, Patriarches et Prophètes, Apôtres et Martyrs; et vous, élus et préélus de Dieu, qui, par la grâce du Ciel et par vos glorieux mérites, avez été jugés dignes de posséder éternellement le royaume du Paradis; très humblement je vous supplie tous ensemble, — tant comme je le puis et comme je le sais, pauvre créature que je suis, — qu'il vous plaise, ô bons saints, vous joindre à la digne Vierge Marie, Mère au doux Jésus-Christ, qui est Reine et Dame de nous tous, pour prier Dieu, tous à la fois et dévotement, en faveur du plus indigne de tous les pécheurs. Demandez à ce grand Dieu que, par vos excellentes prières et dignes mérites, il me veuille être doux et miséricordieux, m'envoyer sa grâce, exaucer toutes les demandes, requêtes et prières que je lui ai faites, lui fais ou lui ferai, celles du moins qui sont à sa louange et à son honneur. Mais priez surtout pour mon salut éternel, et généralement veuillez m'obtenir tout ce que vous savez être nécessaire à mon corps et à mon âme. Et puissé-je mourir en tel état que je sois

digne de parvenir près de vous, là-haut en Paradis, dans votre immortelle et délicieuse compagnie ! Amen.

(Bibliothèque Nationale. Anc. fonds latin, 1362, texte français du XVe siècle.)

Pater, Ave, Credo, Confiteor.

AUTRES PRIÈRES DU MATIN

I. ACTION DE GRACES

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, ô ma Miséricorde, qui m'avez daigné conduire à la connaissance de votre nom, et qui, par l'eau sainte du Baptême, avez voulu me faire entrer dans votre famille d'adoption, parmi ceux que vous appelez vos fils.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, qui, depuis les commencements de mon enfance jusqu'à l'heure présente, pendant que je me répandais dans tous les vices, avez attendu mon retour avec une patience qui ne peut appartenir qu'à l'infinie Bonté.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, qui m'avez bien des fois tendu la main et qui m'avez tiré de mes tribulations, de mes

angoisses et de mes misères. Vous m'avez en outre préservé jusqu'ici de l'éternel supplice, et aussi de mille épreuves temporelles.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, qui m'avez gardé la tranquillité, l'honneur et l'amour. Et je ne puis énumérer les autres dons que je tiens encore de votre libéralité.

Achevez donc en moi ce que vous avez si bien commencé, ô mon Dieu : je vous le demande au nom de cette ineffable suavité de votre miséricorde.

Otez de moi tout ce qui vous déplaît; délivrez-moi de toute inquiétude et de tout mal. Réglez mes pensées, mes paroles, mes actes. Soyez mon guide, partout et toujours, à travers le bonheur comme à travers l'épreuve. Et conduisez-moi un jour à la joie tant désirée de votre vision dans le ciel. Amen.

(Bibliothèque Nationale, ancien fonds latin, 1153, IXe siècle. — Ce manuscrit renferme une édition des *Officia per ferias* attribués à Alcuin.)

II. PRIÈRE POUR SOI

Accordez-moi surtout, très miséricordieux Seigneur, de désirer avec ardeur,

de rechercher avec prudence, de trouver avec sûreté, et enfin d'accomplir le plus parfaitement possible tout ce qui vous peut être agréable.

Ordonnez tout en moi en vue de votre gloire. Faites, ô mon Dieu, que votre serviteur connaisse, veuille et puisse tout ce que vous exigez de lui.

Que je n'aie jamais de défaillance, ni dans le bonheur, ni dans l'adversité; que la prospérité ne m'enfle point, que le malheur ne m'abatte pas.

Que dans toutes mes joies j'aie toujours l'action de grâces aux lèvres, et, dans toutes mes tribulations, la patience au cœur.

Ce qui me rapproche de vous, ô mon Dieu, voilà quel doit être l'unique sujet de mon allégresse; ce qui m'éloigne de vous, le seul sujet de mes pleurs.

Que je ne cherche à plaire à personne, si ce n'est à vous; et que je ne redoute de déplaire à personne, si ce n'est encore à vous!

Puissé-je tout faire par amour, tout souffrir par amour! Et puisse me paraître un néant tout ce qui n'a point de rapport au culte que je vous dois!

Que jamais la seule habitude n'ait le

pouvoir de me faire faire une seule de mes actions; mais que je les rapporte toutes à mon Dieu, avec une vive et profonde piété.

Je veux, à cause de vous, Seigneur, faire fi de tout ce qui passe et ne me passionner que pour les choses de Dieu, et avant tout, pour Dieu lui-même.

Tout travail en vue de votre gloire, ce sera pour moi le plus précieux des repos; tout repos en dehors de vous, ce serait pour moi le plus pénible des travaux.

Accordez-moi, mon très doux Seigneur, d'élever souvent mon âme jusqu'à vous, dans les ardeurs de la méditation; accordez-moi de peser souvent toute la gravité de mes fautes, et de prendre avec larmes le ferme propos de n'en plus commettre.

Que je sois humble sans hypocrisie, gai sans excès, triste sans abattement, vif sans légèreté; donnez-moi de la crainte sans désespoir et de l'espérance sans présomption.

Que je reprenne mes frères sans indignation, que je les édifie sans orgueil.

Donnez-moi, très suave Jésus, un cœur qui ne s'endorme jamais et qu'aucune curiosité vaine n'entraîne loin de vous; un cœur ferme et immobile comme un

roc, qu'aucune passion mauvaise n'ébranle ni ne précipite ; un cœur invincible, qu'aucune tribulation ne fatigue ni ne dompte ; un cœur libre enfin, dont aucune volupté ne soit le tyran.

Donnez-moi, Seigneur, une intelligence qui vous connaisse, une activité qui vous cherche, une sagesse qui vous trouve, une vie qui vous plaise, une foi qui d'avance vous voie et vous possède sur la terre.

Donnez-moi, ô mon Dieu, la pénitence, la grâce et la gloire. Par la pénitence, je serai crucifié avec vous ; par la grâce, je saurai bien user de vos bienfaits durant ce voyage de la vie ; et, par la gloire enfin, quand je serai dans la patrie, je jouirai de vos éternelles joies. Amen, amen.

(Bibliothèque Nationale, anc. Fonds Saint-Victor, 617, XIVe siècle. — Bibl. Mazarine, T. 814, ms. de Philippe de Maizières, XIVe siècle. — Le texte attribué à saint Thomas d'Aquin se trouve dans un grand nombre d'autres Recueils.)

III. PRIÈRE POUR TOUS

O très doux et très exorable Jésus, notre Seigneur et notre Dieu, nous implorons votre clémence, afin que, PAR L'INTERCESSION ET LES MÉRITES DE LA BIENHEU-

REUSE MARIE, TOUJOURS VIERGE, et de tous les Saints, Anges et Archanges, Patriarches et Prophètes, Apôtres et Martyrs, Confesseurs et Vierges, il vous plaise de dilater encore votre foi dans le sein de votre Église. Faites-vous le gardien de ceux qui ont mission de nous gouverner ici-bas. Donnez aux malades la santé, à ceux qui sont sur mer un temps favorable, une heureuse route à tous les voyageurs, et leur arrivée au port du salut; la joie aux tristes, la force aux faibles, la liberté aux opprimés; leur délivrance aux prisonniers, aux étrangers le retour dans leur patrie; à ceux qui ne s'aiment point la charité, à tous les infidèles la vraie foi, à tous les morts le vrai repos. Amen.

(Bibliothèque Nationale, ancien fonds latin, 1153, IXe siècle.)

Pater, Ave, Credo, Confiteor.

IV. A LA VIERGE IMMACULÉE

O sainte Marie, ô Mère de Dieu toujours vierge, ô fille du grand Roi, ô Reine très miséricordieuse;

Consolation des désolés, mère des orphelins, voie des égarés, salut de tous ceux qui espèrent en vous;

Source de salut et de grâce, source de consolation et de bonté, source d'amour et de joie ;

Au nom de cette joie dont vous avez exulté, alors que l'archange Gabriel vous annonça l'incarnation du Fils de Dieu ; alors que s'accomplit la conception de ce Verbe fait homme ;

Au nom de ce divin mystère que le Saint-Esprit opéra en vous, et au nom de ces inestimables grâces, amour, miséricorde et charité, qui vous ont mérité cette entrée de Dieu dans votre sein très vénérable, où il a pris le vêtement de notre chair ;

Au nom de tant de vertus qui vous ont valu ce doux regard de votre Fils, quand du haut de sa croix il vous recommanda à saint Jean, et aussi quand il vous éleva au-dessus de tous les chœurs des anges ;

Au nom de cette immense humilité qui vous fit répondre à Gabriel : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole ; »

Au nom de ces quinze joies que vous avez ressenties au sujet de votre fils, Notre-Seigneur Jésus ;

Au nom de votre indicible compassion ; au nom de cette atroce et épouvantable

douleur qui vous perça l'âme, quand vous vîtes votre fils, Notre-Seigneur Jésus, dépouillé au pied de la croix, élevé sur la croix, pendant sur la croix, couvert de plaies, brûlant de soif, jetant un grand cri et mourant;

Au nom des cinq blessures de Jésus, au nom de cette contraction effroyable de vos entrailles à la vue de ces cinq ouvertures sanglantes, dans le moment même où vous les avez vu faire;

Au nom de toute sa passion, de toute votre douleur; au nom du torrent de vos larmes;

Je viens aujourd'hui vous implorer, Vierge Marie. Puissiez-vous, avec tous les saints, avec tous les élus de mon Dieu, descendre vers moi et vous tenir près de moi pour me servir de conseil et d'appui dans toutes mes prières et requêtes, dans toutes mes angoisses et nécessités, dans tout ce que je suis appelé à faire, à dire ou à penser tous les jours, toutes les heures, tous les instants de ma vie.

Obtenez-moi de votre Fils toutes les vertus qui me manquent; obtenez-moi les miséricordes et les consolations célestes, l'assistance et la bénédiction de Dieu, la sanctification, la paix, la prospérité, la

joie, le salut, l'abondance de tous les biens du corps, de tous les biens de l'âme.

Obtenez-moi la grâce du Saint-Esprit, qui me dispose en tout suivant sa volonté, qui conduise mon corps, élève mon âme, dirige ma vie, règle mes mœurs, inspire mes actes, réalise mes désirs et mes vœux, établisse en moi les saintes pensées, pardonne mes péchés dans le passé, les corrige dans le présent et m'en préserve dans l'avenir;

Cette grâce, qui me donnera une vie réellement honnête et honorable, et à qui je devrai la victoire contre toutes les adversités mondaines, avec la paix, la véritable paix, dans le corps et dans l'âme; avec la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la chasteté et la patience;

Cette grâce, qui sera la protectrice et la maîtresse de mes cinq sens; qui me fera travailler sans cesse aux sept Œuvres de miséricorde; qui me fera croire aux douze Articles de la foi et pratiquer les dix Commandements de la loi; qui enfin me délivrera des sept Vices capitaux jusqu'au dernier jour de ma vie.

Quant à ce dernier jour, à ce dernier moment, annoncez-les-moi d'avance, ô Vierge Marie; et soyez alors, soyez là,

tout près de moi, afin que je puisse sortir de ce monde en contemplant votre visage.

Exaucez cette prière d'un suppliant, et accordez-moi l'éternelle vie.

Très douce Vierge Marie, ne me repoussez pas, vous qui êtes la mère de Dieu, la mère de miséricorde. Amen.

(Bibliothèque Nationale, fonds latin, 1177, XIII^e siècle ; — 1196 et 1367, XIV^e siècle ; — 13307, XV^e siècle, etc. etc. — Bibl. Mazarine, T. 812 et T. 815, XV^e siècle. — Bibl. Sainte-Geneviève, BB. L. 56, 59, 66, 73 et 76, XV^e siècle. — Bibl. de l'Arsenal, Heures dites de Henri II, T. L., 331, etc. etc. — *Heures à l'usage de Rouen*, faites par Simon Vostre, pour Philippe Pigouchet, 1502. — *Hore beate Marie Virginis ad usum Cisterciensium*, Paris, 1503, etc. etc. Cette prière, appelée *Obsessio*, est celle de tout le moyen âge qui a été la plus répandue et qui se trouve dans le plus grand nombre de manuscrits. On la lit, avec l'*Intemerata*, au commencement de presque tous les Livres d'Heures.)

V. DERNIÈRES DEMANDES

Seigneur Dieu tout-puissant, Seigneur qui n'avez point de seigneur, mais à qui tout est assujetti dans l'univers entier, Consolateur des petits et Père des orphelins, ne me rejetez pas, tout indigne que je sois de vous servir, et daignez me compter au nombre des saints qui vous ont été agréables depuis l'origine du monde. Ne m'abandonnez point, et envoyez-moi aujourd'hui tout ce qui est nécessaire à l'entretien de mon corps et au salut de mon

âme. O vous qui êtes assis, dans les hauteurs, sur le trône de l'empire universel; ô vous qui gouvernez à la fois les deux royaumes invisible et visible; ô vous qui m'avez donné la vie dans le sein de ma mère, c'est vous que j'invoque. Soyez mon gardien durant tout ce jour qui commence, soyez mon guide, soyez mon libérateur. Soit que je marche, soit que je m'arrête, partout enfin où je pourrai me trouver aujourd'hui, puissé-je être préservé de toute atteinte, grâce à votre miséricorde, ô mon Dieu! Et, pour que les embûches de l'ennemi soient impuissantes contre moi, daignez placer au-dessus de moi et tout autour de moi la garde invisible de vos saints Anges. Amen, amen.

(Bibliothèque Mazarine, T. 805, Xe siècle. Attribué à saint Grégoire le Grand, fin du VIe siècle.)

AVANT LA MESSE EN ENTRANT A L'ÉGLISE

† Arrêtez-vous ici, pensées mauvaises, coupables désirs, passions du cœur et appétits de la chair. Et toi, mon âme, entre dans la joie de ton Seigneur et de ton Dieu, pour voir quelle est sa volonté et visiter dignement son saint temple. Amen.

(*Aureum thuribulum.* Bambergæ, apud Aug. Crinesium, 1625.)

PRIÈRES PENDANT LA MESSE

MÉDITATION
POUR L'ESPACE D'UNE BASSE MESSE

† *Pensez à la puissance du Créateur,*
A sa sagesse,
A sa bonté,
Comment il vous a noblement créé,
Comment vous l'avez offensé,
Combien de temps il a attendu votre retour à lui ;
De combien de dangers il vous a gardé,
Comment vous avez jusqu'ici employé votre temps ;
Combien de confessions vous avez souillées par les péchés qui les ont suivies ;
Où vous seriez maintenant si Dieu vous eût ôté du monde en état de péché mortel ;
Quel rigoureux jugement fera Notre-Seigneur à votre mort,

Pensez que vous ne pouvez échapper à la mort, et que vous ne savez ni quand vous mourrez, ni en quel lieu, ni de quelle manière, ni en quel état de conscience.

Pensez à ce que sera votre corps après la mort, et à ce que deviendront alors vos richesses mondaines et vos plaisances;

Où pourra aller votre âme seule;

Quelle rencontre elle fera;

Combien de peines elle a méritées en enfer;

Quelle gloire vous aurez, si vous le voulez bien;

Et combien le Fils de Dieu a souffert pour vous rendre participant de cette gloire.

Priez-le enfin de vous donner la grâce de le remercier dignement de tous ses biens,

Et de vouloir bien accepter à sa louange toutes vos pensées, toutes vos paroles et toutes vos œuvres.

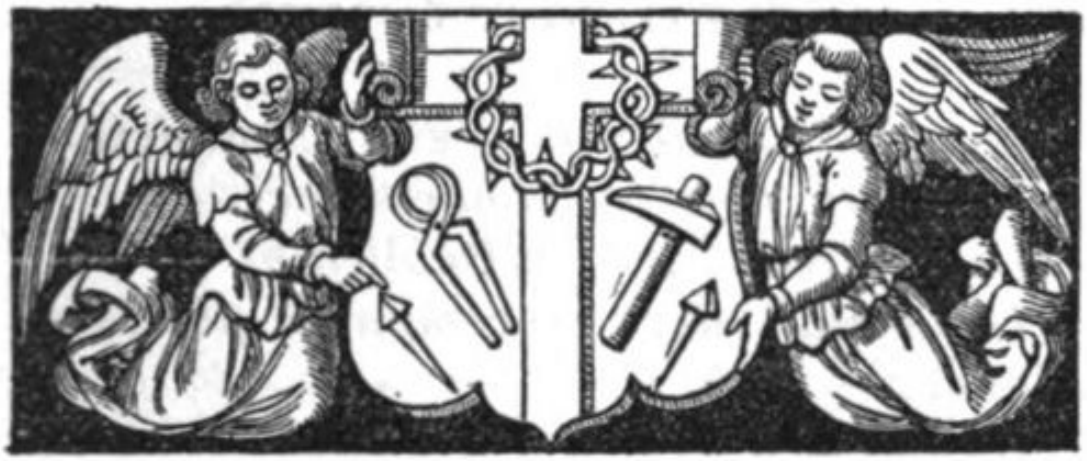
« Très doux Jésus, Père tout-puissant, je vous rends grâces et merci de tous les biens que vous m'avez donnés. »

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. Incunable du commencement du XVI[e] siècle.)

APRÈS LA MESSE

† O très clémente Dame, ô Vierge Marie, je vous rends grâces de cette bonne garde dont vous m'avez entouré, particulièrement durant la nuit qui vient de s'écouler. Je vous recommande, pour cette journée qui commence, et pour toujours, mon âme et mon corps, mes parents et mes amis, avec tout le peuple de Dieu. Et je vous demande très humblement, Dame très douce, de vouloir bien nous garder, aujourd'hui et toujours, avec votre vigilance et tendresse de mère, et nous délivrer de tout danger qui menacerait nos âmes ou nos corps. O très miséricordieuse, obtenez-nous de votre très doux Fils la vraie contrition, la confession, la satisfaction, et telle grâce encore (*la spécifier*). Et puissé-je passer ce jour, ainsi que tous les autres, dans une foi droite, une espérance solide et une charité parfaite, dans l'humilité, l'obéissance, la paix et l'observance des commandements de mon Dieu, si bien que je parvienne et que nous parvenions tous, le plus tôt possible, à l'éternelle Vie. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L., 624, XVe siècle. — Cette prière était destinée à des religieuses ; nous en avons retiré deux ou trois mots trop particulièrement applicables à la vie monastique.)



AUTRES PRIÈRES PENDANT LA MESSE

† *Au commencement de la Messe, dites votre* Confiteor *en pensant à vos péchés, et particulièrement à ceux dont il vous souviendra. Tâchez d'en concevoir une grande douleur; formez le propos de vous en confesser et de vous en corriger, en demandant pardon à votre béni Rédempteur, qui connaît le profond de votre cœur.*

Et, le dimanche suivant, au commencement de la très sainte Messe, vous vous humilierez avec la Chananéenne, en demandant la guérison de votre fille. Et votre fille, c'est votre âme.

Le lundi, vous vous humilierez avec la pauvre pécheresse de l'Évangile, à qui Notre-Seigneur pardonna.

Le mardi, vous vous humilierez avec le centurion.

Le mercredi, avec la benoîte Madeleine.
Le jeudi, avec la Samaritaine.
Le vendredi, avec le Publicain.
Le samedi, avec et comme le fils prodigue.
Et que la Vierge pure vous obtienne de bien vous humilier, pour être exalté un jour dans la joie du ciel. Amen.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. Incunable du commencement du XVI[e] siècle : ***Instruction pour une femme séculière.*** — Nous avons ajouté le dernier paragraphe.)

AVANT LA MESSE

† Seigneur Jésus, qui avez daigné prendre, dans le sein de l'immaculée et très glorieuse Vierge Marie, une véritable chair pour le salut du genre humain ; Seigneur Jésus, qui pour nous, détestables pécheurs, avez voulu supporter tant d'humiliations, tant d'injures : les soufflets, les crachats, le crucifiement, les clous, la lance, la couronne d'épines, le breuvage de fiel et de vinaigre, et enfin la mort sur le gibet de la croix ; veuillez exaucer vos serviteurs, les garder aujourd'hui en toutes leurs angoisses et les sauver éternellement. Nous vous le demandons au nom de ce

sacrifice non sanglant de la messe qui renouvelle sans cesse, à travers tous les siècles, le sacrifice sanglant du Calvaire. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13,287, XV^e^ siècle.)

O Marie, Mère de Dieu, et notre Mère: ô saint Michel et les saints Anges; ô tous les Saints que l'Église célèbre en ce jour; ô mes patrons spéciaux et tous les Saints;

Afin qu'en votre honneur nous puissions offrir dignement le sacrifice du corps et du sang divins; afin que nous puissions dignement les recevoir en nous;

Donnez-nous toute votre pureté, tout votre amour, toute votre sainteté, toute votre piété. Et joignez-vous à nous, Vierge mère, pour glorifier et prier le Seigneur Dieu. Amen.

(*Enchiridion*, Lyon, 1599.)

QUAND LE PRÊTRE EST AU BAS DE L'AUTEL

Considérons dévotement comment le prêtre s'est vêtu avant d'aller à l'autel. Le Prêtre est notre champion contre l'Ennemi. C'est pourquoi il se couvre des

mêmes armes dont était couvert Notre-Seigneur quand il vainquit l'enfer.

L'*amict* signifie le bandeau dont Jésus-Christ eut les yeux voilés durant la nuit de sa Passion. Les deux *cordons de l'amict* signifient les cordes dont Jésus était lié pendant qu'on le soufflетait. L'*aube* signifie la robe blanche dont Hérode le fit revêtir pour attester que le Fils de l'homme était un fou. La *ceinture* signifie les fouets dont Jésus fut tout ensanglanté à la colonne. Le *manipule* signifie les liens qui enchaînèrent les mains de ce divin obéissant. L'*étole* signifie le joug que le doux Jésus voulut porter jusqu'à la mort. Voyez le bœuf en septembre, il laboure la terre pour un froment dont il n'aura que la paille : ainsi Notre-Seigneur dans la Passion ; il n'eut que la peine, et non le profit. La *chasuble*, qui est de soie, représente la pourpre dont Pilate couvrit les épaules de Jésus qui avait déjà été couronné de l'amère couronne ; et Pilate dit aux Juifs : « Voici votre Roi. » La *croix* de la chasuble signifie la Passion de Jésus et toutes les souffrances qui la précédèrent : souffrances et passion que nous devons avoir ineffaçablement écrites dans notre cœur. La *chasuble* a encore un autre sens : de même

qu'elle couvre tous les autres vêtements, la charité doit être le vêtement de toutes nos autres vertus.

C'est à cause de cette haute signification des vêtements du Prêtre, que nous devons mettre une grande dévotion à les considérer. Nous vous supplions, ô mon Dieu, de nous inspirer cette piété. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287, XVe siècle.)

AU CONFITEOR ET AU KYRIE

Par les mérites, l'intercession et la prière de la Vierge Marie, de tous les saints Anges et Archanges, Patriarches et Prophètes, Apôtres et Martyrs, Confesseurs et Vierges, versez dans mon cœur, ô Dieu très clément, la grâce de votre Saint-Esprit. Excitez en moi la componction, frappez mon âme et faites-en jaillir une source abondante de larmes. Accordez-moi de connaître parfaitement toutes mes fautes, et d'en faire pieusement un aveu complet, suivi d'une juste pénitence, afin que j'en puisse obtenir le pardon de la miséricorde de mon Dieu. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

AU GLORIA

« La gloire de Dieu est descendue sur la terre; la paix est descendue sur les hommes de bonne volonté. » Voilà, ô mon Dieu, tout le *Gloria in excelsis.* C'est véritablement le chant des vivants dans le ciel, et nous ne devons jamais le chanter sans exciter en nous le désir d'être un jour transportés là où on le chante éternellement.

Anges bénis et messagers de Notre-Seigneur, fourriers du ciel qui venez d'avance préparer le lieu où descendra le Roi, je vous prie, au nom de cet amour que vous avez pour notre Dieu, de m'apprendre à l'aimer. Présentez-lui en ce moment, de vos mains invisibles, cette même prière que vous lui offrîtes durant la nuit où Jésus naquit de Notre-Dame : *Gloria in excelsis Deo.* Et délivrez-moi de tout ce qui me pourrait nuire ou être un obstacle à la vertu de mon oraison. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

A LA COLLECTE

Glorieuse Vierge Marie, qui êtes la vraie Médiatrice entre votre doux Fils et

les pauvres pécheurs repentants, priez pour moi. Et vous, ô tous les Saints de qui on fait la mémoire en ce jour, venez-moi en aide : unissez-vous à la reine des Anges, pour demander à Dieu qu'il m'accorde aujourd'hui tout ce que son Église lui demande pour moi. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

A L'ÉPITRE ET A L'ÉVANGILE

O bienheureux Apôtres, Évangélistes, Disciples de Jésus-Christ, c'est par amour pour lui que vous avez renoncé au monde et que vous vous êtes livrés si généreusement au martyre. Je vous requiers de tout mon cœur, *ainsi que madame sainte Marie*, de prier pour moi le Seigneur Dieu, afin que, tous les jours de ma vie, j'aie part aux mérites de sa bienheureuse Incarnation, et que je m'attache ici-bas à telle doctrine et à tel enseignement qui me conduisent, par vraie foi et amour parfait, à le voir un jour dans la gloire de son Paradis. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

AU CREDO

Doux Père Jésus-Christ, qui savez tout et connaissez mes défauts, vous n'ignorez pas combien je suis simple et de peu de science. Cependant, Seigneur, je crois et j'aime toute la foi de la sainte Église. Et, par l'amour de votre précieuse mort, je vous supplie de me donner sens et entendement pour vivre et mourir en cette foi qu'ont professée, *avec la Vierge-Mère,* tous les Apôtres, tous les Martyrs, tous les Confesseurs, toutes les Vierges, tous les Saints. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

A L'OFFERTOIRE

O Dieu, qui, de vous-même et pour le salut de tous les pécheurs, avez posé sur l'arbre de la Croix vos pieds, vos mains et tout votre corps, qui avez permis que, comme un outrage à ce corps très sacré, on plaçât sur votre front une couronne d'épines ; qui avez senti l'atroce douleur des cinq grandes blessures de la croix, et qui enfin, *sous le regard de votre mère*, avez racheté les hommes par tout votre sang répandu; faites-moi, Seigneur, le

don de la Pénitence, de la Chasteté et de la Patience; et accordez-moi la lumière de l'intelligence et la science du bien. Je vous le demande au nom de Celui qui s'est offert pour le salut du monde. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

A L'ORATE FRATRES

Que la très bienheureuse Mère de Dieu, que la Vierge Marie, tous les Saints et tous les Élus intercèdent pour nous;

Et que la vertu du Très-Haut nous couvre de ses ailes, pour offrir à Dieu un Mystère digne de Dieu et utile à l'homme. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L., 624, XVe siècle, etc.)

AU SANCTUS

Venez, sainte et glorieuse Trinité, inséparable Déité, mon espérance et mon salut. Venez, vous que glorifient les Anges dans le ciel, chantant: « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Celui qui a été, qui est et qui sera. »

Et moi, indigne pécheur, je me jette au pied du trône de Dieu et lui crie:

« Allumez en moi, Seigneur, les clartés de votre miséricorde et le feu de votre délicieux amour. Satan et ses ministres sont là, qui me menacent : soyez mon défenseur. Contre tous périls et tous maux, soyez mon bouclier. »

Et je dis encore, en m'unissant aux Anges : « Vous êtes mon vrai Dieu, mon saint Pasteur, mon Créateur unique, mon juste Juge, mon bon Maître, mon charitable Protecteur, mon très victorieux Capitaine, mon très puissant Médecin, mon Pain vivant, ma Lumière enfin, et mon Salut. Amen, amen. »

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287 ; XVe siècle.)

A L'ÉLÉVATION

Quand nous voyons le corps de Jésus-Christ à l'élévation, nous devons penser au grand amour qu'il a eu pour nous, quand des hauteurs de sa puissance et de sa bonté il est descendu jusqu'à nous pour faire une visite à nos cœurs. En vérité, il nous aime comme une mère aime son petit enfant : et quel amour pourrait se comparer à un amour de Créateur? Il est bon sans limites, puissant sans limites,

grand sans limites, et il nous aime sans mesure. Tout son plaisir est de pardonner, de récompenser, d'aimer. Aimons-le, nous aussi, et disons-lui dévotement :

« C'est à vous que je viens en ce moment, Seigneur Jésus, et c'est au nom de votre grande charité que je vous implore aujourd'hui ; de cette charité qui vous a conduit, vous, le Roi du ciel, à vous laisser suspendre, *tout près de votre mère,* sur la croix que la clarté divine environnait, l'âme remplie de tristesse autant que de douceur, le cœur percé, le corps couvert de plus de deux mille plaies toutes sanglantes, les mains cruellement étendues, les veines affreusement gonflées, la bouche pleine de cris, la voix rauque, le visage d'une pâleur mortelle, les yeux en pleurs, la gorge toute haletante, en proie à une passion intérieure dont rien ne peut rendre l'amertume, la tête douloureusement baissée au moment où votre âme et votre corps se séparèrent; mais souffrant avec amour cette épouvantable passion, tant vous étiez dévoré, consumé de la soif de notre salut. Et c'est au nom de cette charité dont votre cœur véritablement amoureux, ô très aimant Seigneur, a été blessé pour nous, que je vous prie

de me pardonner tous mes péchés et, selon votre grande miséricorde, de m'accorder une sainte mort et une résurrection joyeuse. Amen. »

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit. Prière très populaire au moyen âge.)

QUAND ON ÉLÈVE L'HOSTIE

Vraiment vous êtes le benoît Jésus-Christ, vrai Dieu, fils de Dieu le Père; vrai homme, fils de la Vierge Marie.

Et vous êtes tout entier dans cette sainte hostie où, sous la *semblance* du pain, votre corps est contenu.

Je crois en vous, je vous adore, je mets en vous mon espérance; car vous nous avez rachetés par votre sainte Passion. Ayez pitié de moi. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Fr. 2439, XIVe siècle.)

QUAND ON ÉLÈVE LE CALICE

C'est vous, c'est encore vous, doux benoît Jésus-Christ, qui êtes aussi tout entier dans ce calice. Votre sang y est contenu sous la *semblance* du vin, ce sang que vous avez épandu pour nous.

Et derechef je vous adore et vous prie d'être mon salut. Amen, amen.

(Bibliothèque Nationale, Fr. 2439, XIVe siècle.)

MÉMOIRE DES VIVANTS ET DES MORTS

Et maintenant, ô mon Dieu, je vous prierai pour toute votre sainte Église catholique; pour toutes vos créatures raisonnables; pour tous les chrétiens, clercs ou séculiers; pour tous ceux qui croient en vous, et pour ceux en particulier qui passent ici-bas en travaillant dans la vue de votre saint amour. A ceux-là donnez la persévérance, ô mon Dieu.

Donnez aussi, Seigneur Jésus, roi éternel, donnez la chasteté aux vierges, la sainteté aux religieux, l'amour mutuel aux époux. Pardonnez aux pécheurs, soyez le soutien des veuves, le conseil des orphelins, l'ami et le protecteur des pauvres, le guide des voyageurs et le consolateur des tristes. Faites que les mauvais s'amendent et que les bons deviennent meilleurs.

Quant à moi, si je me considère, je me trouve coupable entre tous, et coupable en toutes choses. Ne souffrez pas, ô mon bon Père, ô mon Père très doux et très clément, et qui avez pitié de tous les hommes,

ne souffrez pas que je vive dans un tel éloignement de votre paternité. Soyez mon libérateur, et pardonnez-moi tout ce que j'ai à me reprocher de méchantes pensées et de méchantes actions contre vous. Faites-vous de mon âme, ô mon Dieu, une âme qui vous cherche, qui vous craigne, qui vous désire, qui vous aime et qui fasse votre volonté.

Il en est, Seigneur, qui se souviennent ou qui se sont souvenus de moi dans leurs prières : ô Dieu béni dans tous les siècles et éternellement glorieux; faites descendre votre grâce sur tous ceux-là et sur tous ceux qui me sont chers. Daignez les diriger vous-même tout miséricordieusement, pour qu'ils ne périssent pas. Enfin ne laissez sans secours aucun des chrétiens qui vivent encore, et à ceux qui sont morts, donnez l'éternel repos. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287, XVe siècle.)

Vierge douce et bonne Vierge, très digne et très libre, Vierge sainte avant d'être née, Vierge illuminée de grâce, Vierge aussi puissante que pure, très glorieuse Mère de Dieu, Mère très chaste et Dame très honorée; veuillez, en votre

bonté, défendre de tous péchés mon corps et mon âme, et les prendre l'un et l'autre en votre sainte garde.

Et que Jésus, votre fils très débonnaire, me donne, grâce à vos bonnes prières, la patience dans l'adversité, un humble cœur dans la prospérité, la rémission de mes péchés et la persévérance dans le bien. Obtenez-moi tous ces dons, ô Marie, de telle sorte que je ne puisse jamais rien faire qui puisse un seul instant déplaire à mon Dieu.

Qu'à mes parents et à mes amis votre Fils donne la félicité du Paradis; qu'il convertisse les méchants et maintienne les bons dans le bien; qu'il détruise les guerres et nous fasse présent de la paix; qu'il nous pardonne toutes nos offenses, et nous accorde une vie honorable, une bonne fin, une joie éternelle.

Qu'il n'oublie pas enfin les âmes du Purgatoire et leur octroie le vrai pardon et sa gloire. Amen, amen.

(Bibliothèque Nationale, 24865 ; anciennement Cordeliers, 137. Vers intitulés : *Oraison bien belle à la Vierge.*)

A L'AGNUS DEI

O Dieu tout charitable, ô tendre Agneau immaculé; vous, Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, et qui tenez le monde, tout le monde, facilement renfermé dans votre main divine; vous qui vous êtes revêtu de notre humanité, qui avez daigné subir le gibet de la croix, qui avez racheté l'univers tout entier par les flots précieux de votre sang et qui avez promis votre royaume à tous les imitateurs de votre sacrifice, faites, Seigneur, que nous vous aimions d'un cœur pur et que nous persévérions dans votre service. Répandez sur nous votre charité et l'éternelle paix, afin que, remplis de votre miséricorde, nous méritions d'être un jour, *près de la Vierge sainte*, associés à la joie des justes. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287, XVe siècle.)

A LA COMMUNION

En présence du vrai corps et du vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ô mon Dieu, je me mets tout humblement, tout dévotement, au pied de votre douce miséricorde. Faites que j'évite le péché dans le présent, pardonnez-le-moi dans le passé

et mettez-moi pour l'avenir en garde contre lui. Donnez-moi, grâce *aux prières de Marie et des Saints*, donnez-moi l'intelligence dans la foi, la sagesse, la douceur, l'abnégation au milieu même de tous les biens de la terre, l'humilité dans les bonnes œuvres, une patience inébranlable parmi toutes les tribulations et douleurs de ce monde, un grand et efficace amour pour tous mes amis et bienfaiteurs; et je veux m'adresser tout particulièrement à votre gloire et à votre miséricorde éternelles en faveur de mes ennemis, si j'en ai. Enfin, je vous demanderai, pour nous tous, l'heureux amendement de notre vie, le temps de faire pénitence, le trésor de votre grâce, les consolations du Saint-Esprit, et la persévérance dans le bien, de telle sorte que nous soyons par vous réunis au Père céleste dans le ciel; par vous, Seigneur Jésus, dont nous adorons en ce moment sur la terre le corps et le sang très sacrés. Amen.

(Bibliothèque Nationale, même manuscrit.)

O Pain très délicieux et qui donnez la vie; Aliment très désirable et très doux, se renouvelant sans cesse et rassasiant

très abondamment tous ceux qui vous aiment ; les Anges et les Saints vous reçoivent pleinement et à découvert en la gloire où ils vivent. Faites qu'à travers la misère de ce monde où vit mon âme pécheresse, elle vous reçoive purement, en vraie foi et pour son bien. Et communiquez-lui assez de force pour qu'elle vienne à vous, malgré tous les obstacles du démon. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Fr. 927, XV^e siècle.)

Salut, ô Marie. C'est grâce à vous que nous pouvons participer à la chair très pure du Christ et que nous osons approcher de la Table très redoutable : ***Ave, Maria.***

Salut, ô Marie. C'est grâce à vous que nous pouvons goûter le vrai Pain, le Pain immortel : ***Ave, Maria.***

(Saint Jean Damascène, VII^e-VIII^e siècles, cité dans le *Scutum fidei,* de Conrad Boppert, fin du XVIII^e siècle, I, 180.)

AUX DERNIÈRES ORAISONS

Je me remets une dernière fois entre vos mains, ô mon Dieu ; je me remets, pour tout ce jour, entre les mains de vos

Anges, ainsi que tous mes parents, mes frères, mes sœurs, mes amis, mes bienfaiteurs et tout le peuple chrétien.

Faites-vous mon gardien, Seigneur; je vous le demande par l'intercession de la très heureuse Vierge Marie votre mère, de tous vos Saints et de toutes vos Saintes.

Délivrez-moi de toute concupiscence, de tout péché, de toutes embûches du démon, de la mort subite et des peines de l'enfer. Illuminez mon cœur de vos vives clartés, et faites que rien ne me puisse jamais séparer de vous. Amen, amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287, XVe siècle.)

APRÈS LA MESSE

Seigneur Jésus, qui m'avez créé et qui m'avez racheté, ayez souci de mon corps et de mon âme qui sont votre ouvrage. Vous êtes mon Dieu, soyez mon appui; vous êtes mon Rédempteur, soyez ma délivrance. Pour ne pas avoir à exercer sur moi votre justice, ne considérez pas mes mérites, mais n'écoutez que votre miséricorde, et donnez-moi de bien mourir, afin qu'à l'heure où mon âme sortira, légère

et invisible, de la prison de mon corps, je puisse paraître sans confusion devant vous, venir en paix dans votre beau royaume, y voir votre gloire et entendre votre très douce voix dire ces mots délicieux : « Venez, les bénis de mon Père, entrez dans le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 13287, XVe siècle.

O très bienheureuse Vierge Marie, je viens, à la fin de cette Messe, vous prier une dernière fois, et de toute la puissance de mon cœur. De même que vous avez assisté votre Fils tant aimé, alors qu'il était suspendu sur l'arbre de la Croix ; de même daignez assister tous les prêtres qui, sur toute la surface de la terre, célèbrent aujourd'hui le divin sacrifice, afin qu'aidés par vous, ils puissent offrir dignement à la très sainte Trinité une victime agréable, la victime de propitiation. Amen, amen.

(*Scutum fidei*, de Conrad Boppert, fin du XVIIIe siècle ; IV, 261.)

PRIÈRES POUR LA CONFESSION

I. AVANT LA CONFESSION

VIERGE d'un mérite incomparable, et qui n'avez jamais eu de modèle, Vierge sans seconde, Vierge mère, le Seigneur s'est lui-même fait le gardien de la virginité de votre corps et de la virginité de votre âme, afin de pouvoir dignement revêtir en votre sein cette chair qui est le prix de notre rédemption.

Je vous en supplie, ô très Miséricordieuse, et grâce à qui, après Dieu, le monde tout entier a été sauvé, intercédez pour moi qui suis tout couvert de la boue du péché et souillé de toutes les iniquités, afin que Dieu accorde à cette âme toute misérable l'amour de la pureté et la passion de la chasteté.

Malheureux que je suis, j'ai perdu la grâce de l'innocence et celle de la sainteté; j'ai violé en moi-même la majesté du temple de Dieu.

Mais que fais-je? Ne voilà-t-il pas que je raconte mes impuretés à la plus immaculée de toutes les oreilles? J'ai horreur de moi, ô ma Dame. Ma conscience m'accuse. Je sens, comme Adam, ma nudité mauvaise. Je me vois mourir.

A qui donc irai-je montrer la blessure de mon âme, exposer ma douleur, dire mes larmes? Et comment pourrai-je recouvrer la santé s'il ne m'est plus permis d'entrer dans ce lieu de repos de la Miséricorde éternelle?

Dame, ayez pitié de moi; ayez pitié de ce citoyen de votre royaume qui s'est banni lui-même de votre domaine céleste, et qui, après un long exil, après de longs soupirs, après de cruelles déceptions et des tortures sans nombre, revient enfin à sa Consolatrice et à sa Mère.

Je me rappelle ici (et ce souvenir m'est bien doux), que pour encourager tous les pécheurs à s'adresser à votre incomparable patronage, vous avez bien voulu révéler votre nom délicieusement mémorable à un de vos serviteurs qui allait mourir. Comme

il était dans les affres de l'agonie, vous lui êtes apparue : « Me reconnais-tu? » Et il vous a répondu tout tremblant : « Non, Dame, je ne vous reconnais point. » Alors avec quelle bonté, avec quelle tendresse, avec quelle familiarité vous lui avez dit : « Je suis la Mère de miséricorde. »

Non, non, il n'y a personne qui puisse recevoir la confidence de nos misères, de nos calamités et de nos larmes; il n'y a que vous, ô Marie, qui êtes vraiment, qui êtes indubitablement la Mère de miséricorde.

Mère sainte, Mère unique, Mère immaculée, Mère d'amour, Mère de pardon, Mère de bonté, ouvrez votre cœur si aimant, et accueillez dans ce cœur le malheureux qui est mort en son péché. Et ce malheureux, c'est moi.

Voici l'enfant prodigue qui revient; il est nu, il a les pieds broyés, il arrive d'un lieu horrible, il sort d'une obscurité immonde et infecte. Et il soupire, et il crie, et il appelle sa Mère; car il se souvient que vous l'avez bien des fois couvert quand il était nu, réchauffé quand il avait froid, et excusé enfin auprès de son Père. Quel Père, et comme il

est bon ! Quelle Mère, et comme elle est douce !

Reconnaissez donc en nous ces enfants que votre Fils unique, Jésus, n'a pas rougi d'appeler ses frères.

Vous avez senti le glaive percer votre cœur à la vue de votre Fils très innocent qu'on avait mis en croix : comment ne pourriez-vous pas pleurer sur vos fils adoptifs qui, comme moi, sont morts dans leur péché ? Comment pourriez-vous, à leur vue, contenir vos sanglots et vos gémissements maternels ?

Nous sommes entraînés par l'ennemi, arrachés à notre patrie et jetés en captivité. Et il n'y a personne pour nous délivrer, personne pour nous racheter, personne enfin qui se lève un matin et consente à se faire caution pour nous !

Levez-vous, ô Vierge ; levez-vous, miséricordieuse. Entrez dans le sanctuaire céleste où Dieu écoute les prières, et restez là, vos mains étendues, vos mains qui sont immaculées, devant cet autel d'or où se fera la réconciliation de Dieu et de l'homme.

Et vous nous obtiendrez aisément tout ce que nous osons demander par votre intercession. Et les crimes qui nous rem-

plissent de crainte seront, grâce à vous, pardonnés.

Est-ce qu'il pourrait vous laisser longtemps à ses pieds, priant pour nous, Celui que, douce mère, vous avez si souvent consolé, alors qu'il était un petit enfant vagissant? Et qui mériterait d'apaiser la colère de ce juge, si ce n'est celle qui a mérité d'être sa mère?

N'hésitez donc pas, ô ma Dame. Ce Dieu que vous allez prier, c'est mon salut, c'est ma gloire, c'est aussi ma chair, c'est notre tête à tous. Il nous connaît; il connaît bien son œuvre.

Honneur des vierges, souveraine des nations, reine des anges, fontaine des jardins fermés, virginité sans tache, ô Marie, tendez la main à un malheureux qui se voit perdu. Il n'a pas l'audace d'espérer encore la robe virginale, la robe des anges. Mais, du moins, qu'il reçoive de vous une robe nuptiale, pour s'asseoir au banquet du ciel, ne fût-ce qu'à la dernière place.

Enfin, si je ne mérite point, et par là même que je ne mérite pas de m'approcher plus près de ces chœurs odorants et fleuris qui chantent votre gloire là-haut, faites du moins que de loin, de bien loin, je mérite de voir et d'entendre ces processions

et ces concerts du paradis, et tout ce qu'il y aura dans le ciel de joie, de triomphe et de gloire quand nous vous verrons suivre l'Agneau partout où il va.

Vierge d'un mérite incomparable, Vierge souverainement et perpétuellement virginale, la seule des vierges qui ait été mère, me voici arrivé à la fin de cette prière, de cette misérable supplication. Et je n'ai à vous demander qu'une seule chose au nom de votre Fils : c'est le souvenir perpétuel, le souvenir toujours présent de votre nom si suave. Que ce soit la nourriture très douce de mon âme. Que ce nom soit présent dans tous mes périls, dans toutes mes angoisses, et qu'il soit le principe de toutes mes joies.

Si j'obtiens ce don de Dieu et de vous, je ne crains plus l'éternelle mort. Votre protection et votre grâce ne me quitteront plus jamais. Et quand bien même je serais plongé au fond de l'enfer, vous m'y viendriez chercher, vous m'en arracheriez et me rendriez victorieusement à votre Fils qui m'a racheté et m'a lavé de son sang, à ce Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne éternellement, Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(Saint Anselme, XI^{e}-XII^{e} siècle. — Les dix premières

lignes ne sauraient être du grand Docteur, car nous les avons trouvées dans un manuscrit du Xe siècle. Bibliothèque Mazarine, T. 805. — Cette prière est une de celles qui ont été le plus répandues et le plus goûtées pendant tout le moyen âge. Cf. le manuscrit 1196 de la Bibliothèque Nationale, XIVe siècle, etc. etc.)

---

† O Vierge sans tache et bénie pour l'éternité, Vierge unique, Vierge incomparable, Mère de Dieu, temple où ce grand Dieu se plaît, sanctuaire de l'Esprit-Saint, porte du royaume d'en haut et de qui, après Dieu, tout le globe terrestre a reçu la vie !

C'est de vous, en effet, que le Dieu juste et tout-puissant a fait sa Mère plusieurs fois sacrée ; c'est en vous qu'il a pris cette chair très sainte par laquelle a été sauvé notre pauvre monde perdu, et ce très précieux sang par qui cet univers tout entier a été racheté, par qui tous ses péchés ont été effacés.

Et c'est vous, Marie, qui avez formé la chair et le sang de ce Dieu dans votre sein très précieux ; c'est vous qui les avez composés de votre très précieux sang. C'est vous qui avez uni en vos chastes entrailles le corps de Jésus avec son éternelle et immuable divinité, d'où nous viennent

tous les biens, par qui toutes choses ont été faites et que j'adore.

Cette même chair très sainte, ce même sang très précieux, Dieu les donne tous les jours à ses fidèles sous les espèces du pain et du vin pour être leur nourriture, leur viatique, la réfection salutaire et vitale de leurs âmes.

La vie éternelle appartient à celui qui mange dignement de cet aliment du ciel ; mais ceux qui en mangent et en boivent indignement mangent et boivent leur propre condamnation.

Si je l'ai fait, une ou plusieurs fois, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Quant à ceux qui ne veulent pas de cette nourriture, ils n'auront pas la vie éternelle.

Telle est l'Incarnation, telle est l'Eucharistie, et voilà pourquoi nous avons deux fois raison de dire que le monde entier vit d'abord par Dieu et ensuite par Marie.

Je crois, je crois à ces choses.

Et, au nom même de cette foi, je vous supplie, Mère de Dieu toujours vierge, d'abaisser et d'étendre vers mes prières l'oreille de votre miséricorde, bien que j'en sois absolument indigne.

Il est trop vrai que mon âme est pécheresse ; mais venez-lui en aide, en priant pour elle Celui qui est la fontaine de pitié et de miséricorde, notre créateur, notre rédempteur Jésus-Christ, votre Fils, vrai et puissant Dieu, par qui toutes choses ont été faites ; qui ne veut pas la mort du pécheur, mais seulement qu'il se convertisse et qu'il vive, et dont enfin le caractère particulier est d'avoir toujours pitié et de pardonner toujours.

Puisse-t-il, par sa sainte bonté et grâce à vos prières et mérites, m'absoudre de tous les péchés par lesquels je lui ai déplu ! Qu'il me donne la vraie humilité, la tempérance vraie et le don d'obéissance avec tout accroissement d'espérance et de charité, mais surtout avec la persévérance.

Qu'il me préserve de retomber dans mes vices passés, dans les tentations de la chair et du monde, dans les pièges de l'ennemi. Et que je ne sois plus, comme je l'ai été jusqu'ici, l'esclave des démons en une foule de péchés.

J'ai péché en orgueil, en vaine gloire, en convoitise, en envie, en colère, en gourmandise, en luxure et en paresse. Et en combien d'autres péchés ne suis-je pas tombé et n'ai-je pas fait tomber les autres ?

C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Par là j'ai perdu le royaume du ciel et la compagnie des élus. Par là j'ai offensé votre Fils très débonnaire. J'ai comblé de joie les ennemis d'enfer. J'ai mérité enfin les peines éternelles. Encore un coup, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Voici donc que je vous crie merci, ô très charitable Vierge Marie. Obtenez-moi de Jésus, obtenez pour votre serviteur indigne l'indulgence et la rémission de tous ces péchés et de tous ceux que j'ai commis envers votre Fils, envers ce Verbe qui illumine tout homme venant en ce monde. Puisse-t-il inonder ma pensée de la lumière de sa grâce ; puisse-t-il enflammer mon cœur de son très doux, de son très saint amour ; puisse-t-il me faire craindre et aimer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu qui est au-dessus de toutes choses !

Puissé-je, quant à moi, m'attacher indissolublement à votre Fils, garder tous ses commandements et éviter tous péchés, imiter Jésus en sa patience et en ses douleurs, abonder en bonnes œuvres, mépriser les prospérités de ce monde, ne re-

douter aucune adversité mondaine, et, pour tous mes péchés enfin, faire si bien pénitence en cette vie que je sois épargné dans l'autre, et que je reçoive un jour de la miséricorde divine la Vie et le Repos éternels. Amen, amen.

(Bibliothèque Nationale, 1196, XIVe siècle ; 927, XVe siècle, etc. etc. C'est la fameuse prière : *O intemerata et in æternum benedicta*, qui se trouve DANS TOUS LES LIVRES D'HEURES, après l'*Obsecro* précédemment traduit.)

II. APRÈS LA CONFESSION

† Rose en fleur, Mère de Dieu toute belle, Vierge très douce, vigne féconde, claire aurore, priez pour nous, afin que nous soyons dignes de trouver l'éternel bonheur dans l'éternelle lumière.

Vous êtes couronnée d'étoiles ; le soleil est votre parure ; la lune est sous vos pieds. Vous êtes divinement glorifiée en votre corps et dominez de là-haut, dans cette gloire magnifique, toutes les créatures du monde.

O Vierge sainte, qui buvez au ciel le lait de la béatitude, priez pour nous. Puissent nos péchés être effacés par votre prière, et donnez-nous la joie du ciel. Amen.

(Bibliothèque Nationale, 1201, XIVe siècle.)

PRIÈRES POUR LA COMMUNION

I. AVANT LA COMMUNION

Mère de Dieu, ô sainte Vierge, je viens, moi indigne, recevoir le corps et le sang de votre cher Fils Jésus-Christ. Prenez-moi et me présentez par la main à la très sainte Trinité. Et la priez qu'en faveur de ce corps et de ce sang, elle me donne un saint amour, me délivre des embûches de mes ennemis visibles et invisibles et remplisse mon cœur de la sainte humilité et des autres vertus. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L. 320. *Livre d'Heures* daté de 1631.)

O Marie, mon unique espérance après Dieu, rendez-moi digne, par votre interces-

sion, de participer sans crime, de participer dès cette vie au corps immaculé et au sang de votre divin Fils, et aussi de participer dans l'autre vie à l'ineffable douceur du céleste festin, à ce beau royaume de Dieu où est l'habitation de toutes les âmes joyeuses. Amen.

(Saint Ephrem, IVe siècle, cité dans le *Scutum fidei* de Conrad Boppert, fin du XVIIIe siècle, I, 200.)

II. AU MOMENT DE LA COMMUNION

† *O mon âme, considère que l'espace de mille ans ne suffirait pas pour faire une digne préparation à recevoir le Sacrement béni; quand toutes les eaux de la terre seraient converties en larmes de contrition et de dévotion, elles ne nous pourraient aucunement profiter sans la grâce de Dieu. Mais rappelle-toi, mon âme, que la douceur, la miséricorde et l'amoureuseté de ton Dieu sont plus grandes encore que ta misère. Or dis-lui :*

Doux Jésus, que votre Sacrement soit pour nous la santé de l'âme et du corps; qu'il soit notre aide et notre protection en toutes nos tentations, notre paix et notre joie en toutes nos tribulations, notre lumière et notre force en toutes nos paroles et en toutes nos œuvres, notre consolation

enfin et notre défense à l'heure de notre mort. Amen.

(Bibliothèque Nationale, 927, XVe siècle. La prière est un peu plus longue dans l'original.)

III. APRÈS LA COMMUNION

O mon très puissant Dieu Jésus,
O mon très digne pasteur Jésus,
O mon très loyal Seigneur Jésus.

Moi votre petite, très pauvre et très misérable servante, de toute ma force, de tout mon cœur, de toute ma pensée et de toute mon affection, je vous supplie que votre très précieux corps que j'ai reçu et votre très précieux sang que j'ai bu soient sans séparation et indissolublement adhérents à mon cœur. Amen.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève. BB. I. 66. Incunable du commencement du XVIe siècle : *Instruction pour une femme séculière.*)

PRIÈRES PENDANT LA JOURNÉE

LES HEURES

NOTRE Dame, qui avez assisté à toute la Passion de votre Fils, faites qu'à toutes les heures de cette journée je pense aux heures que vous avez traversées au jour du saint Vendredi.

A MATINES. Durant la nuit, à l'heure de matines, on vous annonça, ô Marie, que votre Fils demeurait captif aux mains des Juifs et qu'on le conduisait chez Anne. Et vous avez alors tremblé de tout votre cœur, en assistant à tant d'abominables traitements. *Ave Maria.*

A PRIME. A la première heure, ô Marie, vous avez suivi chez Pilate votre Fils Jésus : avec quels sanglots ! Vous avez eu la douleur d'entendre la déposition des faux témoins ; vous avez vu votre doux enfant

couvert de crachats déshonorants ; vous l'avez vu, — avec quels gémissements, hélas ! — très cruellement, très ignoblement souffleté. *Ave Maria.*

A Tierce. A la troisième heure, vous avez entendu et vu conduire votre Fils au lieu de son supplice ; vous l'avez vu couvert de pourpre et couronné d'épines ; vous l'avez vu condamné à mort et portant très péniblement sur ses épaules le bois de sa croix. *Ave Maria.*

A Sexte. A la sixième heure vous avez vu clouer sur la croix la tendre chair de Jésus-Christ, qui fut ensuite suspendue entre ciel et terre. Vous avez assisté à cette soif de Jésus qu'il voulut étancher avec du fiel, et vous avez été rougie, oui, toute rougie par le sang de votre Fils. *Ave Maria.*

A None. A la neuvième heure vous avez vu, de vos yeux, expirer votre Fils, après qu'il eut jeté ce grand cri, ce cri suprême. Et sa tête s'inclina, et il rendit son âme au Père. Et le glaive annoncé par Siméon vous transperçait le cœur. *Ave Maria.*

A l'heure de Vêpres. A l'heure de Vêpres, ô Mère douloureuse, vous avez exhalé vos gémissements devant le corps de Jésus qui avait été détaché de la croix.

Et vous disiez, contenant vos sanglots : « O le soutien de ma vieillesse ! ô la lumière de mes yeux ! » *Ave Maria.*

A Complies. A l'heure de Complies, ô Marie, vous êtes venue au sépulcre pour y ensevelir dans les parfums ce Jésus qui était alors méconnaissable, pâle, défiguré, mais qui est le prix de notre salut et l'espoir de notre vie à venir. *Ave Maria.*

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L. 624, XVe siècle. — Après chaque *Heure,* on lit une prière : *Propter illius terroris commotionem ; propter gemitus ; propter cruciatus ; propter gravamen,* etc. Ces prières ont été très célèbres au moyen âge. — Nous avons dû ajouter les cinq premières lignes.)

EN ENTENDANT L'ANGELUS

† Salut, Marie, servante de la Trinité ! Salut, Marie, épouse de l'Esprit-Saint ! Salut, Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Salut, Marie, sœur des anges ! Salut, Marie, promesse des prophètes ! Salut, Marie, reine des patriarches ! Salut, Marie, maîtresse et docteur des apôtres ! Salut, Marie, force des martyrs ! Salut, Marie, source et plénitude des confesseurs ! Salut, Marie, honneur et couronne des vierges ! Salut, Marie, consolatrice et

salut de tous les vivants et de tous les morts !

Soyez avec moi en toutes mes tentations, tribulations, nécessités, angoisses et faiblesses.

Obtenez-moi le pardon de tous mes péchés. Et surtout ne vous éloignez pas de moi à l'heure de ma mort, ô très bonne Vierge Marie.

(*Horæ beatæ Mariæ Virginis, ad usum Cisterciensium*, à Paris, chez Iolande Bonhomme, 1553.)

TOUTES LES FOIS QUE SONNE L'HEURE

† Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, Père céleste, je vous en supplie par la mort de votre divin Fils, très aimé et très innocent, faites que cette heure soit bonne pour moi, cette heure terrible où mon âme sera séparée de mon corps.

Ayez pitié, mon Dieu, d'un très misérable pécheur.

(*Aureum thuribulum*, Bamberg, apud Aug. Crinesium.)

SOUVENT, DANS LA JOURNÉE

† Sainte Marie, intercédez pour nous, afin qu'après avoir saintement vécu, je

puisse terminer heureusement ma vie dans l'aveu de mes péchés, dans la vraie foi, dans la confession du nom de Jésus, en recevant la chair et le sang de mon Dieu.

Priez pour moi, sainte Mère de Dieu, afin que je puisse entrer en ce royaume éternel où vous exultez dans la gloire, reine des anges, reine des hommes. Amen.

(Saint Anselme, XI^e^-XII^e^ siècle, cité au tome XII du *Scutum fidei*, de Conrad Boppert, fin du XVIII^e^ siècle.)

Douce Dame de miséricorde, fontaine de tous biens, mère des pécheurs, réconfort de tous ceux qui souffrent.

Dame qui, par votre douce humilité, avez en quelque sorte attiré le Très-Haut du ciel en terre, Dame grâce à qui le lignage humain fut racheté et qui avez apaisé l'antique colère de Dieu contre l'homme et la femme ;

Dame, au sein de laquelle Dieu a pris notre chair, et c'est par là que notre race fut sauvée ;

S'il est vrai, comme je le crois, que vous fûtes fille, mère, dame, sœur et amie de Dieu ; s'il est vrai, comme je le crois, qu'il s'incarna en vous, que vous le vîtes crucifier et que vous fûtes présente à l'hor-

rible séparation de son corps et de son âme ;

S'il est vrai, comme je le crois, que sa volonté et la vôtre ne font qu'un et qu'il vous accorde tout ce que vous lui demandez :

Je vous en prie de toutes les puissances de mon âme, je vous en requiers de toute la force de mon corps et de mon cœur, priez-le comme sa fille, contraignez-le comme sa sœur et amie ; commandez-lui comme sa mère d'ôter de moi tout ce qui lui déplaît et d'y mettre ce qui lui est agréable ; si bien que j'aie, grâce à lui, telle vie et telle mort qui m'unissent à lui et ne m'en séparent jamais. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Fr. 927, XVe siècle.)

VISITE A LA CHAPELLE DE LA VIERGE

† Madame sainte Marie, je viens placer mon âme et mon corps sous votre garde et protection spéciale, et, en quelque manière, dans le sein de votre miséricorde, non pas seulement pour aujourd'hui, mais pour tous les jours que je vivrai et en particulier pour l'heure de ma mort.

Je remets également entre vos mains toutes mes espérances et toutes mes angoisses, avec toutes mes misères. Je vous confie ma vie et la fin de ma vie.

Ce que je voudrais, Vierge sainte, obtenir par vos mérites et votre intercession, c'est que toutes mes actions fussent désormais conformes à votre volonté et à celle de votre Fils. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L. 320, XVe siècle. — *Precationum thesaurus*, Paris, 1563, etc.)

---

† Impératrice de toutes les reines, le Seigneur est avec nous.

Louange immortelle de toutes les âmes saintes, le Seigneur est avec vous.

Fleur des fleurs, le Seigneur est avec vous.

Lis des vallées, le Seigneur est avec vous.

Médiatrice entre Jésus et l'homme, le Seigneur est avec vous.

Joie sans fin, le Seigneur est avec vous.

Rose sans épines, le Seigneur est avec vous.

Vierge incomparable, le Seigneur est avec vous.

Vierge toute belle et toute noble, le Seigneur est avec vous.

Source de miséricorde, le Seigneur est avec vous.

Habitacle de la gloire de Dieu, le Seigneur est avec vous.

Paradis plein de fruits, le Seigneur est avec vous.

Maison de l'éternité, le Seigneur est avec vous.

Bibliothèque vivante et qui renferme l'Ancien et le Nouveau Testament, le Seigneur est avec vous.

Sanctuaire de l'Esprit-Saint, le Seigneur est avec vous.

Vous qui avez conçu en entendant les paroles de l'Ange, le Seigneur est avec vous.

Mère de la charité, de la miséricorde et de la vérité, le Seigneur est avec vous.

Mère des orphelins, le Seigneur est avec vous.

Consolation des désolés, le Seigneur est avec vous.

Salut de tous ceux qui espèrent en vous, le Seigneur est avec vous.

Arche et temple de Dieu, le Seigneur est avec vous.

Astre qui éclairez le ciel, le Seigneur est avec vous.

Vous qui, vraiment Vierge et vraiment Mère, avez engendré Jésus vraiment homme et vraiment Dieu, lequel est né pour nous; le Seigneur est avec vous.

Celui qui pour nous a été reçu dans le Temple entre les bras du très saint vieillard Siméon, le Seigneur est avec vous.

Celui qui pour nous a été cruellement frappé, couronné d'épines, percé de clous et mis en croix, le Seigneur est avec vous.

Celui qui pour nous, toujours pour nous, a recommandé son virginal Apôtre à sa Mère virginale, en lui disant : « Voici ton Fils, » et Marie à saint Jean, en lui disant : « Voici ta mère, » le Seigneur est avec vous.

Celui qui nous a jeté du haut de sa croix ce grand cri : *Heli, heli, lamma sabactani*, et qui, baissant la tête, a rendu l'âme, le Seigneur est avec vous.

Celui qui a eu le côté percé d'une lance après sa mort (et de cette plaie sont sortis le sang et l'eau pour le rachat de nos âmes et la rémission de nos péchés), le Seigneur est avec nous.

Celui qui est ressuscité le troisième jour et est monté au ciel des cieux, en présence de ses apôtres, pour y préparer une

place immortelle à sa mère très juste et très sainte, le Seigneur est avec vous.

Celui qui doit venir juger tous les vivants et tous les morts et le monde par le feu, le Seigneur est avec vous.

Douce Vierge Marie, le Seigneur est avec vous.

(*Horæ beatæ Mariæ Virginis ad usum Cisterciensium*, 1553. — *Heures à l'usage de Rouen*, imprimé par Simon Vostre, 1588, etc. etc. — Cette prière se trouve dans un grand nombre de Recueils, et a joui d'une véritable popularité. Nous n'avons traduit qu'un certain nombre de versets choisis.)

MÉDITATION PENDANT LA JOURNÉE

† Sainte Marie, reine des vierges sages, qui avez changé pour nous en bénédiction cette malédiction prononcée jadis contre la vierge folle, contre Eve! Salut, honneur des mères pudiques, qui avez enfanté le Salut du monde! Réjouissez-vous, gloire des Anges et de tous les Saints, réjouissez-vous d'avoir été virginalement la mère de Celui qui est la source de toutes les joies célestes.

Votre pudicité très modeste a été si agréable à Dieu, qu'il vous a préférée à des milliers d'autres vierges et vous a seule jugée digne de donner au Fils de Dieu,

pour racheter le monde, l'asile de vos très chastes entrailles.

Dieu sans doute est près de toutes les âmes pieuses; mais vous avez été de sa part l'objet d'une faveur extraordinaire, et ce Dieu ne s'est jamais uni à personne d'aussi près, ni aussi merveilleusement.

Le Père vous a choisie pour fille, le Saint-Esprit pour épouse, et le Fils a daigné prendre un corps humain de la substance de votre corps virginal. Oui, il a daigné se cacher neuf mois dans le sanctuaire de votre sein; il a bien voulu se laisser nourrir de votre lait; il a consenti à se laisser réchauffer sur votre cœur. Il est Dieu, il est fils de Dieu : cependant il supporte d'être en réalité le fils de Dieu et de la Vierge; il veut bien être appelé de ce nom.

Et, de même que Dieu a été avec vous d'une façon toute spéciale; de même c'est par vous que ce Dieu a commencé d'être plus particulièrement avec uous. On l'a vu plus de trente ans sur la terre, homme vivant dans le commerce des hommes. Aujourd'hui il habite par son Esprit-Saint dans tous les cœurs des justes. Et, dans l'Eucharistie enfin, il nous nourrit de sa chair vivante et nous abreuve de son sang sacré.

Le monde, le monde entier sait de quel honneur Dieu vous a revêtue, et il sait aussi tout ce qu'il vous doit de biens.

Les deux noms que le monde vénère le plus, c'est celui de Jésus, votre fils, devant qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; et c'est le vôtre, ô Vierge Marie. On n'a qu'à le prononcer, et soudain tout devient joyeux dans les âmes qui aiment le nom de Jésus.

Jésus, c'est le soleil qui, par la vivacité de sa splendeur, obscurcit pour ainsi dire la gloire des saints. Et vous, entre toutes les saintes femmes, vous apparaissez, vous brillez comme la lune entre les autres astres.

Et l'éclat de votre nom est tellement lié à la gloire de votre fils, que, toutes les fois qu'on rencontre le nom vénérable de Jésus, tout aussitôt se présente le souvenir de sa très bienheureuse mère, la pensée de Marie.

Vous avez jadis partagé les douleurs de votre fils qui souffrait pour nous;

Aujourd'hui vous êtes assise auprès de lui dans le ciel, et partagez avec ce Roi la gloire et la joie éternelles. Amen, amen.

(*Thesaurus precum*, 1587. — Prière attribuée à Érasme.)

AVANT ET APRÈS LE REPAS

† Béni soit le nom de Notre-Seigneur, et béni soit le nom de la Vierge Marie sa mère !

Bénis soient aussi les noms de tous les saints et de toutes les saintes du Paradis ! Amen.

(**Bibliothèque Nationale, 2439, XV^e^ siècle : *Comment on doit rendre grâces après manger.***)

PRIÈRES DU SOIR

I. PRIÈRE UNIVERSELLE

DIEU éternel et tout-puissant, vous nous avez envoyé votre Fils unique, qui, sans se séparer de vous dans le ciel, a pris parmi nous le vêtement de notre chair. Par la prédication, par la vie admirable et par la mort sanglante de ce Fils, vous nous avez soulevés jusqu'à vous.

Nous implorons aujourd'hui votre miséricorde, et avouons humblement notre fragilité. Faites, ô Père céleste, que nous suivions désormais les traces de notre Sauveur, et que par là nous devenions agréables à vos yeux.

Accordez-nous, Seigneur, le don des larmes, les gémissements de la pénitence, la connaissance de notre cœur, le goût de

la prière, les saveurs de la piété, les éternelles consolations de votre amour;

Afin qu'étant rassasiés intérieurement par la douce nourriture de vos paroles et étant illuminés au dehors par les splendeurs de la vérité, nous méritions d'être à l'avenir forts dans l'adversité, humbles dans le bonheur, joyeux dans les tribulations, patients dans les épreuves, intrépides dans les tentations, rigides dans nos mœurs, prudents dans nos desseins, assidus aux saintes lectures, attentifs dans nos prières et infatigables dans nos actions de grâces.

Nous vous demandons, Seigneur, un cœur brûlant de charité et une intelligence que le désir du progrès spirituel ne cesse de dévorer. Quant à notre homme extérieur, puisse-t-il être tout éclairé, tout spiritualisé par l'exercice des vertus!

Répandez dans nos âmes, ô mon Dieu, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et enfin l'Esprit de crainte.

Que l'Esprit-Saint marche devant nous, qu'il marche à nos côtés, qu'il nous dirige et nous protège, et puissions-nous passer heureusement, avec un tel compagnon, à travers tous les dangers de notre pèlerinage terrestre;

Afin qu'au terme de ce terrible combat de notre vie nous arrivions jusqu'à vous, Seigneur, tout pleins de confiance et de sécurité ; afin que nous puissions alors nous réjouir en vous, être remplis de vous en vous, et vous louer de toutes les énergies de notre être avec les joyeuses légions de vos Anges, avec les chœurs de tous vos Saints ;

Dans ce beau ciel où, par votre grâce, nous trouverons un repos éternel, une louange sans fin, une paix sans mélange, une lumière indéfectible, une béatitude ineffable, et votre vision, Seigneur, votre éternelle et bienheureuse vision.

C'est ce que nous vous supplions très humblement de nous accorder, ô Père très clément. Amen.

(Saint Laurent Justinien, XV^e^ siècle. — Le texte latin se trouve dans le *Scutum fidei*, de Conrad Boppert, I, 219, 220 ; fin du XVIII^e^ siècle.)

II. A LA VIERGE IMMACULÉE

O Vierge très miséricordieuse, étoile très lumineuse de la mer, palais de la pudeur et mère de la bonté, priez votre Fils, priez-le pour moi, afin qu'il m'arrache au mal et me mette en possession

du bien, qu'il me délivre du vice et que, me conservant dans la paix, il me donne la force sereine de la vertu!

O Marie, réjouissez mes yeux de votre présence lorsque sonnera la dernière heure de ma vie, afin que, grâce à vous, j'échappe aux épouvantements de Satan.

Conduisez-moi par la main quand je retournerai dans ma patrie, afin que je ne rencontre pas sur mon chemin le démon envieux et rusé, élevant la voix pour m'accuser de crimes nombreux, de crimes que je n'aurai pas commis.

Guidez-moi sur ce chemin, Vierge sainte, jusqu'à ce que vous me remettiez aux mains de l'archange Michel, qui a pour office d'arracher les élus au démon et de les rendre au paradis. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Lat. 1196, XIVe siècle.)

III. A L'ANGE GARDIEN

Saint Ange de Dieu, ministre du royaume céleste, à qui le Père tout-puissant a voulu me confier, c'est au nom de la majesté, c'est au nom de l'amour de ce Dieu que je vous supplie de préserver mon âme de toute mauvaise pensée, de tout désir mauvais :

préservez aussi mes sens de toute illusion des esprits infernaux, et mon cœur de toute impureté; confirmez-moi dans la crainte et dans l'amour du Christ, dans la justice et dans la sainteté. Et après cette vie, ô mon bon Ange, conduisez mon âme à l'éternelle félicité, où elle trouvera la joie sans fin avec Dieu et avec tous les Saints, par la grâce du Christ qui est béni dans tous les siècles des siècles. Amen.

(Bibliothèque Mazarine, T. 814. Man. de Philippe de Maizières; seconde moitié du XIVe siècle. — Bibliothèque Nationale, Fr. 24748; première moitié du XIVe siècle.)

IV. DERNIÈRES PRIÈRES

Accordez-moi, Seigneur, de vous aimer autant que vous êtes aimable, et d'aimer seulement ce que vous m'ordonnez d'aimer. Sur moi, sur tous les hommes et sur chacun d'eux en particulier, faites, durant cette nuit, descendre votre miséricorde. Venez en aide aux bons, afin de hâter le progrès de leurs âmes; venez en aide aux méchants, afin qu'ils puissent abandonner la voie du mal et commencer leur marche vers le bien. Et donnez-moi une foi sincère, une solide espérance, une véritable charité. Amen, amen.

(Bibliothèque Mazarine, T. 805, Xe siècle.)

AUTRES PRIÈRES DU SOIR

Pater. Credo. Confiteor.

I. A LA VIERGE IMMACULÉE

Ô très glorieuse Vierge, mère de ce Jésus qui est le vrai Dieu et le tout-puissant Roi; ô Marie, refuge, consolation et *reconfort* de tous les *déconfortés*, vous qui êtes la défense des pauvres pécheurs contre toutes les tentations, et qui les gardez si bien de tout péril par votre très grande douceur et débonnaireté, veuillez visiter, affermir, enseigner et diriger mon âme et mon cœur en toutes les tribulations de cette vie mortelle et douloureuse, de cette vie qui nous fait la guerre de tant de façons : et, pour ma part, je ne saurais lui résister sans votre aide, ô Marie.

O très douce Vierge, ô glorieuse mère

de Dieu, je n'ai personne auprès de moi, non, je n'ai personne à qui recourir, si ce n'est vous. Je vous prie donc, très bonne Dame, de vous souvenir de la grande joie de votre Annonciation et de l'Ange que le Roi de tout l'univers vous envoya, quand il se voulut humilier au point de descendre en votre sein pour nous racheter tous, misérables pécheurs que nous sommes.

Veuillez ouvrir les oreilles de votre grande miséricorde et écoutez les prières d'un pauvret : car, très douce Dame, c'est pour les pécheurs que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont choisi votre sein pour leur hôtellerie et habitacle. C'est pour eux que vous êtes en quelque sorte la maison, la chambre auguste où demeure toute la Trinité sainte.

Donc il vous appartient, très douce Dame, d'intercéder et de plaider sans cesse pour les pécheurs. Et voilà pourquoi je viens me rendre à vous ; voilà pourquoi je viens mettre en la bénie et sainte garde de votre très doux Fils et en la vôtre mon âme, mon cœur, mon corps et tout ce qui m'a été prêté d'en haut pour cette mortelle vie. Et je vous requiers, douce Vierge bénie, d'être mon avocate devant Celui que vous avez porté, afin qu'il fasse des-

cendre sur moi sa miséricorde qui est infinie.

Je l'ai courroucé tant de fois, par les très horribles péchés que j'ai commis! J'ai cédé si longtemps aux instigations de l'ennemi! Je me suis tellement laissé aller aux sept vices capitaux! A jointes mains je vous en crie merci, ô Mère. Pitié pour tous les péchés que j'ai faits, dits ou pensés, en quelque manière que ce soit. Pitié!

O Dame, vous êtes la fleur-de-lis de virginité et d'humilité; vous êtes la rose de grâce et de douceur. Veuillez donc mettre toute pureté en mon cœur, afin que je puisse enlever de mon âme jusqu'à la plus légère souillure du péché.

Veuillez aussi me donner une charité parfaite, et faites que je ne perde jamais la droite voie de l'humilité, quels que soient les honneurs et les joies terrestres dont je puisse être tenté.

Puissé-je, grâce à vous, parfaitement connaître mon Créateur, et vous connaître, ô Marie, et connaître aussi tout le bien que vous m'avez fait et que vous me faites tous les jours! Contre toutes les adversités qui me peuvent venir en ce siècle, ornez de patience mon esprit, ma pensée et mon cœur.

O Dame, qui êtes « lumière de toute clarté », veuillez illuminer ce cœur de telle façon que je puisse échapper aux liens de l'ennemi et persévérer en tout bien. Donnez-moi toujours vraie confession et repentance de tous mes péchés, si bien qu'à l'heure angoisseuse de la mort, vous veuillez être, très douce Dame, à mon chevet, tout près de moi, pour me défendre et m'aider contre les tentations de l'enfer. Et qu'enfin je reçoive de votre bonté vraie foi, vrai amour, vraie espérance, avec cette connaissance de Dieu et de vous que je vous ai déjà demandée. Veuillez me conserver en cet état toute ma vie et me faire avoir, sans présomption, l'espoir du paradis et la crainte des peines éternelles.

O très belle et très douce Vierge, je me viens rendre à vous et me mettre, de nouveau, sous votre benoîte garde, en la très grande mésaventure et douleur de mon cœur. Mère de Dieu, prenez-moi par la main et gardez-moi contre tous ceux qui me veulent ou pourraient me vouloir du mal. Car voici qu'envie et mal parler me courent sus. Gardez-moi, et soyez aussi gardienne de mon honneur. Envoyez-moi de là-haut joie parfaite d'âme et de corps; veillez sur mes bienfaiteurs et amis qui

sont vivants; donnez-leur à tous bonne vie et bonne mort. Maintenez-les en votre service et maintenez-moi dans leur amour. Quant aux morts, ayez-en pitié et merci. Très douce Dame, mettez la paix dans le cœur de mes ennemis comme dans le mien, et maintenez-les, eux aussi, en votre bon service.

O Vierge Marie, accordez-moi cette dernière grâce, que je puisse tous les jours avoir le souvenir et la compassion de la mort de votre très doux fils, comme aussi de cette grande douleur que vous souffrîtes quand vous le vîtes pendu sur la croix. Et puissé-je ainsi, grâce à vos douces prières, parvenir à la joie du paradis. Amen.

(Bibliothèque Nationale, Fr. 13167, XV^e^ siècle. — Cette prière a servi aux rois de France. C'est ce que prouvent quelques lignes que nous avons dû omettre : *Me donnez force, sens et puissance de gouverner ce que vous m'avez baillé à gouverner à la louange de Dieu et* AU PROUFFIT DE PEUPLE QUE JAY A GOUVERNER. — Conf. les « Prières de Charles V », que nous avons citées plus haut.)

II. A SAINT JOSEPH

Salut, dans le cœur très suave de Jésus, ô bienheureux Joseph; époux de la mère de Dieu, de la Vierge très aimée; père nourricier de Notre-Seigneur, vous dont le nom termine si heureusement la série des Patriarches! Vous fûtes très profond en

votre humilité, très assuré en votre foi et en votre espérance, très ardent en votre amour, très vaillant en vos bonnes œuvres, très préoccupé du salut de tous les hommes, très élevé dans la contemplation, très virginalement pur, et ressemblant enfin par la perfection de vos vertus à la mère de Dieu, votre épouse. Priez, Joseph, priez pour moi et pour les miens. Amen.

(*Enchiridion*, Lyon, 1599. — Nous ne traduisons pas à dessein les dernières lignes, qui se rapportent trop spécialement à l'ordre des Chartreux.)

III. A SAINTE ANNE

O très douce et très sainte mère de la Vierge, vous êtes le commencement de notre *salvation :* car vous avez produit « le tabernacle » de la Trinité sainte d'où tous les biens nous sont venus. Vous nous avez ainsi gagné Jésus-Christ, et c'est par là que les cieux et la terre doivent vous honorer, que tous cœurs doivent vous louer, tous genoux se ployer devant vous et vous faire révérence, toute langue enfin vous bénir avec votre fille Marie, de qui l'Homme-Dieu a voulu descendre.

O sainte mère Anne, veuillez avoir souvenance de moi en toutes mes tribula-

tions et particulièrement quand mon dernier jour sera prochain, quand mes yeux s'éblouiront et commenceront à faiblir. Alors, très douce mère, ne manquez pas de m'assister et chassez le démon loin de moi par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. — Cette prière est transcrite sur une feuille de garde dont l'écriture appartient au commencement du XVII^e siècle.)

Salut, heureuse Anne. Faites que, grâce à vous, nous ayons ici-bas la manne céleste pour nourriture, et là-haut, dans la patrie, le Christ pour consolateur.

Faites que nous voyions un jour le fruit de vos entrailles et que nous lui répétions au ciel ces mots vraiment délicieux : *Ave, plena gratia.*

(Bibliothèque de Genève, n° 34. — Livre d'Heures italien, XV^e siècle.)

QUAND LA NUIT COMMENCE A TOMBER

† Voici les ténèbres qui naissent : lève-toi dans nos cœurs, lève-toi, belle aurore de la justice, afin que, vous rendant grâces à la fin du jour, nous soyons, demain au matin, retrouvés par vous, ô mon Dieu,

occupés à vous offrir nos hommages ! Ainsi soit-il.

(*Thesaurus precum*. Paris, 1601, chez Abel l'Angelier.)

QUAND IL NE FAIT PLUS JOUR

I. SALUT A DIEU

† Le jour est à vous, la nuit est à vous, Seigneur. Faites que le soleil de justice continue, durant la nuit, à briller dans nos âmes. Loin, bien loin les ombres du péché !

(Même source que la précédente).

II. SALUT A LA VIERGE

† Salut, champ de roses, roseraie du Père céleste ; impératrice de tous les élus ; beau lis virginal.

Salut, palais du Verbe, consolation des pécheurs, tabernacle très pur.

Salut, sanctuaire de l'Esprit, habitacle de la Trinité, cellier de parfums.

Salut, guérison de l'homme tombé, asile ouvert à toutes les âmes, protection douce à l'abri de laquelle on ne saurait trembler.

Salut, force de tous ceux qui combattent ; salut, lumière de tous ceux qui con-

templent; salut, joie de tous ceux qui prient!

(Bibliothèque de Stuttgard, man. Brev. 101; XVe siècle. *Ave Patris Rosarium*, Mone, *Hymni latini medii ævi*, II, 21.)

EN SE COUCHANT

† Pour la garde de nos âmes et de nos corps, ô bon Pasteur qui ne dormez jamais afin de nous préserver de toutes les terreurs nocturnes, ô Seigneur Dieu, étendez sur nous vos célestes voiles et que, durant notre sommeil, votre majesté veille sur tous nos sens. Amen.

(*Thesaurus precum*, édition de 1587.)

Saluez en ce moment, saluez la très douce mère de Dieu de quelque oraison à votre choix. Servez-la surtout et aimez-la de bon cœur; et bien vous en prendra en votre vie et quand viendra l'heure de votre mort. Recourez à elle en toutes vos affaires, en la priant d'être votre avocate auprès du Roi de gloire, le doux Jésus-Christ, son cher enfant. Car il l'a faite trésorière de tous les dons de sa grâce; et qui honore la Mère honore le Fils.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB L. 66, XVIe siècle : *Instruction et manière de vivre pour une femme séculière.*)

✝ Salut, sainte; salut, miséricordieuse; salut, noble Vierge Marie.

Vous êtes douce et suave. Vous êtes le secours, vous êtes la consolatrice de tous ceux qui mettent leur confiance en vous.

Aidez-moi donc, ô ma Dame, aidez cette âme qui espère en vous. Demandez à votre Fils, demandez à notre Rédempteur d'achever en moi l'ouvrage de sa miséricorde.

Salut, Marie; salut, mère de grâce; salut, Mère de miséricorde; salut, Impératrice du monde et Dominatrice du ciel.

Salut, vase d'élection, vase très pur; salut, illustre; salut, miséricordieuse; salut, belle et suave Marie.

(Bibliothèque Nationale, 1201, XIVe siècle.)

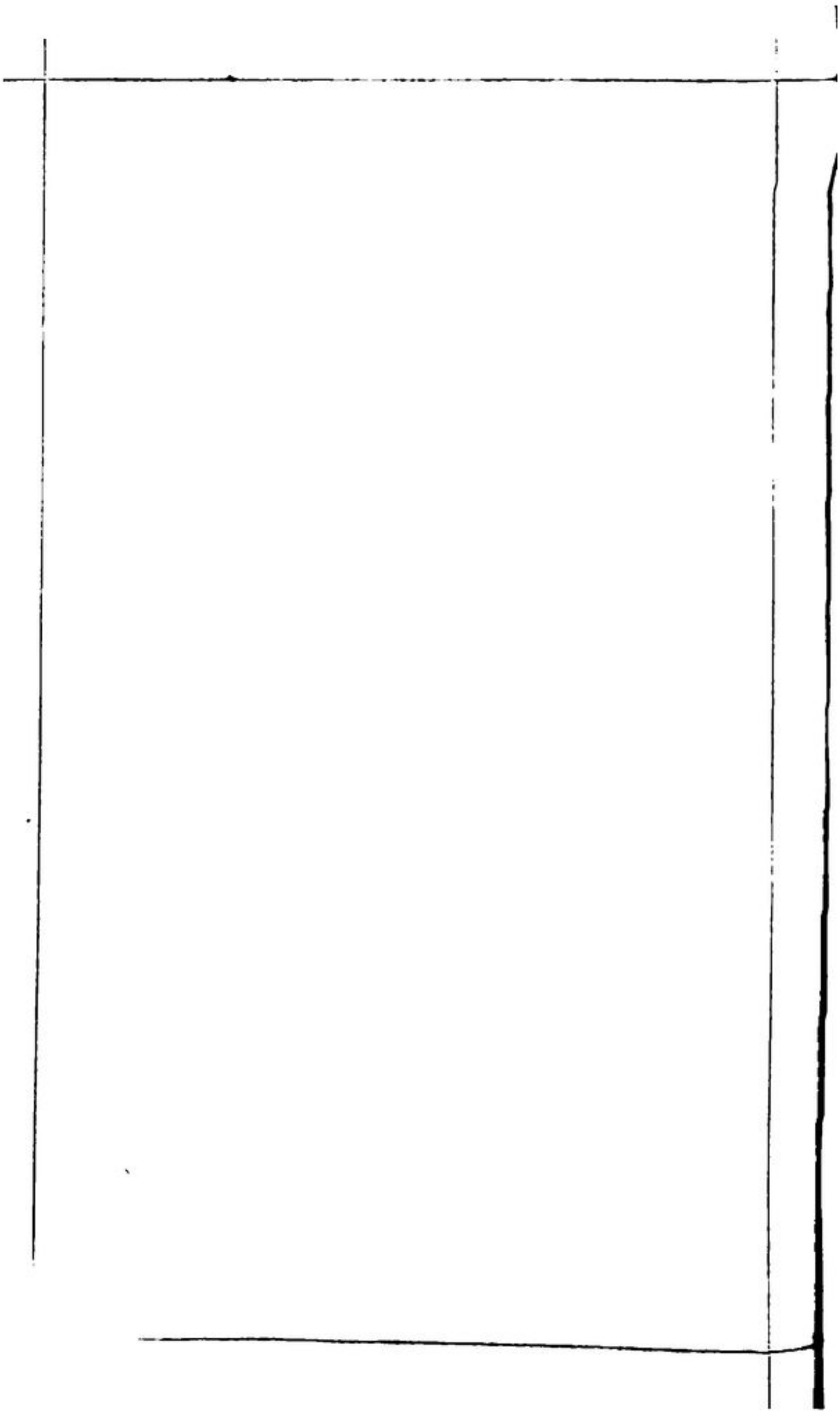
EN S'ENDORMANT

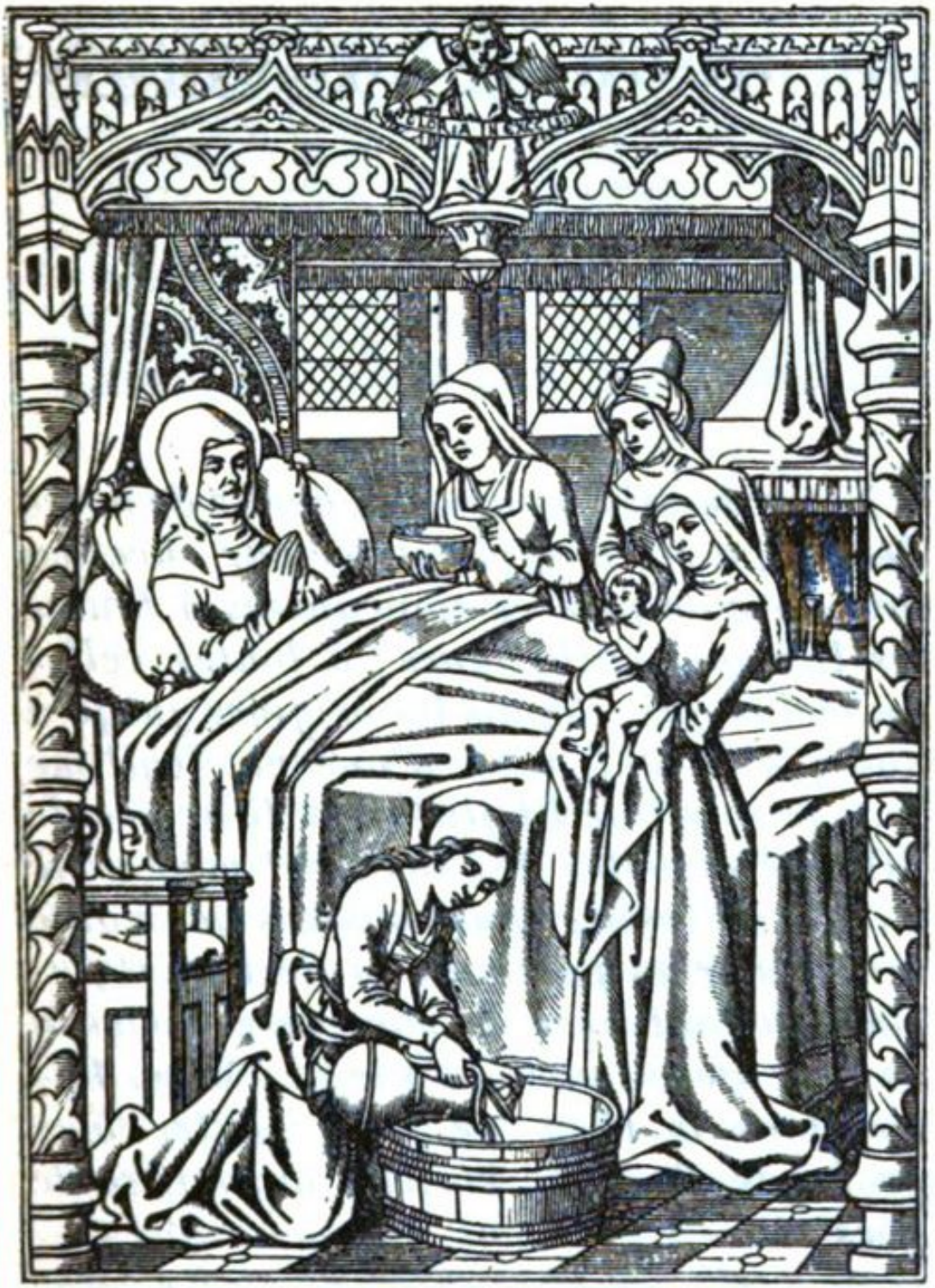
Mon doux Jésus,
Votre amour, et rien plus.
Douce Marie,
Votre amour, je vous prie...

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB L. 66, commencement du XVIe siècle.)

Deuxième partie

LA SEMAINE





LA NATIVITE DE LA S. VIERGE

LA SEMAINE

Notre dessein, pour cette partie de notre Recueil, a été d'offrir au lecteur chrétien une série de prières empruntées à toutes les liturgies catholiques; à toutes celles du moins qui, depuis les origines jusqu'à nos jours, ont vécu d'une vie légitime sous le soleil de l'Église. Les liturgies de l'Orient et celles de l'Occident vont donc passer successivement sous nos yeux avec les caractères particuliers de leur style, mais surtout avec le caractère commun de leur dévotion à la Vierge-Mère. Demandons à Dieu de bien goûter leur profonde doctrine et leur incomparable poésie.

LE DIMANCHE

LA LITURGIE ROMAINE

MARIE, l'Église romaine, en sa liturgie, témoigne pour vous d'un respect et d'un amour tout particuliers. Or c'est là la liturgie-mère, la liturgie universelle et la seule qui présente à la fois ces trois caractères imprescriptibles : l'antiquité, l'autorité, l'unité.

Or l'Église romaine ne cesse de vous appliquer, ô Vierge-Mère, tout ce que l'Écriture nous dit de la Sagesse éternelle. Elle vous considère comme étant sortie de la bouche du Très-Haut avant toutes les créatures.

« Les océans, dit-elle, n'étaient pas encore, et vous étiez. C'est par vous que s'est levée dans le ciel une lumière immortelle, une inextinguible lumière. Vous

avez cherché votre repos dans Jérusalem et votre habitation dans Sion, » et vous avez été très intimement mêlée à toute l'histoire du peuple de Dieu.

L'Eglise romaine, quand elle semble ainsi vous confondre avec la Sagesse éternelle, se propose de montrer à tous les fidèles que vous avez été, de toute éternité, prédestinée dans le plan divin à devenir la Mère du Verbe incarné.

« Et, en effet, vous avez été de toute éternité choisie, réservée par le Très-Haut; vous avez été dès lors gardée par les Anges, puis figurée par les Pères et promise par les Prophètes.

« Celui que les terres, les mers et les cieux honorent, adorent et célèbrent; Celui qui gouverne le triple univers, ce grand Dieu est renfermé dans votre sein.

« Heureuse et bienheureuse êtes-vous, sainte Vierge Marie, et il n'est pas de louanges dont vous ne soyez mille fois digne : car c'est de vous qu'est sorti le soleil de justice, le Christ-Dieu.

« Sainte et immaculée virginité, par quelles louanges vous glorifierai-je? Je ne sais; car vous portez Celui que les cieux ne sauraient contenir.

« Vous nous avez rendu, par votre glo-

rieux Fils, tout ce qu'Ève nous avait arraché. Et c'est vous qui ouvrez toutes grandes les portes du ciel, afin que l'homme en pleurs entre dans le pays de la lumière.

« O vous, dont le nom est un parfum répandu ; vous qui avez, à vous seule, tué toutes les hérésies sur toute la surface du monde, voici que nous venons vers vous :

« Venez en aide à tous les misérables ; soyez la force de tous les pusillanimes ; réchauffez sur votre sein tous ceux qui sont faibles ; priez pour le peuple, pour les clercs, et aussi pour ce sexe féminin qui a pour caractère la piété. Et qu'ils sentent les effets de votre bonté, tous ceux qui célèbrent aujourd'hui votre solennité sainte.

« Nous sommes des condamnés : brisez nos chaînes. Nous sommes des aveugles : faites-nous don de la lumière. Donnez-nous tous les biens, et chassez loin de nous tous les maux. Montrez que vous êtes mère.

« Être délivrés de la tristesse présente et jouir de la vie éternelle : c'est ce que nous demandons au Seigneur Dieu par votre intercession, ô bienheureuse Vierge Marie. Amen, amen. »

(Tous les textes guillemetés sont tirés du *Missel* et du *Bréviaire* romains, *passim*.)

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, plus sainte que tous les Saints, plus élevée que tous les cieux, plus glorieuse que les chérubins, plus vénérable que les séraphins, et digne de respect au-dessus de toutes les créatures !

Je vous salue, colombe qui nous apportez l'olivier et qui, après le déluge de nos âmes, nous annoncez le port du salut; colombe dont les ailes sont d'argent, dont les plumes jettent un grand éclat : elles ont la couleur de l'or le plus pur, et le Saint-Esprit les illumine de ses lueurs magnifiques.

Je vous salue, très délicieux et immatériel paradis de notre Dieu, que sa main toute-puissante et toute miséricordieuse a planté aujourd'hui à l'orient; paradis tout plein de l'odeur des lis; paradis où se trouve la rose immarcescible guérissant tous ceux qui ont bu à l'occident cette coupe amère de la mort, cette coupe si funeste à leurs âmes; paradis où fleurit ce bel arbre vivifiant, dont les fruits procurent la connaissance de la vérité. Et tous ceux qui en goûtent y trouvent l'immortalité.

Je vous salue, palais du grand Roi, palais de Dieu, si saintement construit,

très pur, immaculé et que la magnificence de Dieu s'est plu à parer elle-même; palais où l'hospitalité est saintement ouverte à tous, et tous y retrouvent la vie en de délicieux mystères. C'est dans ce palais qu'est le lit immatériel de l'Époux; c'est dans ce palais que le Verbe, voulant rappeler toute l'humanité égarée et errante, a fait ses épousailles avec notre humanité, afin de réconcilier avec son Père tous les hommes que leur propre faute avait exilés du ciel.

Je vous salue, montagne ombreuse, montagne fertile, où a été nourri l'Agneau spirituel qui a voulu porter nos infirmités et nos crimes; montagne d'où est sortie cette pierre qu'aucune main humaine n'avait détachée ni taillée, qui a renversé toutes les idoles, qui est devenue la pierre angulaire, et qui est là admirable sous nos yeux.

Je vous salue, saint Trône de Dieu, Sanctuaire divin, Maison de gloire, merveilleuse parure et trésor unique de ce sanctuaire, propitiatoire de l'univers entier, Ciel qui raconte la gloire de Dieu.

Je vous salue, Urne d'or, et de l'or le plus pur; urne qui contient la très suave douceur de nos âmes, le Christ, notre manne.

O Vierge très chaste, digne de toute louange et de tout honneur, sanctuaire consacré à Dieu et qui êtes la première dans la hiérarchie des créatures, Terre vierge, Vigne toute en fleur, Source féconde en eaux, Vierge-mère et Mère-vierge, trésor caché d'innocence, splendeur de la virginité.

Vos prières sont bien accueillies là-haut; car elles ont la force de l'autorité maternelle : adressez-les pour nous à Celui que vous avez virginalement engendré, à votre Fils qui est le Seigneur Dieu et l'auteur de toutes les créatures. Amen.

(Liturgie romaine, leçons VII, VIII et IX de l'Office de l'Immaculée Conception. Elles sont empruntées à une homélie de saint Germain.)

LE LUNDI

LA LITURGIE GALLICANE

† Il est digne, il est juste, ô Dieu tout-puissant, de vous rendre sans cesse de grandes actions de grâces, mais particulièrement en ce jour qui est illustre entre tous les jours et qu'il faut honorer par-dessus tous les autres.

C'est le jour, en effet, où le peuple fidèle est sorti de l'Égypte, et c'est le jour aussi où la Vierge Marie, mère de Dieu, a quitté la terre et a pris son vol vers le Christ.

Car Marie n'a point subi la honte contagieuse de la corruption après la mort; elle n'a point connu la décomposition dans le tombeau.

Elle est belle, la Vierge; il est beau, ce lit nuptial d'où est sorti, d'où s'est élancé l'Époux qui est la lumière des nations, l'espérance des fidèles, le conquérant de l'enfer, le vainqueur du démon, la confusion des juifs, le vase de la vie, le tabernacle de la gloire, le temple céleste.

Pour mieux louer les mérites de la Vierge, il la faut comparer avec Ève.

L'une a apporté au monde la loi de la mort; l'autre nous a donné la vie. L'une nous a perdus par sa prévarication; l'autre nous a sauvés par la génération de son Fils.

L'une, en mangeant du fruit défendu, nous a porté un coup fatal, un coup mortel; et de l'autre, comme d'une tige superbe, est sortie cette belle fleur destinée à nous réjouir par son parfum et à nous donner le fruit qui nous guérit.

L'une a engendré pour nous la malédiction dans la douleur, et l'autre la bénédiction dans le salut.

L'une, en son infidélité, a écouté le serpent, a trompé son mari, a damné sa vie. L'autre, par son obéissance, nous a réconciliés avec le Père, nous a mérité le Fils et a affranchi toute l'humanité à venir.

Donc, il est temps de changer en joies nouvelles nos antiques gémissements.

Donc, nous revenons à vous, Vierge féconde et Mère virginale. La Nativité de votre Fils, loin d'être une tache à votre virginité, n'a été pour vous qu'un surcroît d'honneur.

Heureuse êtes-vous, ô Marie, à qui nous devons tant de joies inespérées !

De même que nous nous sommes grandement réjouis de votre naissance et que votre enfantement a fait bondir de joie tous nos cœurs ; de même nous entrons aujourd'hui en une grande allégresse, à cause de votre passage au ciel.

Que le Christ vous eût sanctifiée à votre entrée dans la vie, ce n'était pas assez, s'il n'avait tout particulièrement embelli la mort d'une telle mère.

C'est justice que Dieu vous ait si bien

accueillie à l'heure de votre bienheureuse Assomption : vous l'avez si bien accueilli et avec tant de foi quand vous fûtes appelée à le concevoir !

Il n'était pas juste qu'une pierre vous tînt enfermée, ô vous qui n'avez eu rien de terrestre.

Les apôtres vous honorent aujourd'hui de leurs louanges,

Les anges de leurs chants,

Et le Christ de son embrassement filial.

Les nuées vous servent de char ; votre Assomption vous emporte au Paradis, et votre gloire y tient la première place entre tous les chœurs des Vierges,

Près du Christ, Notre-Seigneur, à qui les Anges et les Archanges ne cessent de jeter ce cri : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

(Liturgie gallicane ancienne, VII^e-VIII^e siècles. ***Missale gothicum***, publié dans le *De Liturgia gallicana* de Mabillon, ***Missa in Assumptione sanctæ Mariæ***, p. 212. — Il est reconnu que les textes dits « gothiques » n'étaient pas seulement en usage au midi de la France : on en a retrouvé la trace à Autun, etc.)

LE MARDI

LA LITURGIE AMBROSIENNE

† Il est juste, il est bon de vous offrir sans cesse nos actions de grâces, ô Dieu tout-puissant, et de célébrer, avec l'invocation de votre divine vertu, les fêtes de la bienheureuse Vierge Marie. Et à qui devons-nous en effet le don du Pain des Anges, si ce n'est au fruit de ses entrailles? Marie ne nous a-t-elle pas rendu tout ce que le péché d'Ève nous avait arraché? D'un côté, n'est-ce pas le crime, et de l'autre le salut? Entre la Vierge et le Serpent, quelle distance! entre leurs œuvres, quel abîme! A l'un nous devons l'effusion du venin mortel; à l'autre, les mystères du salut. L'un ne nous offre que tentation coupable; l'autre nous a valu l'admirable secours que nous a apporté la majesté du Rédempteur. Le serpent a introduit la mort sur la terre, et voici que le fils de Marie ressuscite, en rendant la liberté à la pauvre nature humaine qui était captive. Tout ce que l'humanité avait perdu en Adam, elle le retrouve dans le Christ. C'est ce même Christ qu'avec vous,

Père tout-puissant, et avec le Saint-Esprit, adorent les Anges, que vénèrent en tremblant les Archanges, que louent les Trônes, les Dominations, les Vertus et les Puissances ; que célèbrent enfin les Chérubins et les Séraphins dans un même transport d'exaltation et de joie. Permettez-nous d'unir nos voix à leurs voix pour chanter humblement avec eux : *Sanctus, sanctus, sanctus !*

(Liturgie ambrosienne. *Dominica sexta in Adventu Præfatio.*)

La Vierge Marie, la Vierge sans tache a brillé sur l'univers comme une belle étoile lumineuse.

Ève avait clos la porte du Paradis : Marie nous l'a ouverte toute grande.

Nous étions en pleines ténèbres : elle nous a rappelés à la joie de l'antique lumière.

Priez pour nous, Vierge Marie.

(Liturgie ambrosienne. Préface de la Nativité, de la Présentation, etc.)

LE MERCREDI

LA LITURGIE MOZARABE

† Dieu éternel, Père suprême, nous voici à genoux devant la clémence de votre divinité.

Vous avez pris par la main la très glorieuse Vierge Marie; et votre Fils, qui est aussi son fils, l'a conduite après sa mort dans les hauteurs inénarrables du Ciel, parmi les florissantes et splendides légions des Anges, parmi les éclatantes cohortes des Prophètes, au milieu de la troupe glorieuse des Apôtres et parmi les phalanges des Vierges.

Aucun homme n'a été l'objet d'une assomption aussi élevée, et Marie est la seule femme qui ait été admise à cette gloire.

Et si elle est la seule qui ait pu parvenir à ces hauteurs, c'est qu'elle seule est demeurée vierge après l'enfantement; c'est qu'elle seule a enfanté divinement le Dieu du ciel et de la terre; c'est qu'elle seule a ineffablement porté dans son sein le Verbe fait homme.

Nous vous en prions, nous vous en supplions, Seigneur; de même que vous avez

fait à la Vierge Marie un don si grand et en quelque manière si infini ; de même accordez à votre Église, qui est universellement répandue sur toute la surface du monde, accordez-lui de pouvoir braver toutes les attaques.

Puisse-t-elle, grâce à vous, ignorer toute chute dans la foi, toute corruption dans les mœurs !

Qu'elle soit sainte en ses ministres, glorieuse en ses religieux, vaillante en ses martyrs et immaculée en ses vierges.

Aux pauvres et aux orphelins, donnez l'abondance, aux époux chastes la fécondité, la continence aux veuves.

Soyez doux aux captifs et aux pauvres ; relevez les tombés, consolez les désolés, soyez le frein des voluptueux ;

En votre Église et par votre Église soyez charitable pour tous les désespérés ; soyez le maître de tous les vivants et le repos très désiré de tous les fidèles défunts. Amen, amen.

(Liturgie mozarabe. *In festo Assumptionis beatæ Mariæ Virginis.*)

O Vierge Mère de Dieu, dont nous célébrons l'Assomption dans les hauteurs célestes, nous vous demandons (indignes

pécheurs que nous sommes) de mériter un jour, par vos prières saintes, d'être élevés à cette béatitude où éclate la gloire de votre assomption, de ce nouveau miracle dont Dieu vous a honorée, ô Marie.

Puisse votre Virginité admirable intercéder pour nous auprès de Celui qui, après votre sommeil et quand vous avez eu consommé le cours de votre vie temporelle, vous a ineffablement transportée de la terre au ciel! Et que par vous notre prière se tienne sans cesse devant le trône de Dieu.

Lavés par elle de toute souillure, puissions-nous mériter de vivre au ciel, là-haut, en la compagnie des Anges! Amen.

(Liturgie mozarabe. — *In festo Assumptionis sanctæ Mariæ Virginis.*)

LE JEUDI

LES LITURGIES ORIENTALES

I. JÉRUSALEM

† Nous vous supplions, ô mon Dieu, et, sans nous lasser jamais, nous faisons surtout mémoire auprès de vous de Celle qui est véritablement bienheureuse; de Celle que toutes les nations de la terre s'accor-

dent à louer ; de la sainte et bénie Mère de Dieu, de Marie toujours vierge.

(*Liturgia sancti Jacobi apostoli*, à l'usage des Jacobites de Syrie. — Nous avons partagé les liturgies orientales en autant de groupes qu'elles ont eu de centres principaux.)

II. ALEXANDRIE

† Daignez vous souvenir, Seigneur, de tous ceux qui vous ont plu depuis l'origine du monde, des saints Pères, des Patriarches, des Apôtres, des Prophètes, de ceux qui ont annoncé la vérité, des Évangélistes, des Martyrs et des Confesseurs, et de toutes les âmes justes qui ont vécu leur vie dans la foi du Christ.

Mais, avant tout, souvenez-vous de la très sainte, de la très glorieuse, de l'immaculée, de Celle qui fut comblée de vos bénédictions ; de Marie notre dame, de Marie mère de Dieu, de Marie toujours vierge. Amen.

(*Liturgia sancti Basilii Alexandrina*, Renandot, I, 73. — Cf. la *Liturgia sancti Gregorii Alexandrina*, et surtout la *Liturgia sancti Marci*.)

III. ANTIOCHE

† O mon Dieu, nous faisons devant vous mémoire de tous les Saints que nous allons nommer.

Pour prier en notre faveur, nous introduisons en votre présence Marie avant tous autres, Marie qui est la sainte mère de Dieu; puis le précurseur Jean-Baptiste; puis le premier diacre et le premier martyr Étienne, et toute l'armée des Saints; oui, tous les Prophètes, tous les Apôtres, tous les Martyrs, tous les Confesseurs, et tous ceux enfin dont les noms sont écrits au Livre de vie.

Daignez écouter, avec votre tranquillité divine, les prières de tous ces intercesseurs, et que votre miséricorde les ait pour agréables.

Et voici que, nous aussi, nous avec eux, nous répandons devant vous notre pauvre et imparfaite prière.

Nous vous demandons, Seigneur, de ne pas détourner de nous votre divin visage; de ne pas vous tenir, en votre colère, trop éloigné de nous et de ne point nous briser en votre fureur. Mais puissions-nous être entre les mains de votre miséricorde, et que votre surabondante bonté nous ac-

corde notre pardon. Faites éclater au-dessus de nous, comme au-dessus de tout votre peuple, l'admirable lumière de votre face : car rien ne vous plaît autant que de sauver les âmes, et c'est à vous qu'appartiennent le Salut et la Paix.

Gloire à vous, avec mille actions de grâces ; gloire à vous et à votre Fils unique. Amen.

(*Liturgia sancti Ignatii*, Renaudot, II, 205.)

IV. CONSTANTINOPLE

† O Vierge, au moment même où Gabriel prononça ces mots : *Ave, Maria, gratia plena,* le Dieu de toute la création s'incarna en vous comme en un sanctuaire.

Les cieux sont grands ; mais vous fûtes alors bien plus grande, vous qui portiez le Créateur.

Gloire à Celui qui a pris sa demeure en votre sein ; gloire à Celui qui est né de vous ; gloire à Celui qui a délivré le monde par ce bienheureux enfantement.

Et vous, qui avez enfanté Dieu, demandez-lui de sauver toutes nos âmes. Amen.

(Saint Chrysostome en sa Liturgie, cité dans le *Thesaurus precum*, Paris, 1587, etc. etc.)

V. L'ÉTHIOPIE

† Tous ceux qui sont les ministres de votre autel, prêtres, diacres, clergé et peuple chrétien, et moi aussi, votre pauvre serviteur, moi aussi, misérable pécheur, je demande avec eux de recevoir l'absolution de la bouche de la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je le demande par le nom de Marie, qui est le « second Ciel ».

Salut, Vierge Marie ; salut, mère de Dieu. Vous êtes l'encensoir d'or qui a porté le charbon enflammé, le charbon de feu. Béni soit celui qui reçoit, dans le sanctuaire même, ce charbon divin qui efface et détruit les péchés : car c'est le Seigneur Dieu, c'est le Verbe qui s'est incarné en votre sein, et qui s'est offert au Père comme un encens et un sacrifice très précieux.

O Christ, nous vous adorons.

(*Liturgia communis, sive Canon universalis Æthiopum*, Renaudot, I, 506, 507. Après ces mots « second Ciel », on lit : « Textrina veneranda ».)

LE VENDREDI

LA LITURGIE GRECQUE

ET GRÉCO-SLAVE

✝ Mère immaculée de notre Dieu, personne sur la terre, personne n'est innocent comme vous êtes innocente.

C'est vous qui avez conçu le vrai Dieu, le vainqueur de la mort.

Vous êtes le vase sans souillure, le temple sans profanation, l'arche très sainte, le sanctuaire virginal, la beauté de Jacob, le choix de Dieu.

La force et la gloire sont nées de vous, ô Dame, pour le salut de tous ceux qui périssaient. Et vous arrachez aux portes de l'enfer ceux qui vous proclament bienheureuse.

Notre transgression originelle nous avait fait retomber sur la terre. Grâce à vous, il n'y a plus de corruption, il n'y a plus de mort, et votre main, ô Marie, nous soulève de terre en ciel.

(Liturgie grecque. *Officium exequiarum.* Cf. l'*Euchologion* de Goar, p. 525.)

Le Juge des vivants et des morts que vous avez surnaturellement revêtu du

manteau de notre chair, ce Juge suprême arrache aux supplices de l'autre vie ceux qu'il veut ; mais ceux-là surtout qui l'aiment, qui l'honorent et qui le louent ; et ceux qui vous aiment, vous honorent et vous louent, ô Vierge Marie.

(Liturgie grecque, *Officium funereum in sacerdotem vita functum.* Cf. l'*Eucologion* de Goar, p. 573.)

C'est vers vous que je dirige le regard de mon cœur, ô Vierge qui avez exercé sur le Fils de Dieu votre maternelle autorité. Il n'est pas d'homme qui ne vous loue, ô très pure. Guérissez donc les blessures de mon âme. Conduisez-moi d'abord au crépuscule de la pénitence ; mais ensuite menez-moi à votre lumière.

(Liturgie grecque, *Canon funereus pro pueris vita functis.* Cf. l'*Eucologion* de Goar, p. 596.)

---

† Par l'union de son hypostase à la chair qu'il a prise de vous, ô Immaculée, Dieu s'est fait corps. Et il n'en demeure pas moins incorporel, quant à sa divine essence.

(*Theotokia* de la Liturgie gréco-slave : Office des saints Apôtres Pierre et Paul, nº 15.)

Salut, s'écrie toute la création ; salut, ô Vierge toute sainte ; salut, ô vous qui avez produit le mystique raisin ; salut, ô porte du ciel ; salut, joie de tous ; salut, joie des Apôtres ; salut, secours et tutelle de tous ceux qui vous célèbrent sur la terre.

(*Ibid.*, nº 4.)

C'est notre devoir de vous célébrer, comme il convient, par des hymnes ; mais en vérité nous ne pouvons le faire dignement. C'est pourquoi nous vous célébrons en silence, honorant sans dire un mot l'ineffable mystère qui s'est opéré en vous, ô Vierge.

(*Ibid.*, nº 30.)

O Vierge toute sainte, étendez sur nous ces bras divins avec lesquels vous avez porté le Créateur qui, dans sa bonté, s'est fait chair. Et suppliez-le de nous délivrer des tentations, des passions mauvaises et de tous dangers.

(*Ibid.*, nº 24.)

O Vierge très chère à Dieu, éteignez, par les gouttes de rosée de votre miséricorde, éteignez les charbons ardents de nos vices, et allumez la lampe éteinte de

nos cœurs avec votre lampe éclatante, avec votre lampe d'or, ô tout Immaculée.

(*Ibid.*, n° 43.)

Remplis de confiance en vous, mère de Dieu toujours vierge, avec nos frères séparés nous honorons dans votre Conception le fondement de notre salut, la base de la grâce et le soutien de nos espérances. Exaucez, ô Marie, la prière que nous vous adressons pour ces frères qui, comme nous, vous appellent « toute sainte, arbitre des dons de Dieu » et « Celle par qui nous obtenons tous les biens ». Faites que, reconnaissant enfin la divine autorité de ce Pierre qu'ils nomment « fondement de l'Église et des Apôtres, porte-clefs du royaume des cieux, base inébranlable des dogmes », ils rentrent bientôt sous l'obéissance de ce Pontife romain qu'ils nomment aussi, dans la personne du grand saint Léon, « leur pasteur, l'héritier du trône et de la primauté de Pierre, et le chef de l'Église. »

(*Prière à Marie immaculée pour obtenir le retour de l'Eglise gréco-russe à l'unité catholique*, composée de textes tirés de la Liturgie gréco-slave, communiqués par le P. Tondini. Le souverain Pontife a béni tout particulièrement l'*Association de prières* qui a été fondée, par les Barnabites de Paris, pour la conversion de la Russie.)

LE SAMEDI

LA LITURGIE ARMÉNIENNE

† Dieu saint, qui jouissez de l'éternel repos en vos saints, que les Séraphins saluent du triple *Sanctus*, que les Chérubins glorifient et qu'adorent toutes les Vertus célestes :

Rien n'était, et vous avez donné l'être à toutes les créatures.

Vous avez fait l'homme d'après votre type et selon votre modèle ; vous l'avez orné de toute votre grâce et lui avez appris à chercher la sagesse.

L'homme tomba. Cependant vous ne l'avez point méprisé, mais vous lui avez fait présent de la Rédemption qui le purifie.

Nous sommes des indignes, nous sommes des néants : néanmoins vous nous permettez de nous présenter devant la sainteté et la gloire de votre autel ; vous nous permettez de vous y offrir une adoration et une glorification légitimes...

Sanctifiez nos âmes, nos intelligences, nos corps, et accordez-nous, Seigneur, de vous rendre un culte digne de vous, durant tous les jours de notre vie, PAR

L'INTERCESSION DE LA SAINTE MÈRE DE DIEU et de tous les Saints qui vous ont été agréables depuis l'origine du monde.

A vous la sainteté, mon Dieu. A vous la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Liturgie arménienne. D'après le *Codex mysterii missæ Armenorum, sive Liturgia Armena*, publié à Rome en 1677.)

La sainte Église de Dieu proclame l'incorruptibilité de la Vierge Marie, mère de Dieu.

C'est elle qui nous a donné le pain de l'immortalité et le calice de la joie.

Bénissez la Vierge, bénissez-la par un chant spirituel.

O Marie, priez pour nous.

(Liturgie arménienne. D'après le *Codex mysterii missæ Armenorum, sive Liturgia Armena*, publié à Rome en 1677.)

Troisième partie

LE MOIS

Aue gratia
Dominus
ANNONCIATION

LE MOIS

Cette partie de notre Choix de prières est divisée suivant l'ordre chronologique et pourrait servir de pièces justificatives à une Histoire du culte de la Vierge. Nous avons recueilli SIÈCLE PAR SIÈCLE *les principales manifestations de la piété catholique envers la Mère de Dieu, et nous les avons cherchées soit dans la théologie, soit dans la littérature, soit dans l'art. Pour chaque époque nous avons choisi avec soin sa « dominante » et le caractère le plus original de sa dévotion à Marie. C'est ainsi que nous nous arrêtons tantôt devant les liturgies primitives et les mosaïques des premières basiliques; tantôt devant une prière de saint Anselme ou une vierge de Raphaël. Nous avons appliqué cette méthode aux trente et un jours*

du mois de Marie : nous le commençons avec les premiers versets de la Genèse, et l'achevons avec le curé d'Ars et le père Faber. Entre la première et la dernière de nos prières, il y a quarante siècles.

Le 1er Mai.

AVANT LE CHRIST

† O Marie, vous avez été, de toute éternité, prédestinée par le Père céleste à être un jour la mère immaculée de son Verbe fait chair. De toute éternité et en prévision de cette étonnante maternité, ce grand Dieu a revêtu d'une incomparable beauté votre âme qui est le chef-d'œuvre de sa création. De toute éternité il vous a investie de cette magistrature de la miséricorde qui est votre caractère particulier. Avant tous les siècles, vous étiez, dans le plan divin, le Type admirable de toutes les mères et de toutes les vierges. Si donc l'Église vous applique, ô Marie, les passages de la sainte Écriture qui se rapportent à la Sagesse éternelle, c'est que cette Sagesse s'est éternellement préoccupée de

l'Incarnation future du Verbe et de cette humble servante du plan divin qui devait, par son *fiat*, rendre l'Incarnation si aisément possible parmi nous. Et voilà dans quel sens on peut dire, ô Marie, que vous avez eu une certaine vie dans le monde bien longtemps avant votre naissance. Nous vous avons déjà dit toutes ces choses, mais nous aimons à vous les redire et les répétons à dessein.

Ils sont tout pleins de vous, ô Vierge, les cinquante siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ; ils sont pleins de cette grande parole de Dieu qui, après la chute de nos premiers parents, vous a si nettement annoncée à la pauvre humanité comme la Réparatrice de cette chute : « UNE FEMME VIENDRA QUI BRISERA LA TÊTE DU SERPENT. » Sous tous les soleils, dans toutes les langues, toujours et partout, les hommes n'ont cessé de répéter l'*Ipsa conteret caput tuum*, et de se tourner vers Celle qui devait venir. Sans doute ils se la représentaient radieuse et pure; mais cette première prophétie n'était pas encore suffisamment claire. Il fallait qu'Isaïe parlât et s'exprimât avec une netteté plus catégorique. Il paraît, ce grand prophète, il ouvre ses lèvres purifiées, cet inspiré, et voilà qu'il

jette ce grand cri : « UNE VIERGE CONCEVRA. »

O Marie, je n'ai pas besoin de parcourir les autres prophéties, et ces deux paroles me suffisent. « Une femme sera victorieuse du démon, » et « cette femme sera une vierge ». Était-il rien de plus invraisemblable, de plus étonnant, de plus divin ? Cependant les textes sont là ; on les peut lire. Ils remontent à quelques siècles avant la nuit de Bethléem, avant la naissance du Verbe incarné. Quelle preuve de ma foi ! mais, ô Vierge, quelle gloire pour vous ! Ce que vous étiez dans le plan divin, vous l'êtes aussi dans la Prophétie. Vous toujours, vous partout.

Le peuple chrétien ne s'est pas contenté de ces deux splendeurs prophétiques : il vous a vue encore dans toutes les figures de l'ancienne loi. Votre virginale pudeur est à ses yeux représentée par le buisson qui ne se consume pas, par la verge d'Aaron qui fleurit miraculeusement, par la toison de Gédéon qui se couvre d'une mystérieuse rosée sans que la terre environnante en soit mouillée, et par le jardin du Cantique des cantiques. Toutes les héroïnes du peuple de Dieu vous figuraient également, mais d'une façon bien plus vivante.

Si Esther est modeste, si Judith est vaillante, c'est comme l'ombre sur un mur de votre courage et de votre pureté. Encore une fois tout parle, tout chante, tout est plein de vous.

Les païens eux-mêmes n'étaient pas étrangers à ce mouvement qui emportait par avance toute l'humanité vers votre pensée, vers votre culte. Ils attachaient à la virginité un prix vraiment inestimable et ne jugeaient dignes de certains ministères liturgiques que des vierges, reflets de la Vierge. Il y a des vestales ailleurs que chez les Romains. Ces pauvres païens vont plus loin. De leurs yeux myopes ils en viennent à vous apercevoir dans un avenir lointain. Les Chinois ont cru à une Vierge qui devait enfanter un Messie, et les images d'Isis, portant le petit Horus, abondent dans tous nos musées pour attester la foi de la vieille Égypte. Et ce n'étaient pas là seulement des désirs et des aspirations. Non; c'étaient aussi les vestiges admirables de ces révélations primitives qui s'étaient répandues dans le monde entier, et qui avaient partout laissé je ne sais quel vague souvenir de l'*Ipsa conteret caput tuum*.

Dieu ne pouvait permettre qu'une aussi

radieuse espérance pût luire en vain sur l'humanité misérable. Il ne pouvait nous laisser en vain une illusion aussi divine. La Vierge devait venir : vous parûtes. Et le péché ne vous toucha point ; il ne pouvait vous toucher. « Votre immaculée conception (comme l'a dit un de vos plus admirables serviteurs) fut un événement bien autrement important que la cosmogonie antique du monde matériel. Lorsque votre âme et votre corps jaillirent du néant à la parole de Dieu, au même instant les Personnes divines entrèrent dans leur créature choisie, et leur premier contact produisit en vous la grâce de cette conception immaculée qui devait être leur présent de bienvenue. Fille, mère, épouse, vous reçûtes alors de la Trinité sainte un seul et même gage qui répondait à la grandeur de votre prédestination, à vos rapports avec les trois personnes divines et à la dignité dont vous deviez jouir dans le système de la création. Votre sang a été la matière dont le Saint-Esprit a formé le corps de Jésus. Et qui pourrait supporter la pensée que cette matière du précieux sang ait jamais été souillée de la tache du péché ? »

Salut donc à vous, Immaculée ; salut à

vous, Désirée de tous les siècles ; **salut** à vous, Réparatrice de l'humanité déchue et belle aurore du véritable soleil.

Priez pour ceux que votre Fils a sauvés. Amen, amen.

(La citation entre guillemets est du P. Faber, *Bethléem*, I, p. 94, et *le Précieux Sang*, p. 37.)

Le 2 et le 3 mai.

DURANT LA VIE TERRESTRE DU CHRIST ET DE LA VIERGE

† O Vierge sainte, si j'ouvre le saint Évangile, j'y trouve seulement quelques lignes consacrées à votre maternité virginale, Mais ces quelques lignes suffisent à mon amour, et j'y aperçois des profondeurs de gloire.

L'Annonciation est le premier tableau sur lequel nous ayons ici à fixer nos regards. C'est en effet par votre assentiment aux paroles de l'Ange que vous avez été, après Jésus-Christ, « la principale coopératrice de notre salut. » Votre *fiat*, ô Vierge, est, en quelque manière, l'intervention de la liberté humaine dans le grand œuvre de notre Rédemption. » Ce fut un moment solennel, dit un grand mystique de notre temps. Il était pleinement en votre pouvoir de refuser, et jamais créature n'a exercé

sa liberté plus librement que vous. » Nous sommes de ceux qui admirent ici « votre calme sublime, la force de votre humilité et votre parfaite conformité à la volonté de Dieu ». Mais que d'autres merveilles ! « Il n'y a qu'un instant, le Verbe éternel existait sans doute, mais toutes les natures créées étaient complètement séparées et distinctes de lui. Il n'en avait encore revêtu aucune, et il n'avait point condescendu, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à devenir une partie de sa propre création. » Et maintenant, en un seul et même instant, tout a changé. Le Verbe éternel s'est fait homme, et il a élevé jusqu'à Dieu l'homme divinisé par lui.

Le second tableau que nous offre l'Évangile, c'est celui de votre visite à sainte Élisabeth. « Demandez à Dieu, ô Marie, de me faire tressaillir comme Jean-Baptiste tressaillit alors dans le sein de sa mère. Je ne suis pas un Jean-Baptiste en qui votre grâce avance l'usage de la raison ; que ce grand Dieu agrée, du moins, mon bégaiement, l'*a a a* de ma langue qui n'est pas encore dénouée. C'est Lui que je veux, c'est à Lui seul que j'aspire, et je ne puis exprimer ce que sa grâce inspire à mon cœur. »

C'est alors aussi que vous avez laissé éclater cette incomparable tempête d'enthousiasme qui grondait depuis si longtemps dans votre cœur; c'est alors que vous avez, comme une prophétesse, entonné cet admirable *Magnificat*, cette ode supérieure à toutes celles de Pindare, d'Horace et même de David; ce cantique, que toutes les générations humaines répéteront jusqu'au dernier jour dans l'exultation de la joie et de l'amour. « Que dirai-je sur ce divin cantique? Sa simplicité, sa hauteur qui passent mon intelligence, m'invitent plutôt au silence qu'au parler. O Marie, si Dieu vous a élevée au-dessus de tout, c'est que vous vous êtes déclarée la plus basse de toutes les créatures. Mais nous sommes ceux que vous voyiez, ô Vierge, quand vous voyiez la postérité d'Abraham; nous sommes ceux au salut de qui vous avez consenti, quand vous avez dit: « Qu'il « me soit fait selon votre parole. » Chantant votre béatitude, c'est donc la nôtre que nous chantons. Et vous béatifiez par votre fils les générations qui vous proclament bienheureuse. »

Bethléem est le troisième tableau que nous présente le Nouveau Testament, et les écrivains sacrés consentent à entrer ici

dans le détail. Il faut se représenter cette nuit du 24 décembre. « Les étoiles se montrent une à une. Les Anges ont quitté le ciel, mais ils ne manifestent pas encore l'éclat de leur présence parmi les astres. Des hommes grossiers coudoient Dieu rudement dans les rues de ce petit village oriental, et ils ferment leur porte à la face de sa mère. Bethléem est en ce moment le centre véritable de la création de Dieu. »

Cependant, ô Marie, vous errez avec Joseph et le Verbe, et vous n'avez pas d'abri. « C'est en vain que vous êtes la première dans la hiérarchie des créatures. C'est en vain que vous êtes la Reine du ciel et que votre pouvoir offre la plus parfaite ressemblance de la Toute-Puissance. C'est en vain que vous portez en votre sein le Verbe éternel, le Créateur et le Souverain de tout ce qu'il y a à Bethléem, le juge actuel de toutes les âmes qui quittent la terre en ce moment. Il n'y a pas de place pour lui; il n'y a pas de place pour vous. »

Alors s'ouvrit devant vous cette misérable étable dont l'humanité chrétienne ne pourra jamais perdre le souvenir; alors le Père fit présent à son Fils d'une crèche, pour que ce corps divin y pût être déposé. « La crèche ressemblait à cette sorte de

lit ou de berceau que nous apercevons quelquefois dans les hospices d'enfants trouvés. Et Jésus allait y être placé comme un pauvre enfant trouvé dont le père n'existe pas. » O Marie, tel fut l'asile que vous fûtes heureuse de trouver pour ce fils de Dieu qui était aussi votre fils.

L'heure est venue, cependant, de l'affranchissement du monde. Des millions d'anges s'abattent soudain sur l'étable transfigurée; d'incomparables chants éclatent au milieu de je ne sais quels torrents de lumière; l'Homme-Dieu vient de naître, et vous jetez votre premier regard « sur cette face humaine qui doit illuminer, durant toute l'éternité, toute la vaste étendue du ciel. C'est alors aussi que, pour la première fois, vous nous offrez à lui pour nous. C'est alors que, pour la première fois, vous nous offrez à lui. C'est alors enfin que, pour la première fois, vous offrez pour nous Jésus à son père. Du fond de la grotte comme du haut du Calvaire, vous avez regardé l'Église de tous les siècles à venir, et vous nous avez présenté à tous notre divin Sauveur pour nous le faire accepter, pour nous le faire aimer ». O bonté, ô amour de notre mère!

Après Bethléem, Nazareth. Car le Dieu éternel « a souhaité habiter dans cette bourgade dont le nom était méprisé. Il a consenti à devenir un Nazaréen. Lui, dont l'œil pénétrait jusqu'au centre de tous les univers, a choisi ce Nazareth si humble et si mal famé, pour être la scène du grand mystère qui allait s'accomplir ». Et toute votre vie, ô Vierge, se résume alors en ces mots qu'on ne saurait assez méditer : Jésus vous était soumis, et vous conserviez toutes ses paroles en votre cœur. Qu'ils sont aveugles ceux qui se plaignent de ne pas trouver dans l'Évangile de plus longs discours ! « Votre emploi, ô Marie, était de méditer nuit et jour les secrets de Dieu. L'emploi de votre Jésus était de s'occuper de son métier de charpentier. Après la mort de saint Joseph, il tint la boutique, pour ainsi parler, et soutint par son travail sa mère veuve. Où sont ceux, ajoute Bossuet, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité; disons mieux, à leur orgueil? Jésus, fils d'un charpentier ! charpentier lui-même ! Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent; Jésus-Christ est de leur corps. Et toi, orgueil, viens crever à ce spectacle ».

Quant à vous, ô Marie, vous continuiez de méditer Jésus. Vous demeuriez en perpétuelle contemplation, vous perdant, vous liquéfiant, pour ainsi dire, en amour et en désir. Et voilà pourquoi, au jour de votre Assomption, la sainte Église lit l'Évangile de Marie, sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur et écoutant sa parole. Et c'est tout. Le silence de l'Écriture sur cette divine mère est le plus éloquent de tous les discours. Ils ne l'ont pas entendu de la sorte, ô Marie, les contempteurs de votre gloire. Ils ont feuilleté l'Évangile d'une main fiévreuse et d'un œil agité, pour essayer d'y trouver quelque atténuation de votre grandeur. Ils se sont particulièrement acharnés sur deux textes qu'ils ont accommodés et commentés à leur manière. « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » C'est en vain qu'ils ont prétendu que vous étiez là traitée par votre fils avec une sorte de froideur peu conforme à l'élévation de vos admirables prérogatives. On leur a répondu que cette façon de parler, usitée dans tout l'Orient, attestait au contraire un respect profond. Quant au mot *femme*, il contient de plus grands mystères. O Marie, vous êtes en effet la Femme par excellence et le Type

de toutes les femmes. Vous êtes l'Ève nouvelle, et c'est vous glorifier que de vous appeler d'un nom que vous avez rendu si profondément respectable dans tout le monde chrétien et au delà.

Tandis, en effet, « que la malédiction générale pesait partout d'un poids plus lourd sur la femme ; tandis que partout il y avait pour elle des anathèmes particuliers, des humiliations et des mépris épargnés à l'homme ; tandis qu'à Rome même et en Judée elle pouvait perdre en un jour, par la répudiation, les titres augustes d'épouse et de mère ; tandis que la loi n'accordait aucune protection et les mœurs aucune pitié à la femme esclave ; tandis enfin que dans le monde païen la femme était réduite à la plus avilissante domesticité : ignorante, dédaignée, accablée de travail dans la pauvreté et d'oisiveté dans la richesse, ajoutant à toutes ses misères une immense dégradation intellectuelle et morale, et paraissant justifier par ses vices toutes les rigueurs de sa destinée ; » la femme chrétienne est là, ô Marie ; elle est là, celle dont vous êtes le type, celle dont vous avez multiplié la noble race sur notre terre consolée. « Elle est là, vierge, épouse, mère, l'œil fixé sur vous, humble

dans les plus hauts rangs, patiente dans les plus grandes infortunes, aguerrie au malheur, obstinément fidèle à ses devoirs; toute-puissante par cette foi qui la console et qui la revêt de l'impérissable et indélébile beauté de ses vertus; forte comme la conscience, douce comme la prière, ingénieuse comme l'amour. Avec ses vertus elle a des droits, légitime conquête de ses vertus, qu'on ne peut lui ravir sans bouleverser la constitution sociale et sans rebrousser de dix-huit siècles vers la brutale absurdité du monde païen. »

En vous appelant « femme », votre fils divin ne vous a donc pas amoindrie: il a dévoilé en ce mot toute la plénitude de votre grandeur, avec toute la hauteur de votre mission. Et d'ailleurs, ô Marie, c'est aussitôt après avoir prononcé ces paroles que vous vous êtes écriée: « Faites tout ce qu'il vous dira, » et le premier miracle a été fait à Cana en Galilée, sur la prière de cette « femme » dont on voudrait en vain diminuer la gloire aux yeux du peuple chrétien. O Marie, nous nous entêtons à vous glorifier, comme à vous aimer. Bénissez cette obstination, et rendez-la invincible.

Les impies ne se sont pas moins réjouis

de cet autre passage de la sainte Écriture où Notre-Seigneur, entendant jeter ce cri : « Bienheureux le sein qui vous a porté, » répondit par cet autre cri : « Heureux plutôt celui qui écoute la parole de Dieu et la garde en son cœur. » Mais ici la rage de l'impiété s'est encore plus singulièrement méprise. Jésus-Christ, par là, voulait dire sans doute à tous ceux qui l'entouraient : « Si ma mère est bienheureuse, ce n'est pas pour m'avoir porté dans son sein ; non, non, c'est pour s'être rendue digne de cette maternité glorieuse par son profond respect pour la parole de Dieu et par cet admirable faisceau de vertus que mon Père céleste a connues de toute éternité. » C'est ainsi, ô Mère, ô Vierge, que vous êtes glorifiée par les paroles mêmes dont les méchants s'arment contre vous.

Et maintenant transportons-nous au Calvaire. Marie, mère de Jésus, est DEBOUT au pied de la croix. O le beau, ô le splendide *stabat !* « Vous n'êtes pas appelée au pied de la croix pour y assister seulement au supplice de votre fils unique et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Non, Marie, vous êtes conduite auprès de Jésus dans cet état d'abandonnement parce que c'est la volonté du Père

éternel que vous soyez associée à tout le Mystère qui s'accomplit par la mort du Sauveur. Si vous êtes auprès de votre Fils, non pas tant par le voisinage du corps que par la société des douleurs, » c'est que vous êtes prédestinée à être la coopératrice auguste de notre rédemption. Depuis lors, il y a entre notre race et vous, ô Vierge Mère, des liens très étroits, des liens admirables, qu'une parole de votre Fils a resserrés pour l'éternité. Toute la tradition est unanime pour proclamer que, par ces mots adressés à saint Jean : « Voici votre mère, » le Fils de Dieu entendait nous donner à Marie comme enfants. *Nous*, c'est-à-dire l'humanité de tous les siècles. Dieu a fait de vous, très réellement, la MÈRE de tous les fidèles à venir. Et désormais la plus simple, la plus efficace prière de tous les pécheurs consiste à vous rappeler cette maternité toute miséricordieuse. « Souvenez-vous que vous êtes mère : *Monstra te esse matrem.* » Ce cri perce le ciel.

Il semble que, dès lors, rien ne manquait à votre gloire. Bien que retenue encore sur notre terre par les liens de cette vie mortelle, vous exerciez déjà sur tous les mondes et sur tous les âges votre magis-

trature de la Miséricorde. Vous étiez déjà cette belle et lumineuse Médiatrice qui se tient entre la justice de Dieu et le péché des hommes. Les splendeurs de la Pentecôte ne firent en quelque manière que relever et consacrer tant de gloire. Vous aviez déjà été initiée au plan divin, et vous l'aviez médité durant les longues années de Nazareth. La lumière du Saint-Esprit vous était moins nécessaire qu'aux Apôtres. Il ne vous restait plus qu'à vous détacher doucement de ce monde pour aller vous attacher à l'éternelle Béatitude.

« La seule cause de votre mort, dit encore Bossuet, ce fut votre amour. Cet amour était si ardent, si fort, si enflammé ! Il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Ce n'est pas votre mort qui est miraculeuse. Le miracle continu, c'est que vous ayez pu vivre séparée de votre bien-aimé. » Encore un coup, il n'est point d'autre cause de votre mort, ô Marie, que la vivacité de votre amour.

Je ne prétends pas davantage décrire la magnificence de votre triomphe. L'amour qui vous a fait mourir vous a fait aussi

triompher. C'est une doctrine du grand saint Thomas que ceux-là seront plus élevés dans la béatitude qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. Je me figure par là l'incomparable altitude où vous êtes placée dans le ciel. Si les Anges et les Saints vous reconnaissent pour leur reine, c'est qu'ils ont moins aimé que vous.

Et vous voilà là-haut, tout près de Dieu, avec votre âme sainte et votre corps virginal, représentant éternellement aux pieds de Dieu l'humanité glorifiée ; représentant à la fois notre âme et notre chair, qui doivent, elles aussi, être un jour appelées à cette gloire. Votre corps, ô Vierge, ne pouvait pas être soumis à la corruption, ce corps qui avait été le tabernacle de l'Homme-Dieu. Ces bras qui avaient enlacé Dieu, ces genoux qui l'avaient porté, ils ne pouvaient être détruits par la pourriture et les vers. Et votre assomption glorieuse n'est que la conséquence très naturelle de l'incarnation du Verbe.

O Mère, ayez pitié de celui qui vient de balbutier vos louanges d'après l'Écriture et la Tradition. Un grand écrivain de ce temps a dit de vous : « La reine des anges daigne se tenir auprès de la croix, tout

près de Madeleine la pécheresse. Et elle n'éloigne pas sa robe des cheveux qui ont essuyé les pieds de Jésus. » Témoignez pour moi de la même miséricorde et ne vous éloignez pas d'une pauvre âme qui, plus coupable que Marie Madeleine, ne s'est pas élevée à la hauteur de son incomparable repentir.

Mère de miséricorde, priez pour nous.

(Cette prière est divisée en deux parties par un tiret. L'une est destinée au 2, l'autre au 3 mai. — Les citations entre guillemets sont empruntées, la première au P. Faber, *Saint Sacrement*, I, p. 158 ; les deuxième, troisième, neuvième, douzième et treizième, aux *Sermons* et aux *Élévations* de Bossuet ; les dixième, onzième et quatorzième, à l'*Introduction* dont Louis Veuillot a fait précéder son édition des *Sermons sur la Vierge* de l'évêque de Meaux ; les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième, au P. Faber, *Bethléem*, I, 199, 157, 163, 147, 240, 105.)

Le 4 mai

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

LES CATACOMBES

† O Vierge Marie, les premiers chrétiens, qui sont nos pères dans la foi, ont eu pour votre sainteté une dévotion et un amour tout semblables à ceux que nous portons nous-mêmes au fond de notre cœur. Persécutés, traqués, décimés par les païens, ils se réfugièrent dans les

nobles ténèbres des Catacombes, et là, entre deux persécutions, se mirent, pour se consoler, à tracer dans leurs chapelles souterraines et sur les tuiles de leurs tombeaux l'image radieuse de la Mère de Dieu. Beaucoup de ces images ont péri, mais plusieurs nous sont restées, et Dieu a permis que nous pussions aujourd'hui les opposer à la fausse science des hérétiques comme une preuve irréfutable de ce culte dont vous avez été l'objet, ô notre Mère, dès les premiers temps de l'ère chrétienne.

Saint Augustin affirme en son livre de la Trinité que vos traits réels, ô Marie, n'étaient pas connus des chrétiens : *Neque novimus faciem Virginis Mariæ.* Il se contente de dire, d'après toute la tradition, qu'ils exprimaient la plus haute pureté : *figura probitatis.* Tous les Pères, tous les Docteurs s'accordent à vous attribuer une incomparable beauté, reflet d'une âme incomparable.

A défaut d'une effigie réelle de la Mère de Dieu, l'art chrétien, dès le IVe siècle et même auparavant, avait su reproduire la physionomie de son âme dans un type idéal qui avait été réalisé par des mains chrétiennes. Et cette beauté était le symbole de la perfection mo-

rale qu'il était impossible de ne pas vous attribuer, ô Vierge divine. Tel est aussi le caractère qui distingue certaines peintures des catacombes, où vous êtes représentée assise, avec l'Enfant-Dieu sur vos genoux, d'une façon conforme à un type hiératique. Vous y êtes presque toujours voilée, avec tous les traits d'une jeunesse charmante et d'une pureté céleste. D'autres fois les peintres vous représentent sans voile, avec les cheveux relevés, comme les vierges l'étaient avant Tertullien. Et vous êtes alors vêtue d'une *stola* et d'une dalmatique avec deux bandes de pourpre. Nous vous voyons parfois debout, priant, les bras tendus, à la façon des *orantes,* et cette représentation est la plus ancienne. Plus tard, vous nous apparaissez sur un siège semblable aux chaires épiscopales des Catacombes. Dans le cimetière de Priscille, que l'on pourrait appeler la « catacombe de Marie » à cause de vos nombreuses images et dont la construction remonte aux temps apostoliques (car elle est en partie due à sainte Priscille, mère du sénateur Pudens et aïeule des saintes vierges Praxède et Pudentienne), on découvre, vis-à-vis de l'entrée, à la partie supérieure de la voûte,

la sainte Vierge avec l'Enfant et les trois Rois qui lui apportent leurs présents. Dans une *camera* voisine, nous apercevons au milieu de la voûte la plus ancienne *Annonciation* que l'on connaisse. Non loin de là, une niche tumulaire attire forcément et retient le regard; on y voit « Marie et l'Enfant » : la sainte Vierge y est vêtue d'une tunique à plis et d'un manteau; sa tête est couverte d'un voile, selon la coutume des nouvelles épouses ou des vierges consacrées à Dieu. Au-dessus brille l'étoile de Bethléem, et devant elle apparaît, sous les traits d'un jeune homme, Isaïe, qui tient dans sa main gauche un manuscrit roulé, tandis que de l'autre main il nous désigne la Vierge Mère et la grande Lumière qui va se lever sur Israël. Des peintures analogues, en d'autres cryptes, nous font voir Marie dans l'attitude de la prière et le bon Pasteur qui vient lui présenter la brebis retrouvée. Ailleurs, c'est la sainte Famille au temple; ce sont Marie et Joseph plongés dans une sainte extase, dans l'étonnement, dans l'adoration. A la catacombe des saints Pierre et Marcellin, vous vous montrez, ô céleste Avocate, accompagnée de deux personnages mystérieux qui soutiennent vos bras levés pour la prière,

comme autrefois Aaron et Hur soutinrent les bras de Moïse sur le mont Horeb. Et cette allégorie signifie que, sur la sainte montagne de Dieu, vous élevez sans cesse vos mains en faveur d'Israël et contre Amalec. Israël, c'est nous ; Amalec, c'est le paganisme persécuteur. Dans un grand nombre de ces coupes émaillées qu'on a retrouvées dans la Rome souterraine, vous apparaissez encore dans l'attitude de l'intercession et avec cette seule inscription : MARIA. Vous êtes quelquefois ornée de ce nimbe glorieux qu'on ne donne d'abord qu'au Christ, que l'on vous décerne au IIIe siècle, et dont, au VIe seulement, on honore les autres saints et les Anges.

Ils se sont donc étrangement trompés ceux qui ont prétendu que vos images, ô Vierge-Mère, ne sont pas antérieures au concile d'Éphèse. Nous avons là, sous les yeux, des reproductions authentiques de peintures, de bas-reliefs et de sarcophages dont l'original est au musée du Vatican et qui datent de la meilleure époque de l'art chrétien primitif. Un des érudits de ce temps qui ont le plus approfondi ces études est obligé d'avouer que, dès les premiers siècles du christianisme, il exista un type de votre figure, ô Vierge, qui fut, sinon

consacré par l'autorité sacerdotale, du moins généralement adopté par les fidèles. « Ce trait de l'iconographie chrétienne, qui est aussi constaté par les monuments mêmes des catacombes de Rome, » suffit pour détruire les allégations des hérétiques jaloux de votre gloire, dont la moindre faute est, comme le dit un autre érudit, de ne pas connaître les monuments de l'antiquité. Or, parmi ces monuments, il en est, ô Marie, il en est qui remontent au SECOND SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

Que j'aime à considérer ces nobles représentations que nos pères les Martyrs considéraient pieusement à la lueur des torches, dans la nuit sacrée de leurs catacombes! Je m'agenouille devant elles, ô Mère de mon Dieu. Ce que les premiers chrétiens vous disaient tout bas, je vous le répète à mon tour, et je veux recommander à mes enfants de le répéter aux leurs, afin que jusqu'au bout des temps vous soyez toujours l'objet des mêmes louanges exprimées dans les mêmes termes. Car, comme le dit un illustre orateur, l'amour, en redisant toujours les mêmes mots, a le secret de ne se répéter jamais.

Tout récemment un de nos grands savants catholiques faisait, à Rome, passer

ces « portraits » de notre Mère sous les yeux d'un docteur anglican, qui, vaincu par l'évidence, crut se tirer d'affaire en disant : « Tout cela prouve uniquement que la superstition remonte bien haut. » Et notre savant, montrant ses chères catacombes, répondit par le mot de saint Cyprien : « O ténèbres plus claires que le soleil ! »

Gloire à vous, ô Marie, gloire et mille fois gloire à vous, en union avec les peintres chrétiens des premiers siècles de notre ère ! O Vierge, voici que je contemple en ce moment une de leurs œuvres et que je salue la Mère et l'Enfant divin...

(Cette prière est extraite en partie, et parfois textuellement, des ouvrages suivants : Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*. p. 262, 263 ; Perret, *Catacombes*, I, planche L, 3 ; XIV, 4 ; XVI et XXI ; Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 658 (les dernières découvertes de M. de Rossi y sont très nettement exposées) ; H. Wolter, *les Catacombes de Rome*, p. 39 et suiv. Cf. les *Imagines selectæ Deiparæ Virginis* de M. de Rossi.

5 *mai*.

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE
LES LITURGIES APOSTOLIQUES

† O Vierge dont l'image apparaît tant de fois dans les ténèbres des catacombes, qui en sont très doucement illuminées, les

premiers chrétiens ne se contentaient pas de ces représentations naïves, et leur culte pour vous se traduisait surtout dans la beauté sévère de leurs admirables liturgies. Il est très certain que nous ne possédons plus aujourd'hui le texte original de ces liturgies du Ier et du IIe siècle; mais il n'est pas moins évident que les Apôtres avaient réellement fixé les saints rites et que les liturgies orientales offrent les traces de ce rituel apostolique. Dans toutes ces liturgies, en effet, l'ordre des parties du saint sacrifice EST EXACTEMENT LE MÊME et les paroles mêmes présentent tant de ressemblance, qu'on est bien forcé de les attribuer à UNE SOURCE COMMUNE. Et cette source, c'est la liturgie apostolique.

Je viens donc vous offrir, ô Vierge pure, ces prières, qui sont en réalité du IVe siècle et surtout des siècles suivants, mais qui remontent par leur substance à une antiquité bien plus reculée. Je vais cueillir dans les jardins de l'Orient quelques fleurs parfumées pour les déposer au pied de quelqu'une de vos images aux Catacombes. Je vais obéir à la voix de ces diacres du IVe siècle qui, précédant l'évêque, criaient au peuple chrétien : « Souvenez-vous de la très sainte et immaculée Marie Mère de Dieu.

Vierge mère, Vierge honorée par les liturgies primitives, priez pour nous.

Misérables pécheurs et indignes serviteurs que nous sommes, ô mon Dieu, nous vous rendons grâces pour toutes choses et à cause de toutes choses.

AVANT TOUT, EN PREMIER LIEU, nous faisons ici la mémoire de la sainte et bénie Mère de Dieu, toujours vierge.

Souvenez-vous de votre Mère, ô mon Dieu, et que ses prières très pures et très saintes nous obtiennent enfin notre pardon. Amen.

(*Liturgia sancti Xysti, papæ romani*, Renaudot, II, 163.)

Daignez, ô mon Dieu, vous souvenir tout d'abord de la sainte et illustre Marie, toujours vierge, et avec elle de tous les Prophètes et Apôtres, de tous les Martyrs et Confesseurs, de tous les Prêtres et de tous les Justes qui ont trouvé la perfection dans la vraie foi, et en particulier de saint Jean le Précurseur et le Baptiste; de saint Étienne, le premier des diacres et des martyrs, et de tous les saints.

Nous vous offrons leurs prières, ô Dieu-

Roi, afin que vous mettiez au large toutes les âmes qui sont à l'étroit, et afin que vous gouverniez vous-même tous ceux qui n'ont pas de chef.

Rendez-nous dignes de la béatitude de tous ceux qui vous ont servi dans la Vérité, de tous ceux qui vous ont été agréables et dont la mémoire ne périra pas.

Faites qu'avec eux nous méritions de vous louer sans fin et de vous chanter un éternel *Gloria* à vous et à votre Fils. Amen, amen.

(*Liturgia sancti Petri, principis apostolorum*, Renaudot, II, 149. Dans les liturgies orientales, la Vierge est toujours nommée la première entre tous les Saints.)

O Marie, l'Esprit consolateur, le Paraclet, est descendu sur votre Fils dans les eaux du Jourdain, sous la forme de la colombe de Noé.

Et vous aussi, vous êtes la colombe qui nous a annoncé la paix, cette paix divine qui est descendue des cieux pour les hommes.

Vous aussi, ô Vierge, vous êtes notre espérance; vous êtes la colombe spirituelle, et nous avez fait présent de la Miséricorde que vous avez portée dans votre sein.

Le libérateur de notre race, c'est Jésus, c'est le fils du Père qui est né de vous, ô Marie.

(Liturgie copte : *Ordo ad faciendum catechumenum et christianum*, Coptice editus : Assemani, Codd. liturg. I, 141. Le cardinal Pitra, qui publie ce texte dans le t. I de son *Jus ecclesiasticum Græcorum*, p. 644, ajoute que cette prière est *Athanasianæ odore vetustatis respersa.*

Que Dieu nous soit propice, grâce à la prière et à l'intercession de la Vierge immaculée, de la sainte Mère de Dieu, de cette Marie qui nous apparaît toute vêtue de justice et qui est le « second ciel ».

(*Ordo generalis liturgiæ secundum ritum Syrorum jacobitarum.* Cf. Renaudot, II, 25.)

Vous qui habitez spirituellement dans vos saints, ô notre Dieu, vous avez corporellement habité au sein de votre Mère virginale.

En cette Mère, en cette Vierge, on trouve à la fois l'abondante et riche plénitude de la grâce divine, la fleur de la mansuétude, la force de la charité, la joie de la paix et l'excellence de l'amour.

L'Ange l'a appelée « pleine de grâce ». « Vous êtes bénie, » a dit Élisabeth à Marie, et voici que les nations la saluent à juste titre du nom de Bienheureuse.

Sa foi nous a valu le mystère auquel nous assistons ; son enfantement nous a donné la joie ; sa vie a été l'avancement de la nôtre, et nous devons à sa mort cette belle et noble fête de l'Assomption que nous célébrons aujourd'hui.

Prions donc, en suppliants, prions Dieu de nous donner à tous cette belle paix que vous avez répandue sur tous les peuples, au moment de l'Assomption de votre Mère,

O Sauveur du monde, qui vivez éternellement avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

(Liturgie gallicane. Cette rédaction n'appartient peut-être, en réalité, qu'aux VII^e^ ou VIII^e^ siècles. Nous la plaçons uniquement ici pour compléter le cycle de nos antiques liturgies.)

Le 6 mai.

LE IV^e^ SIÈCLE

LES PÈRES ET DOCTEURS DE L'OCCIDENT

† O Marie, c'est votre prière qui a fait succéder, pour la sainte Église, l'ère de la paix à l'ère des persécutions. C'est votre main qui a, en quelque manière, allumé dans le ciel la croix de Constantin. Il est bon, en effet, que l'Église ne soit pas toujours persécutée et qu'elle puisse dilater

librement ses institutions sacrées, qui sont destinées à donner le salut aux âmes et la sécurité au corps : *ad salutem animarum et securitatem corporum.*

A peine l'Église eut-elle conquis cette tranquillité achetée par trois siècles de persécutions et par douze ou quinze millions de martyrs ; à peine lui eut-il été donné de respirer en paix ; à peine eut-elle obtenu la liberté de la parole, que cent docteurs apparurent, lumineux, et évangélisèrent l'empire et les nations.

Le plus beau siècle de la parole chrétienne succède alors au plus beau siècle du martyre. Jamais de telles éloquences ne s'étaient fait entendre. A la voix de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Jérôme répondent en chœur les voix de saint Chrysostome, de saint Ephrem et de saint Épiphane. Et ces deux demi-chœurs radieux se prennent à entonner un cantique en votre honneur, auquel avaient déjà préludé saint Clément, Tertullien, saint Cyprien et vingt autres.

O Vierge mère, ô vous que Prudence appelle le « Miracle par excellence » ; vous que Firminus Maternus compare à l'Arbre de vie, et que Sédulius va bientôt appeler « le chemin que Dieu a pris pour venir à

nous, » permettez-moi d'unir ma voix à celles des Pères qui ont honoré les IVe et Ve siècles de notre ère ; permettez-moi de vous louer avec leurs louanges. Amen, amen.

Voix de saint Augustin.

O Marie, vous avez accompli très parfaitement la volonté du Père céleste.

Votre plus grand honneur, votre plus grande béatitude, ce n'est pas d'avoir été la mère, mais le disciple du Christ.

Bienheureuse êtes-vous d'avoir écouté le Verbe de Dieu et de l'avoir conservé en votre cœur !

Vous avez gardé la vérité du Christ en votre intelligence plus encore que sa chair en votre sein.

On ne saurait vous comparer aux femmes de l'Ancien Testament, à Anne, à Susanne. A quelle hauteur ne vous élevez-vous pas au-dessus d'elles ? Encore ne parlons-nous ici que de la sainte virginité. Mais vos autres vertus, ô Marie, y a-t-il au monde quelqu'un qui les ignore ?

Pour l'enseignement de toutes les femmes, il convient seulement de ne pas oublier votre sainte et admirable modestie. Vous avez été jugée digne d'enfanter le Fils du

Très-Haut, et vous êtes restée néanmoins la plus humble de toutes les créatures.

Par cela même que vous faites sans cesse la volonté de Dieu, vous êtes, selon la chair et selon l'esprit, la mère du Christ, sa mère et sa sœur.

Femme unique, vous êtes mère et vierge. Vous l'êtes corporellement et spirituellement.

Mère de notre chef qui est le Sauveur, vous êtes mère aussi et parfaitement mère de tous les membres du Christ (et ces membres, c'est nous), parce que vous avez coopéré par votre charité à la naissance des fidèles dans l'Église.

Seule entre toutes les femmes, vous êtes, encore un coup, mère et vierge : mère du Christ et vierge du Christ.

C'est par vous, ô mère du Seigneur, que la dignité virginale a pris commencement sur la terre ; par vous, ô Marie, qui avez mérité d'avoir un fils, mais qui n'avez pas mérité de l'avoir en cessant d'être vierge.

Pour l'honneur du Sauveur Jésus, je ne veux pas qu'il soit seulement question de vous, ô sainte Marie, quand il s'agit du péché. Nous savons que, pour vaincre le péché et le vaincre entièrement, il a été

donné plus de grâce à celle qui fut digne de concevoir et d'enfanter l'Impeccable.

La beauté et la dignité de la terre, c'est vous, ô Vierge, qui avez été sans cesse la figure de la sainte Église.

Par une femme la mort; par une femme la vie. Et cette dernière c'est vous, ô Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

(Les quatre premiers paragraphes sont tirés du *Sermo XXV : De Verbis Evangelii Matthæi*, XIV, 55, etc. — Le cinquième est extrait du *De Bono conjugali*, XXXV. — Le sixième, du *De concordia Matthæi et Lucæ*, XVIII. — Les septième et dixième, du *De sancta Virginitate*, VI. — Le onzième, du *Sermo XLI, de Concordia Matthæi et Lucæ.* — Le douzième, du *De Natura et gratia contra Pelagium*, XLII. — Le treizième, du *De Genesi*, lib. II, cap. XXXVII, et du *De Symbolo ad Catechumenos, Sermo IV*, 1. — Le dernier enfin, à l'exception des dix derniers mots, du *Sermo CCXXXII, In diebus paschalibus.* — Nous nous sommes contenté, comme en plusieurs autres endroits de ce *Recueil*, de mettre en style direct ce que l'original nous offre en style indirect. Même remarque pour le morceau suivant.)

Voix de saint Ambroise.

O Marie, nous voulons jeter sans cesse les yeux sur votre vie pour y contempler un portrait naturel de la virginité et pour y voir briller comme dans un miroir les rayons de la pureté et la beauté de la vertu. C'est sur ce modèle, où sont imprimés les trait de la plus haute perfection, c'est sur ce modèle que les vierges devront former

leur vie et apprendre ce qu'elles doivent corriger dans leurs mœurs et imiter dans leur vie.

Vous étiez vierge, ô Marie, non seulement de corps, mais d'esprit. Votre candeur vous rendait incapable du moindre déguisement et de la plus légère tromperie. Vous étiez humble de cœur, grave en vos paroles, sage en vos desseins ; vous ne parliez que rarement, mais vous lisiez assidûment les Livres saints ; vous ne mettiez point votre confiance en des richesses incertaines, mais dans les prières des pauvres. Vous étiez toujours courbée sur le travail et n'aviez que des entretiens très modestes ; vous ne vouliez avoir d'autre témoin de votre cœur que Dieu seul.

Bien loin de blesser jamais, vous faisiez du bien à tout le monde ; vous rendiez toute sorte d'honneur à vos « supérieurs » et ne portiez pas envie à vos « égaux » ; vous fuyiez la vaine gloire, consultiez en tout la raison, et aimiez ardemment le bien.

Vos regards étaient pleins de douceur, vos mœurs d'humilité et vos actions de modestie. Tout dans votre extérieur était tellement réglé, qu'on voyait sur vos traits

une image de votre âme, et que toute votre conduite était un modèle accompli de toutes les vertus.

Telle était l'étendue de votre charité, que vous ne saviez ce que c'était que d'y mettre des bornes. Faut-il parler de la frugalité de votre nourriture : vous vous refusiez les choses les plus nécessaires et prolongiez vos jeûnes durant plusieurs jours ; vous n'aviez recours au sommeil que par une nécessité absolue. Pendant que votre corps était assoupi, votre esprit veillait. Oui, les moments du sommeil même étaient pour vous des moments de religion et de piété.

Vous ne vous croyiez jamais moins seule que quand vous étiez seule. Et comment, en effet, auriez-vous été seule ayant à vos côtés les Livres saints, les Archanges et les Prophètes ?

Je ne suis pas surpris enfin que l'évangéliste saint Jean nous ait révélé les plus hauts et les plus sublimes mystères de la religion, ayant eu auprès de lui celle qui en était le canal et le sanctuaire. ***Ave, Maria.***

(***De Virginibus***, lib. II, cap. II. Nous avons emprunté la traduction du R. P. Joseph Duranti de Bonrecueil, Paris, 1729. Le dernier paragraphe est extrait du ***De Institutione Virginis***, cap. V, § 35. Dans ce dernier livre, saint Ambroise réfute péremptoirement ceux qui attaquaient la perpétuelle virginité de Marie.)

Le 7 mai.

LE IVe SIÈCLE

LES PÈRES ET DOCTEURS DE L'ORIENT

† O Marie, l'Orient, au IVe siècle, a l'intelligence de vos grandeurs d'une façon plus vive et à un degré plus élevé que le reste du monde chrétien. Sous le soleil admirable et dans le voisinage de la Terre Sainte, fleurissent alors les plus riches imaginations, et elles vous consacrent, ô Marie, les plus belles et les plus parfumées de leurs fleurs. Aujourd'hui encore nous ne pouvons que bégayer des louanges bien imparfaites, ébaucher des tableaux sans couleur et chanter des hymnes sans vie, si nous nous comparons à ce grand saint Éphrem, qui fut par excellence et qui demeure le « poète de la Vierge ». Nous allons vous offrir ces chants incomparables avec ceux de saint Jean Bouche-d'Or et de saint Épiphane. Ils perdront beaucoup sans doute en passant par notre voix, mais nous ferons de notre mieux, et vous ne repousserez pas ces pauvres chanteurs impuissants. Vous ne regarderez pas à leur voix, mais à leur cœur.

Éternel objet de la poésie chrétienne, ô Marie, priez pour nous.

Voix de saint Éphrem.

O Mère immaculée et virginale de notre Dieu, vous possédez vraiment la plénitude de la pureté et de la candeur.

Reine de tous, vous êtes l'espoir des désespérés et notre souveraine très excellente, très glorieuse, et bien au-dessus de toutes les autres créatures.

Vous êtes plus élevée que toutes les âmes bienheureuses; les rayons du soleil, les éclairs de la foudre n'ont rien de votre éclat, et les Chérubins n'atteignent pas à votre gloire.

Unique espoir de ceux qui furent nos pères dans la foi, vous avez été, vous êtes l'honneur des Prophètes, la louange des Apôtres, la gloire des Martyrs et la Mère de tous les Saints.

Vous avez été la lumière d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; vous étiez la splendeur qui a ravi les yeux d'Aaron et de Moïse, et c'est vous que figurait la toison de Gédéon.

C'est vous enfin qui êtes la vraie couronne de toutes les hiérarchies angéliques, de tous les saints, et en particulier de toutes les vierges,

Et l'on peut dire que vous êtes « inac-

cessible », tant vous êtes enveloppée de lumière et de rayonnements splendides.

O Encensoir d'or ! ô Lampe très éclatante ! ô très belle Amphore renfermant la manne du ciel ! ô Table qui nous avez apporté la loi écrite ! ô véritable Arche d'alliance ! ô Livre très divin !

C'est par vous que nous avons été réconciliés avec notre Dieu, le Christ, qui est votre très doux Fils.

Un pécheur est-il dénué de tout secours, est-il perdu ? vous êtes là comme son unique avocate et son puissant secours.

Le port assuré de tous les naufragés, c'est vous ; la consolatrice du monde entier, c'est vous ; la mère de tous les orphelins, c'est vous ; la liberté de tous les captifs, c'est encore vous. La joie des malades, le sourire des tristes, le soleil de tous les hommes, c'est vous, c'est toujours vous. O Marie, ô notre reine, vous êtes la joie de l'univers.

Et voici que nous nous réfugions aujourd'hui sous votre protection, ô sainte Mère de notre Dieu. Vous nous cachez sous les ailes de votre amour et de votre miséricorde : daignez nous y laisser et soyez-y notre gardienne.

Vous qui êtes le miracle vivant, le sou-

verain miracle de tout le monde créé; vous qui êtes un paradis de délices, je vous salue encore une fois.

Et je salue en vous Celui qui vous a élevée, le Donneur éternel de la vie, le Christ très miséricordieux, le Créateur de tous les êtres; Celui qui a formé et qui gouverne éternellement tout l'univers; Celui qui est par excellence l'ami, et, si je pouvais ainsi parler, l'*aimeur* de tout le genre humain,

A qui appartiennent l'honneur, la louange et la jubilation, avec le Père et l'Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

(*Sermo de sanctissimæ Dei genitricis Mariæ laudibus*, édition de Vossius : Anvers, 1619, II, 541. Traduction nouvelle. — Dans sa *Precatio ad Deiparam*, saint Ephrem appelle la Vierge « le complément des grâces de la Trinité », et « celle qui tient comme le second rang après Dieu ». Cf. la belle prière du même Père dont l'Église de Paris se servait en son Bréviaire pour la Commémoration du vœu de Louis XIII.)

Voix de saint Épiphane.

O bienheureuse Vierge, médiatrice du ciel et de la terre; colombe pure; temple et trône de la Divinité; nuée éclatante qui avez attiré et conduit la foudre étincelante du ciel, le Christ venu pour éclairer le monde; nuée céleste qui avez recélé en vous le tonnerre de l'Esprit-Saint, et d'où

la pluie de ce divin Esprit a fondu sur toute la terre pour y produire le fruit de la foi; sainte Vierge Marie, mère de Dieu, qui avez engendré Celui dont les mains divines formèrent de boue Adam dans le paradis; mère de Dieu, qui avez enfanté le Verbe incarné de vous; mère de Dieu, qui avez conçu en forme d'esclave le Verbe-Dieu; mère de Dieu, qui seule avez engendré le fils unique de Dieu : non un Dieu temporel qui n'aurait eu de commencement qu'en vous, mais ce Dieu éternel qui est avant vous et avant tous les êtres.

O Vierge, trésor sacré de l'Église, Vierge que j'appellerai à la fois et Prêtresse et Autel, puisqu'elle a dressé pour nous la table et nous y a donné le pain céleste, le Christ, pour la rémission de nos péchés.

Que dirai-je de plus, entraîné par le désir de louer la mère de Dieu, retenu par mon insuffisance? Je dirai encore qu'elle est le Ciel et le Trône, et en même temps la Croix, la croix dont les bras sacrés ont porté le Seigneur. Les Anges accusaient Ève; maintenant ils glorifient Marie, qui a relevé Ève tombée et a fait monter dans les cieux Adam chassé du paradis.

Par vous, en effet, ô Vierge sainte, le

mur de séparation a été renversé; par vous la paix du ciel a été départie au monde; par vous les hommes sont devenus des anges; par vous la croix a resplendi sur toute la terre; par vous la mort est détruite et les enfers sont dépouillés; par vous sont tombées les idoles, et la céleste doctrine s'est propagée; par vous enfin nous avons connu le fils unique de Dieu que vous avez enfanté, Vierge sainte, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les anges et les hommes adorent.

Nous professons le Père sans commencement, le Fils sans commencement, le Saint-Esprit sans commencement, et nous glorifions la Trinité indivisible et consubstantielle aux siècles des siècles.

(Saint Épiphane, évêque de Salamine en Chypre, 310-403 : *Adversus hæreses*. lib. III, t. II, p. 18. Trad. d'Aug. Nicolas : *la Vierge Marie vivant dans l'Eglise*, II, 160, 161.)

Le 8 mai.

LE CINQUIÈME SIÈCLE

CONCILE D'ÉPHÈSE

† O Vierge, je viens m'unir à toutes les voix qui vous ont louée durant ce cinquième siècle, si rigoureux et si sanglant.

Dieu a fait alors justice de l'ancien

monde pour en créer un nouveau. Les Barbares sont venus offrir leur jeunesse encore rude à l'Église, à la Vierge, et votre seul nom, ô Marie, a fait courber ces fronts farouches. Votre pensée, ô Vierge, a porté la pureté dans le cœur de leurs femmes et de leurs filles. De là sont sorties de vaillantes générations et qui ont régénéré la société antique. O Marie, vous qui avez adouci la férocité germaine, priez pour que nous n'ayons plus besoin d'aussi rudes libérateurs.

Mais ce même cinquième siècle n'a pas été seulement le siècle des invasions : c'est encore celui où l'Orient a été le théâtre de votre gloire.

J'aime, comme saint Pierre Chrysologue, à voir en vous la plénitude de la grâce et l'asile sacré de l'humanité tout entière. O lis, je salue votre blancheur.

Mais surtout je m'unis, du plus profond de mon être, au décret solennel du concile d'Éphèse, et je m'écrie : « Si quelqu'un ne reconnaît pas Marie comme la mère de Dieu, il est en dehors de la divinité. »

Déjà, ô Marie, vous aviez été appelé huit fois *Theotocos*, « mère de Dieu, » par saint Denis d'Alexandrie, et avant lui par Origène. Le grand saint Athanase déjà

vous avait honorée de ce même nom huit fois au moins dans ses immortels écrits. Et quand le Concile proclama à haute voix votre maternité divine, ce fut parmi le peuple un enthousiasme dont l'histoire ne pourrait nous offrir un second exemple.

Je m'associe à ces transports populaires, et je m'écrie de toutes les forces de ma voix et de mon cœur : « Mère de Dieu, priez pour moi ! »

Nous vous saluons, ô Marie, mère de Dieu, Trésor digne de vénération et qui appartient à l'univers entier, Lampe dont la lumière est inextinguible.

Nous vous saluons, couronne de virginité, sceptre de la vraie doctrine, temple indestructible, lieu de Celui qu'aucun lieu ne peut contenir, Vierge et Mère.

Il a pu, grâce à vous, être nommé dans les Évangiles « Celui qui est venu au nom du Seigneur ». Et vous avez porté, dans vôtre sein virginal, l'Incompréhensible et l'Immense.

C'est grâce à vous que la sainte Trinité reçoit la gloire et l'adoration ; c'est grâce à vous que le ciel est dans l'exultation ;

que les anges tressaillent de joie, que les démons sont mis en fuite; que le tentateur est tombé des hauteurs célestes, et que la créature humaine, jadis déchue, est admise aux joies éternelles.

C'est grâce à vous que toutes les créatures, après avoir connu les folies de l'idolâtrie, sont revenues à la connaissance de la Vérité. C'est grâce à vous que le saint baptême est donné aux fidèles, avec l'huile qui donne la force et la joie.

Nous vous devons la fondation de tant d'églises sur la surface du monde, et c'est à cause de vous que nous voyons tant de nations en marche vers la pénitence.

C'est grâce à vous (pourquoi en dire davantage?) que le Fils unique de Dieu est apparu, comme un être resplendissant, à la pauvre humanité qui était assise dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Sans vous les Prophètes n'auraient pas prononcé leurs oracles; sans vous les Apôtres n'auraient pas prêché aux nations la doctrine du salut;

C'est grâce à vous que les morts sont rappelés à la vie et que règnent les rois au nom de la Trinité sainte.

Mais quelles lèvres humaines pourraient dignement célébrer la Vierge Marie, qui

est véritablement au-dessus de toutes les louanges?

(Discours de saint Cyrille d'Alexandrie à la première session du concile d'Éphèse en 431. — Labbe, II, 583-586.)

Le 9 mai.

DU CINQUIÈME AU ONZIÈME SIÈCLE

† Nous venons aujourd'hui nous associer à tout ce qu'ont dit ou pensé de vous, ô Marie, ces temps rudes et parfois barbares qui s'étendent depuis le triomphe des invasions germaniques jusqu'à la belle Renaissance de l'an mille.

Et, tout d'abord, nous ne saurions oublier que nous sommes non seulement chrétiens, mais aussi Français. Une femme qui vous aimait, ô Marie, et qui avait voulu modeler son âme sur la vôtre, a été en quelque manière la fondatrice de notre nation. Sans Clotilde, nous n'aurions pas eu le Clovis catholique qui a donné à la France une si belle, une si grande place dans le monde. Nous n'aurions pas, sans Clotilde, été baptisés comme peuple dans le baptistère de Reims; nous n'aurions pas été dès lors prédestinés par votre Fils à être le peuple auxiliaire de la Vérité, le

peuple soldat de Dieu et celui qui, dans toutes les conjonctures difficiles, vient monter la garde près de l'Église et de la Justice désarmées.

Après Clovis la décadence se précipite. Cette décadence, hélas! est mêlée de barbarie. De vieux peuples décrépits tombent en pourriture à côté d'autres peuples trop jeunes et trop brutalement amoureux de la force. Mais, ô Marie, vous veillez sur le monde, vous veillez sur la France.

Votre prière toujours active, vos mains toujours levées vers Dieu nous valent alors ces grands évêques de l'époque mérovingienne, ces défenseurs des cités, ces convertisseurs des nations. Ils tiennent tête aux rois sensuels comme aux peuples sauvages. Ils parlent de vous, ô Vierge, à ces pauvres femmes demi-barbares, et voici qu'elles créent autour d'elles autant de beaux foyers chrétiens. Les intelligences, cependant, et les champs étaient en friche. O Marie, vous priez, vous priez toujours, et Dieu vous envoie ce génie, ce grand homme, ce saint immense qui a défriché les esprits et les landes, saint Benoît. Le grand Ordre bénédictin paraît, se dilate et envahit le monde. Partout se bâtissent des monastères; partout s'élèvent ces asiles sacrés

de l'humilité, de la pauvreté volontaire et du travail. Plusieurs millions de moines donnent à la société nouvelle l'exemple de toutes ces vertus que méprisait l'antiquité païenne. La croix en main, les moines s'élancent dans les forêts de la Germanie pour y convertir cette race de sauvages. On massacre un grand nombre de ces missionnaires lumineux; mais les autres s'avancent sur le corps de leurs frères et sont vainqueurs de tant d'âmes rebelles. L'Europe presque tout entière est déjà chrétienne, et vous aime.

Cependant deux dangers nous menaçaient encore : les musulmans au midi et les hordes germaines au nord, celles du moins qui n'avaient pas fait halte et que saint Boniface n'avait pas converties. Votre intercession, ô Vierge, a fléchi une fois de plus la justice de votre fils, et il nous a fait présent de ce Charlemagne qui fut le plus honnête et le plus chrétien de tous les grands hommes.

Obéissant à votre fils, Charles a glorieusement confirmé le vicaire, le représentant de Jésus dans la possession de Rome et du patrimoine nécessaire à la liberté de l'Église. Puis il a étendu ses deux bras, à droite, à gauche, et il a énergiquement

arrêté les deux invasions germaine et musulmane. « Halte ! » leur a-t-il dit, et elles n'ont plus osé faire un pas.

Cette splendeur ne pouvait durer toujours, et le génie de Charles n'a brillé que peu de temps : juste ce qu'il fallait pour sauver le monde. Après lui, nouvelle barbarie que votre prière a encore adoucie et domptée. Voici la féodalité qui a tant fait de mal à la sainte Église, en divisant tous les royaumes, en armant tous les bras. Mais vous avez regardé votre fils d'un œil suppliant, et, les hommes ayant inventé la féodalité, vous avez contribué à inventer la chevalerie, qui en est le contrepoids. Si barbares en effet qu'aient été les premiers rites de la chevalerie, ils n'ont pas tardé à s'inspirer de votre pensée, ô Vierge. Les chevaliers se proposaient (comme le disent les plus anciens textes) de défendre ici-bas toutes les faiblesses, les pauvres, les veuves, les femmes, les petits enfants, et surtout l'Église. Ne sont-ce pas là, ô Vierge Marie, les pensées que votre culte inspire à tous vos serviteurs à travers tous les siècles ?

Durant ces temps militaires, on agissait plus qu'on ne parlait. Beaucoup de soldats, peu d'écrivains. Les orateurs et les poètes

sont rares. Ce n'est plus, hélas! cette grande et vive lumière qu'ont projetée sur tout le monde chrétien les Pères et les Docteurs des IVe et Ve siècles; ce n'est pas encore la splendeur nouvelle dont saint Anselme et son école vont illuminer la société, moins germaine enfin et moins farouche. Cependant Dieu place encore çà et là de beaux astres dans le ciel de l'Église. Près de nos premiers rois, trop souvent ignorants et grossiers, un saint Fortunat, évêque et poète, chante votre gloire, ô Vierge, en de beaux vers que nos contemporains n'admirent pas assez. C'est lui qui vous appelle « le Palais du roi éternel, l'éclat et la blancheur du monde, l'autel de Dieu, la lumière et la parure du Paradis ». Et c'est à lui que nous devons cette hymne, chantée encore par cent millions de voix : « Celui que la terre, la mer et l'air adorent et proclament; Celui qui gouverne le triple univers; Celui auquel obéissent le soleil, la lune et les astres, le sein d'une jeune vierge, le sein de Marie le porte. La vie nous est donnée par la Vierge: ô nations rachetées, applaudissez. »

Mais votre Docteur, ô Marie, et celui qui s'est le plus entièrement consacré à

votre gloire en ces âges difficiles, c'est un fils de cette ardente Espagne qui vous a toujours tant aimée, c'est saint Ildefonse. Déjà saint Grégoire le Grand vous avait saluée comme la grande consolatrice de tous ceux qui sont en pleurs; mais rien ne peut retenir la verve inspirée du grand archevêque de Tolède. Quelles belles litanies on pourrait composer avec ses livres ! Écoutez : « O lumière des nations; champ où la fleur éternelle s'est épanouie au soleil; bel olivier couvert de fruits; pays virginal qui est la possession de Dieu; véritable évangéliste; holocauste vivant; gage éclatant de notre noblesse; cause de la plénitude de l'Incarnation; restauration de la vie universelle et salut de tout l'univers. » O Marie, nous répétons volontiers, après douze cents ans, ces « litanies de saint Ildefonse ». Au siècle suivant, saint Adhelme vous appelle « une tourterelle toute pure et sans fiel », et Paul Diacre, une fois de plus, vous compare à la blancheur du lis. Cinquante ou soixante ans plus tard, Ratramme dit de vous que vous êtes « la porte de la lumière », et saint Paschase Radbert vous nomme « l'Illuminatrice du monde ».

Un poète inconnu compose, au Xe siècle,

ce doux, naïf et simple *Ave maris stella*, dont un couplet, le *Monstra te esse matrem*, touche au sublime. « O Marie, délivrez les coupables de toutes leurs chaînes; donnez la vue aux aveugles; chassez tous les maux; demandez tous les biens. »

Cependant l'Art ne vous oubliait pas, ô mère de l'Art. De toutes parts et sur toute la surface de l'ancien empire romain s'élèvent alors ces belles basiliques latines dont nous avons emprunté la forme aux basiliques païennes. Un grand nombre sont spécialement bâties sous votre patronage, ô Mère de Dieu. Elles ont toutes la forme d'un grand rectangle, et sont coupées par deux beaux portiques en trois parties d'inégale largeur. Au fond est l'*altarium*, la région de l'autel, qui a remplacé l'ancien prétoire. L'autel lui-même s'élève au-dessus de la *confessio* ou du *martyrium*, au-dessus de ce caveau où repose le corps d'un martyr. Les femmes occupent l'un des bas côtés; les hommes, l'autre; la nef est réservée aux clercs. Rien d'ailleurs n'est plus magnifique que l'ensemble de cet édifice ainsi transfiguré. Le plafond est à médaillons ou à charpente visible; l'or et les couleurs y étincellent. Des mosaïques s'étalent partout, jusque sur le pavé. Les

colonnes de marbre sont parfois celles des temples païens; l'abside est particulièrement splendide. On y voit, ô Marie, votre image colossale en mosaïque, et elle occupe souvent le centre de ces compositions sacrées. Dieu a permis que quelques-unes d'entre elles parvinssent jusqu'à nous, et nous le remercions vivement de cette attention délicate qui tourne à la gloire de sa mère. Vous êtes partout montrée sous les mêmes traits, un peu trop immobiles, mais très majestueux; et c'est ce qu'on appelle le type byzantin. Les mosaïstes et les peintres vous représentent alors de face, le divin Enfant appuyé contre votre poitrine et les deux bras tendus. Comme vous étiez, aux yeux de ces chrétiens, la Souveraine du monde et celle de leur empire, ils ont, dans l'Orient, gravé, sur toutes leurs monnaies, votre image à la byzantine avec ces mots en abrégé: « MPΘY, mère de Dieu. » L'Occident vous peignait sous les mêmes traits, mais il avait déjà certaines tendances à vous figurer plus librement et avec des formules moins fixes. Les Latins plaçaient volontiers votre fils dans vos bras et sur vos genoux. Et ils allaient bientôt trouver les précieux secrets d'un art nouveau, d'un art splendide, dont ils

devaient un jour vous consacrer les chefs-d'œuvre.

O Marie, reine des siècles, priez pour nous.

Le 10 mai.

LA RENAISSANCE DU ONZIÈME SIÈCLE

† O Marie, vous nous avez obtenu par vos prières cette Renaissance du XI^e^ siècle que les historiens n'ont pas mise en une suffisante lumière. Les premières rigueurs de la féodalité se sont heureusement émoussées. L'enfant et la femme commencent, grâce à votre pensée sans doute, à reconquérir une place plus importante dans le droit violent de cette époque. Il n'y a plus d'esclaves, mais seulement des serfs, et leur condition va sans cesse en s'adoucissant. La Paix et la Trêve de Dieu arrêtent l'effusion du sang chrétien, et durant plus de deux cent quatre-vingts jours par an les guerres privées sont un crime puni par la loi. Les paysans et les petits sont protégés. Cependant la terre se revêt partout de la robe blanche des églises nouvelles. Aux églises d'autrefois, que l'on couvrait en charpente et qui étaient trop facilement

incendiées, succèdent des églises tout en pierre et qui ne peuvent brûler. Leurs voûtes sont en pierre, comme tout le reste, et ce seul fait, qui modifie l'aspect de tous ces édifices, suffit pour caractériser l'époque romane, le style roman. Vos statues, depuis lors, sont placées sur le trumeau ou dans le tympan des portails nouveaux, et déjà vous y êtes montrée debout. A l'immobilité byzantine succède le mouvement, la vie. De grands orateurs, de grands poètes paraissent : ils élèvent la voix, ils vous louent, et je vais leur donner la parole. Ah ! rendez-nous dignes de les entendre et de vous louer comme ils l'ont fait. O Marie, priez pour nous.

Voix de saint Anselme.

Temple de la grâce, habitacle de la gloire et de la sagesse divines, vous que Dieu a initiée à tous les secrets du plan éternel;

Sanctificatrice du monde que vous béatifiez, vous êtes la maîtresse de la vie et la cause de la grande réconciliation;

Salut, vous qui ravissez, entraînez, absorbez toutes les intelligences; cantique et *Alleluia* qui éclate sur toutes les lèvres chrétiennes; tristesse des démons, que vous avez victorieusement abattus; louange éter-

nelle des hommes et des anges; repos du cœur.

Salut, bras qui s'étend toujours vers nous pour nous défendre; patronne et patronage vivant de tous les pécheurs; pilote de l'humanité; voix douce qui rappelle et ranime tous les désespérés; secours des vierges; lait des orphelins; joie de tous ceux qui souffrent.

Salut, hauteur que la pensée ne peut atteindre; bel astre qui illuminez toute nuit; soleil au splendide rayonnement; solitude tranquille; fleur éternelle des célestes jardins; perle des cieux; mur qui nous donnez toujours une ombre protectrice; ruisseau intarissable, ruisseau de grâce et de miséricorde;

Vous êtes comme l'âme et l'esprit de tous les chrétiens; vous êtes le type de la grâce divine; vous êtes le principe de la vraie vie et la mère de notre espérance.

Vous êtes « l'inventeur » de la miséricorde, vous êtes le chemin qui va de l'âme au Paradis, vous êtes l'entrée du ciel. Priez, priez pour moi.

(Toutes les citations précédentes ont été empruntées au grand *Index Marianus* de la Patrologie de Migne, œuvre faite avec un grand soin et que nous avons dépouillée mot par mot.)

Voix de saint Pierre Damien.

Nous aimons à vous regarder, ô Marie, comme le palais du roi éternel, comme la cité de Dieu.

Vous êtes le lever du soleil et le commencement de la lumière.

Vous êtes le myrte et la rose en fleurs du Paradis; vous êtes la beauté du ciel.

Vous êtes la libératrice des captifs et la terreur des démons.

Vous êtes l'ancre qui a retenu notre pauvre vaisseau perdu; le trésor qui a payé notre rançon; le sel de notre terre et la fin de notre nuit.

Vous êtes le dimanche des cœurs; vous êtes l'aimant qui attire toutes les âmes. Attirez les nôtres au ciel.

(Même source et même observation que pour saint Anselme.)

Voix de saint Anselme de Lucques.

Vous êtes notre *orante*, notre *prieuse* immortelle, la source de notre consolation et la réparatrice de notre innocence.

Beauté suprême, vous emportez tous les cœurs et êtes vous-même comme le cœur de l'univers chrétien.

Chasseresse des âmes, paix du monde,

paix des âmes, mère de ceux qui n'ont pas de mère, vous mettez en fuite les maudits, et, comme un doux médecin, demeurez toujours penchée sur l'humanité malade.

Rosée de l'aurore, voile de l'époux céleste, rayon de l'amour divin; vierge et mère, priez pour moi.

(Même source.)

O Marie, au milieu des rudesses du XIe siècle, vous avez encore inspiré bien d'autres théologiens, bien d'autres poètes.

Saint Bruno dit que vous êtes « un bel arbre couvert de beaux fruits », que nous devons manger en toutes nos maladies et faiblesses. Et « ces fruits sont le Christ ». Et il ajoute ailleurs que vous êtes « la véritable noblesse de la race chrétienne ».

Arnould s'écrie que vous êtes « la nuée nous emportant de la terre aux cieux. » Il dit encore « que vous êtes l'immolatrice de votre âme et la vivante hostie ».

Raoul Ardent vous appelle « le cloître de Dieu », et Fulbert « la lumière des cieux ».

O Marie, priez pour nous qui nous unissons aujourd'hui à toutes ces louanges, et qui vous aimons comme vous aimaient nos pères du XIe siècle. Amen, amen.

Le 11 mai.

LES ONZIÈME ET DOUZIÈME SIÈCLE

SAINT ANSELME

† O Marie, il est un saint, un docteur qui résume à lui seul tous les XI^e et XII^e siècles; que dis-je? le moyen âge tout entier. Et de tous les docteurs, c'est peut-être celui qui vous a le plus aimée.

Mère de Dieu, de même que votre fils est apparu à saint Thomas et lui a dit : « Tu as bien parlé de moi; » vous auriez pu apparaître à saint Anselme et lui rendre le même témoignage.

Je vais donc, ô Vierge mère, vous réciter dévotement une de ces prières que le grand archevêque de Cantorbéry a composée pour vous. Faites que je la comprenne; faites que je sache la répéter après lui; faites surtout qu'elle soit utile à mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

O Vierge, vous êtes cette illustre Marie, la plus grande des saintes Maries et de toutes les femmes. En vérité, vous êtes grande, vous êtes très grande, ô ma Dame. Mon cœur aspire à vous aimer, ma bouche

à vous chanter, mon intelligence à vous honorer et mon âme à vous prier. Voici que mon être, tout mon être se place aujourd'hui sous votre garde. O les puissances les plus intimes de mon âme, faites un grand effort et le plus vigoureux que vous pourrez, si tant est que vous ayez ici quelque puissance. Il vous faut essayer de louer les mérites de la Vierge, d'admirer sa hauteur et de prier sa bonté. Cette protection de Marie, vous en avez besoin tous les jours; en ayant besoin, vous la désirez; la désirant, vous l'implorez; l'implorant, vous l'obtenez. Et si ce n'est pas toujours selon votre désir, c'est toujours au delà de ce que vous méritez.

Reine des anges, maîtresse de l'univers, mère de Celui qui purifie le monde, je reconnais que je suis trop impur pour rougir, comme je le devrais, de songer à une telle pureté. Oui, m'étant proposé un tel but, je suis trop impur pour l'atteindre. C'est néanmoins vers vous, mère de Celui qui est la clarté de mon cœur, mère de Celui qui est le salut de mon âme, c'est vers vous que je me tourne. Exaucez-moi, Dame : descendez près de moi avec votre bonté; aidez-moi de votre puissance. Que, grâce à vous, mes ténèbres soient illumi-

nées, mes souillures effacées, ma tiédeur échauffée, ma torpeur éveillée. Et, de même que votre bienheureuse sainteté a été glorifiée au-dessus de toutes les autres après celle de votre fils, glorifiée grâce à votre fils tout-puissant, à cause de votre fils très glorieux, par votre fils très béni; de même puisse mon âme vous comprendre, vous vénérer, vous aimer et vous prier par-dessus tout après votre fils, après mon Seigneur et mon Dieu qui est le Seigneur et le Dieu de toutes les créatures! Puissé-je enfin avoir pour vous, non pas cet amour que je puis souhaiter en mon imperfection, mais celui que devrait avoir un être créé, sauvé, racheté et ressuscité par votre fils!

O mère de la vie de mon âme; vous qui avez nourri le réparateur de ma chair; vous qui avez allaité le sauveur de tout mon être, que vous dirai-je, ô Vierge? La parole me manque, et je n'ai pas assez de tout mon esprit. O ma Souveraine, ô ma Dame, toutes les forces de mon âme ne sont préoccupées que d'une chose : vous rendre grâce de tant de bienfaits. Mais, hélas! je ne saurais vous remercier dignement, et j'ai honte de vous remercier indignement. Quels mots en effet pourrais-je bien trouver dans mon langage,

qui soient dignes de la mère de mon Créateur et de mon Sauveur? Si mes péchés sont effacés, c'est sa sainteté qui en est cause. Si j'ai reçu le don de l'incorruptibilité, c'est sa pureté qui me l'a valu. Si mon âme est aimée de Dieu et a Dieu pour époux, c'est à la virginité de Marie que j'en suis redevable. Comment donc, comment témoigner à la mère de mon Seigneur et de mon Dieu une reconnaissance digne d'elle? J'étais captif : sa fécondité m'a délivrée. J'étais condamné à l'éternelle mort : son enfantement a obtenu ma grâce. J'étais perdu : son enfant m'a sauvé. J'étais exilé enfin, et son fils m'a ramené dans la patrie de la béatitude.

O Bénie entre toutes les femmes, tels sont les présents dont m'a comblé le fruit de vos entrailles. C'est au baptême que je les avais reçus, à ce baptême qui est une nouvelle naissance. Les uns m'avaient alors été réellement donnés, et les autres en espérance. Mais j'ai perdu moi-même tous ces biens par le péché, à tel point que je n'ai plus aujourd'hui la réalité et que j'ai à peine conservé l'espérance. Faudra-t-il cependant, parce que toutes ces richesses ont disparu par ma faute, faudra-t-il me montrer ingrat envers Celle qui

me les avait gratuitement fait donner? A Dieu ne plaise que j'ajoute cette iniquité à toutes les autres! J'ai possédé ces trésors : je vous en rends grâces. Je ne les ai plus : j'en gémis. Je les voudrais posséder de nouveau : je vous en fais la demande, et je suis également certain de deux choses : c'est que je les avais reçus par la grâce du Fils et que je les puis recevoir de nouveau grâce aux mérites de la Mère.

C'est pourquoi, ô Dame, qui êtes l'entrée de la vie et la porte du salut, je vous supplie, par votre fécondité libératrice, de me faire obtenir le pardon de mes péchés avec la grâce de bien vivre. Et je vous prie également de conserver jusqu'à la fin votre pauvre serviteur sous votre garde toute spéciale.

Je ne saurais oublier que le monde tout entier était jadis, au milieu des ténèbres les plus épaisses, terrassé sous le pied vainqueur du démon plein de ruses; mais qu'un jour l'humanité se sentit illuminée par la grande lumière du Soleil qui sortit de vous, et qu'elle put dès lors éviter les pièges infernaux et fouler aux pieds la puissance de Satan. Qu'il en soit ainsi de moi.

O palais de l'universelle miséricorde,

ô cause de l'universelle réconciliation, ô vase et temple de la vie et du salut universels, ce serait en vérité diminuer vos mérites que de passer en revue, — ne suis-je pas, en effet, une trop vile et trop misérable créature? — tous les bienfaits que le monde, en son amour pour vous, se réjouit de vous devoir et qu'en sa joie il proclame tout haut avoir reçus de vous.

O Dame, dont l'univers admire la virginité incomparable, dont il honore l'inestimable sainteté, dont il aime la fécondité salutaire, c'est vous qui avez montré à la terre son Seigneur et son Dieu qu'elle ne connaissait pas; c'est vous qui avez présenté au monde, sous des traits visibles, son Créateur qu'il n'avait jamais vu. L'univers était perdu, il avait besoin d'un réparateur : c'est vous qui nous l'avez engendré. A l'humanité coupable il fallait un réconciliateur : c'est vous qui l'avez enfanté. La race humaine était pécheresse : votre fécondité l'a justifiée. Elle était damnée : votre fécondité l'a sauvée. Elle était exilée : votre fécondité lui a rendu son pays. Votre enfantement a donné au monde captif la rédemption, au monde malade la santé, au monde mort la résurrection.

Le ciel, les astres, la terre, les fleuves,

le jour, la nuit, tout ce qui a été soumis à la puissance de l'homme et créé en vue de son utilité, toutes ces créatures se félicitent d'avoir été rendues par vous, ô Marie, à l'antique gloire qu'elles avaient perdue. Depuis le premier péché, elles étaient comme mortes ; car elles avaient perdu cette gloire originelle de pouvoir seconder la domination légitime de l'homme et de servir à ses besoins tant qu'il demeurerait fidèle à la louange de Dieu. Telle était leur destination première, et elles n'y correspondaient plus. Ces pauvres créatures matérielles étaient déshonorées, altérées, victimes d'une oppression et d'une tyrannie indignes : et tout cela de par les adorateurs de ces idoles pour lesquelles elles n'étaient pas faites. Et aujourd'hui les voici ressuscitées ; aujourd'hui les voici replacées enfin sous la domination de ceux qui confessent le nom de Dieu ; les voici qui s'honorent de servir à l'usage de l'homme transformé. Quelle n'a donc pas été la joie, l'exultation de toutes ces créatures, à l'occasion de ce nouveau et inestimable bienfait, lorsqu'elles ont senti l'attouchement de leur Dieu, de leur Créateur lui-même, qui, ne se contentant plus d'exercer sur elles un empire invisible, était venu visi-

blement parmi elles, avait daigné se servir de chacune d'elles et les avait sanctifiées par cet usage! Et tous ces biens, à qui les doivent-elles, à qui les devons-nous, sinon au fruit béni des entrailles bénies de la Vierge Marie?

Mais pourquoi me contenterais-je ici de dire, ô ma Dame, que ce monde terrestre est plein de vos bontés? Elles dépassent le ciel, elles pénètrent l'enfer. Par la plénitude de votre grâce, les êtres qui gémissaient dans les limbes ont été délivrés; par la plénitude de votre grâce, les êtres qui sont au-dessus de ce monde ont été restaurés. Et tous également vous doivent leurs transports de joie.

Et, en effet, c'est par Jésus, c'est par le fils glorieux de votre glorieuse virginité qu'ils se réjouissent et exultent de la fin de leur captivité, tous ces justes morts avant le dernier soupir du Christ, avant cette mort qui a donné la vie au monde. C'est également par Jésus-Christ, c'est par votre fils que les anges se réjouissent et exultent du rétablissement de leur cité céleste, qui était à moitié ruinée.

O Femme admirablement unique et uniquement admirable, par vous les éléments sont renouvelés; par vous les enfers sont

dépeuplés ; par vous les démons sont abattus ; par vous les anges sont restaurés ; par vous les hommes sont sauvés.

O Vierge, pleine et très pleine de grâce, toutes les créatures ont été, en quelque manière, arrosées par votre grâce comme par une rosée très abondante. Et dès que cette pluie les a touchées, elles ont reverdi soudain ; elles ont trouvé soudain le rayonnement et la vie.

O Vierge, bénie et très bénie, voici que la nature, toute la nature, est bénie par votre bénédiction. Et non seulement, grâce à vous, la création est bénie par le Créateur, mais aussi le Créateur par la création.

O Souveraine, vous êtes véritablement au-dessus de moi, et ma pauvre âme essaye en vain de vous atteindre ; pourquoi échappez-vous ainsi à nos intelligences et à notre activité qui vous cherchent ? Vous qui êtes si belle à voir, si aimable à contempler, si douce à aimer, pourquoi mon cœur ne peut-il arriver à vous contenir, ni à vous retenir ? Attendez, ô Dame, attendez ce pauvret et ce misérable qui ne peut pas marcher aussi vite que vous ; ne vous cachez point de l'âme qui vous cherche et qui a de si mauvais yeux. Pitié, pitié pour celui qui est hors d'haleine et qui,

pour avoir voulu vous atteindre, va tomber de fatigue. Pitié !

C'est chose admirable, à quelle hauteur je contemple la Vierge. Rien, rien n'est égal à Marie ; rien, si ce n'est Dieu, n'est plus grand que Marie. C'est à Marie que Dieu a donné ce Fils unique qu'il avait engendré de son cœur, qui lui était égal et qu'il aimait comme lui-même. C'est de Marie qu'il a fait naître son Fils, ce même Fils et non point un autre, de telle sorte que, par une admirable communauté, il fut à la fois, et pour ainsi dire, naturellement le Fils de Dieu et de Marie. Toute la nature a été créée par Dieu, et Dieu est né de Marie. Dieu a tout créé, et Marie a engendré Dieu. Dieu, qui a tout fait, s'est fait homme lui-même, en naissant de Marie ; et par là il a refait tout ce qu'il avait fait.

Celui qui avait pu tout créer de rien, n'a pas voulu refaire sans Marie sa création souillée. Donc on peut dire que Dieu est le père de tous les êtres créés, et que Marie est la mère de tous les êtres recréés. Dieu est le père de la création de toutes choses. Marie est la mère de la reconstitution et de la rénovation de toutes choses.

Dieu, en effet, a engendré Celui par qui

tout a été fait, et Marie a enfanté Celui par qui tout a été sauvé. Dieu a engendré Celui sans qui rien ne saurait « être », et Marie a enfanté Celui sans qui rien ne saurait « être bien ». Oh ! qu'elle est donc vraie cette parole : « Le Seigneur est avec vous, » puisque, par un don spécial de Dieu, vous avez tant collaboré avec lui pour le bien de toute la nature.

Donc, que mon intelligence vous honore, ô Marie, comme vous le méritez ; que mon cœur vous aime comme il est juste ; que mon âme soit enflammée d'amour pour vous, comme c'est son intérêt éternel ; que ma chair vous serve, comme c'est son devoir, et que ma vie soit consommée en votre service, afin que tout mon être puisse éternellement chanter votre gloire : « Béni soit le Seigneur pour l'éternité ! *Fiat, fiat.* Amen. Amen. »

(Saint Anselme : ***Maria, tu illa Maria, tu illa maxima beatarum Mariarum.*** Cette prière, que saint Anselme a composée sans doute en sa jeunesse, a eu au moyen âge une véritable popularité, comme l'attestent les manuscrits 814 de la Mazarine, 1196 de la Bibliothèque Nationale, etc. Nous n'avons pas à dessein traduit les six derniers paragraphes de l'édition des Bénédictins.)

Le 12 mai.

LE DOUZIÈME SIÈCLE

† O Marie, vous êtes la reine de ce grand douzième siècle qu'on pourrait appeler le siècle de saint Bernard. Parmi tous ceux qui vous ont aimée, il en est peu en effet dont l'amour ait été aussi élevé, aussi infatigable, aussi ardent. C'est à saint Bernard que l'Église aime à demander l'expression de vos louanges pour son saint Office, et le Bréviaire romain, en particulier, est tout parfumé par les textes de ce grand panégyriste de la Vierge mère : on y respire partout comme une bonne odeur d'encens. Mais l'école cistercienne n'a pas été la seule à vous honorer alors d'un culte profondément théologique. A côté d'elle s'est élevée l'école victorine, qui a donné au moyen âge tout entier la passion de la science encyclopédique : Hugues et Richard de Saint-Victor ont été de très hauts théologiens, qu'il faut placer tout près de saint Bernard, et ils ne vous ont pas moins vivement aimée. Ces intelligences ont de grandes ailes qui les font planer au-dessus des esprits les plus élevés. Mais plus on s'élève, ô Marie, plus l'on vous voit, et voilà pourquoi ces deux

grands théologiens ont si bien parlé de vous. Non loin d'eux vivait, dans l'obscurité, un poète dont la postérité chrétienne a trop oublié le nom. Il s'appelait Adam, et vivait à Saint-Victor de Paris. Et il vous a offert une vingtaine d'hymnes embrasées, qui sont peut-être les plus beaux chants humains dont vous ayez eu jamais à recevoir l'hommage. Cependant la société se faisait de plus en plus chrétienne ; l'élan des croisades était donné. Nos pères se précipitaient vers l'Orient pour y reconquérir, avec le saint Tombeau, tous les lieux sanctifiés jadis par votre présence, ô Marie. Car on ne séparait pas alors votre pensée de celle de votre fils, et les pauvres petits enfants des croisés, qui traversaient l'Europe à la fin du dernier siècle et demandaient en entrant dans chaque bourgade : « Est-ce là Jérusalem ? » ces pauvrets songeaient à Marie en même temps qu'à Jésus. L'art ne demeurait pas davantage étranger à votre pensée, et vous en étiez l'inspiratrice toute-puissante. L'architecture romane éclatait au soleil, avec sa solide perfection. Les vitraux rouges et bleus recevaient votre image, encore grossière, mais déjà vivante. Votre statue se tenait grave et joyeuse au seuil des por-

tails latéraux, laissant souvent le grand portail à l'image de votre Fils divin. Deux cents trouvères et troubadours mettaient en musique leurs couplets en votre honneur, et vous étiez la seule, ô Marie, qui les pût détourner de la frivolité de leurs ordinaires chansons. Reine des trouvères, vous les ameniez, tôt ou tard, à expier dans la tranquillité du cloître les agitations de leur vie. Quant aux poètes épiques, ils avaient le cœur moins tendre et le style plus militaire; mais ils ne manquaient jamais d'appeler Dieu de ce nom qu'ils aimaient par-dessus tous les autres : « le fils de sainte Marie. » L'un d'eux, plus hardi, atteste publiquement sa foi en votre immaculée conception, et dit de vous, en un texte trop peu connu, que « vous êtes la Vierge née sans péché ». L'auteur de la *Chanson de Roland* va plus loin dans le détail, et nous apprend que, dans le pommeau de la terrible épée de Roland, il y avait de belles reliques, et surtout, dit-il, « du vêtement de la Vierge Marie. » Or c'est avec cette épée que le héros s'élance sur les Sarrasins et se fait battre si victorieusement dans la vallée de Roncevaux.

O Marie, nous ne vous demandons pas le retour de ces guerres héroïques que

chantaient les trouvères du XII^e siècle, mais nous vous demandons la fermeté de leur foi et quelque chose aussi de leur naïf amour pour la Mère virginale de notre Dieu. Amen. Amen.

Le 13 *mai.*

LE DOUZIÈME SIÈCLE (Suite).

LES DOCTEURS

✝ Voici, ô Vierge mère, que je viens vous offrir aujourd'hui tout ce que les Pères et Docteurs du XII^e siècle ont trouvé, pour vous louer, de plus profond et de plus charmant.

Voix de saint Bernard.

Vous êtes le motif de notre espérance ; vous représentez pour nous le temps de miséricorde ; vous avez été, *o inventrix gratiæ,* le commencement de tout bien et l'origine de toute consolation.

Ceux qui sont perdus, vous les retrouvez ; ceux qui sont morts, vous les ressuscitez. Vous êtes l'amie des pauvres, la vue des aveugles, le chemin des errants, le pardon des pécheurs, la vie du monde.

Vous êtes la voie royale du Sauveur.

Dieu était en quelque manière un pauvre voyageur errant sur notre terre : vous êtes la maison où il a été accueilli. Vous êtes la cour, le château, le sanctuaire de ce grand Dieu ; vous êtes son sceptre, son trône et son diadème.

Vous êtes par excellence la Femme forte et la confidente de tous les secrets divins.

Rien n'est suave à prononcer comme votre nom. Vous êtes une neige plus blanche que toutes les neiges ; vous êtes le parterre de Dieu, l'urne d'or, la plante céleste, la violette de l'humilité, la perle fine, le grand présent de Dieu à l'homme.

Vous êtes le firmament où Dieu a attaché le soleil ; vous êtes l'image très constante, le reflet de ce soleil divin ; vous êtes le grand fleuve de la bonté qui lave et purifie toute la terre.

Vous êtes le centre de la terre et du monde ; vous êtes à vous seule un monde magnifique ; vous êtes la science des sciences et la grande affaire de tous les siècles, *negotium sæculorum*.

O Marie, qui avez réparé le passé et préparé l'avenir de toute l'humanité, priez, priez pour nous.

Voix des autres Docteurs.

Richard de Saint-Victor, ô Vierge mère, voit en vous celle qui a rétabli les Ordres angéliques, *restauratrix angelorum*. Vous êtes celle qui, suivant lui, donne la joie à tous les misérables, *lætatrix miserorum*. Et tous ceux qui ont faim, c'est vous, ô Marie, qui les nourrissez : *altrix miserorum*.

Le grand Hugues, émule de saint Bernard, vous appelle le camp de Dieu, *castra Dei*, et vous compare à une goutte, à une perle de rosée qui suffirait à purifier le monde.

Saint Amédée de Lausanne vous compare au phénix, à l'ardeur du feu, au parfum de la myrrhe ; mais surtout il dit de vous que vous êtes par excellence la statue divine, le chef-d'œuvre de ce grand sculpteur qui est Dieu.

Le vénérable Rupert s'écrie que vous êtes la mère des peuples, que vous avez magnifié Dieu et que vous êtes, là-haut, le « Témoin fidèle ». Il n'est pas, dit-il, de problème dont vous n'ayez donné la solution au monde par votre enfantement virginal. Il n'est point de crimes que vous ne puissiez laver. Vous êtes la grande

aumônière de Dieu et la matière même de sa grande bénédiction, laquelle est le Verbe incarné.

Honoré d'Autun compare votre gloire au resplendissement du plein midi. Vous êtes, dit-il, l'éternel sujet de la méditation des âmes vraiment spirituelles. Vous êtes le mur qui soutient le monde.

« O terme béni de toutes les figures, dit Pierre de Blois; ô accomplissement vivant de la loi; ô fin de notre exil! »

Philippe de Harveng proclame que vous êtes la plus belle comme la plus sainte d'entre toutes les femmes. Il salue en vous la blancheur, le reflet des éternelles clartés, et la lampe magnifique qui jette une belle lumière sur tout notre chemin terrestre.

Pierre de Celles admire comment vous êtes l'autel de la terre et le seuil du Paradis.

Et Gueric achève de vous louer *en* disant que vous êtes à la fois le repos de Dieu et le nôtre. Qu'il en soit ainsi. Amen.

(Toutes les citations précédentes ont été empruntées à l'*Index* ***Marianus*** de la Patrologie de Migne.

Le 14 mai.

LE DOUZIÈME SIÈCLE (Suite et fin).

LES POÈTES

✝ Le moyen âge, ô Marie, a composé en votre honneur plusieurs milliers d'hymnes, d'antiennes et de proses, que les savants ont précieusement recueillies. Nos pères, sans dédaigner la beauté des mètres antiques, n'avaient pas tardé à en défigurer un certain nombre pour les transformer un jour en des rythmes charmants. Au lieu de la mesure ou de la quantité classiques, ils eurent alors l'accent, le syllabisme et l'assonance, et ils vous firent pieusement hommage de cette versification nouvelle, ô Vierge gracieuse, comme leurs pères vous avaient offert jadis leurs vers savants, imités des anciens. Entre tous les genres de poésie liturgique, ce furent surtout les Proses qui tentèrent la verve de nos poètes. A la fin du dernier alleluia du graduel, il avait existé de tout temps un certain nombre de vocalises ou de notes joyeuses, sur lesquelles on avait déjà, au IXe siècle, écrit certaines paroles, uniquement mnémotechniques. Au XIIe siècle on donna à cette suite, à cette « queue » de

l'Alleluia, la forme de belles strophes qui dérivaient des anciens vers trochaïques. Puis un grand poète parut, qui offrit à sa génération les plus parfaits modèles de ce nouveau genre de versification. Et c'était ce Victorin, du nom d'Adam, dont nous avons déjà prononcé le nom devant vous, ô Vierge inspiratrice des vrais poètes! Nous allons vous chanter, en la traduisant, une de ces proses qui lui sont attribuées, une de celles qu'on chantait au temps de Noël. Rendez-nous dignes de la lire, mais surtout de la penser. Amen. Amen.

Devant la couche de la Vierge, que l'Église tout entière chante, par tout le monde, un bel hymne spirituel. Il est là, le Verbe du Père. Et voici que, par l'incarnation de ce Verbe, la famille d'Adam tout entière, divinement restaurée, rentre au Paradis.

Prenons la foi pour guide et étudions un par un tous les oracles des Prophètes sur la Mère et sur le Verbe.

Isaïe se lève le premier : « Une tige sort de Jessé, dit-il, et une fleur sort de cette tige. » Qu'est-ce donc que cette tige, si ce n'est la Vierge? Qu'est-ce donc que

cette fleur, si ce n'est l'Homme-Dieu, celui qui a restauré tous les siècles ?

Avance maintenant, ô Daniel ; avec ton front illuminé, approche et dis : « Voilà, voilà la pierre qui s'est détachée de la montagne et qui a brisé la statue. » Qu'est-ce donc que cette montagne, si ce n'est la Vierge ? Qu'est-ce que cette pierre, si ce n'est le Verbe lui-même qui, par sa loi destinée à durer éternellement, a détruit ici-bas le règne de l'orgueil ?

Voici David dont le nom signifie « l'homme puissant par la main ». C'est lui, c'est David qui a abattu le fort Goliath avec une fronde et une pierre. Sa foi lui a donné la victoire : il a étendu ses ennemis à terre, et il a abattu, pour toujours, toutes les forces de la race perfide.

Qu'est-ce donc que la fronde de David, si ce n'est la chair dont Jésus s'est revêtu ? Qu'est-ce que la pierre, si ce n'est la Divinité victorieuse ? Croyez, croyez toutes ces choses, alors même que vous n'en sentiriez pas encore toute la beauté. Car voici que la Vérité vient de naître sur notre terre, et cette naissance, encore une fois, n'a rien coûté à la virginité de la mère.

Oh ! qu'il est saint, cet enfantement ! Rien n'y est triste ; tout y est joie. En

vérité, ce n'êst pas là un enfantement ordinaire, et la naissance du fils n'a causé aucune souffrance à la Vierge.

La grâce, dans toute sa plénitude, a couvert, protégé et consacré cet enfantement si tranquille. C'est de là qu'est sorti et que s'est avancé à travers notre terre l'Homme en toute sa grandeur, le véritable Agneau, le Géant à la double substance.

C'est pour détruire les droits, tous les droits de la mort, qu'il est là sous le vêtement de notre chair, caché dans le sein si pur de sa mère Marie. La naissance du Christ apporte la paix au monde. L'enfant est là, couché : il couronne les doux et abaisse les superbes.

Allons, tout enveloppés de la lumière de la grâce, allons à la crèche du Roi qui vient de naître, de Celui qui seul peut lire dans le Livre scellé. Entrons dans l'étable, chantons un cantique nouveau, célébrons l'enfantement virginal, et adorons le nouveau Chef qui nous est venu chercher.

O vous qui êtes le grand réformateur de la race humaine, ayez pitié de ceux, ô Christ, ô Père, que vous avez sauvés sur la croix et dont vous avez marqué les âmes en y faisant passer la lumière de votre face. Menez-nous à ce beau royaume

que nous attendons ; conduisez-nous à la joie de cette paix que vous tirez de votre béatitude et que vous communiquez aux bons. Amen, amen.

(*Ante thorum virginalem*, prose attribuée à Adam de Saint-Victor. Nous l'avons publiée pour la première fois en 1858 d'après le manuscrit 577 du fonds de Saint-Victor à la Bibliothèque nationale. Cf. *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, II, 337.)

Le 15 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE

† O Marie, le XIIIe siècle est un de ceux qui se sont le plus profondément inclinés devant votre royauté virginale. Il semble qu'alors tout soit chrétien dans le monde. Et cependant ce n'est point encore l'idéal que nous souhaiterions, et le mal n'est pas encore assez vaincu. Mais que de bien, mais que de vertus radieuses ! Et que vous aviez alors d'imitatrices, ô Vierge, dans cette société illuminée par les rayons de votre gloire !

Le sommet de ce siècle, c'est saint Louis, et il n'a été si grand que parce qu'il a eu une mère profondément chrétienne. Si Blanche de Castille a pu dire : « J'aime mieux voir mon fils mort que souillé d'un

péché mortel, » c'est qu'elle était une fille spirituelle de la Vierge Marie; c'est qu'elle avait les yeux sur vous, ô mère du Christ; c'est qu'elle essayait de vous ressembler.

Et saint Louis lui-même ne cessait de penser à vous. Après chaque heure de l'Office du jour, il faisait chanter et disait en particulier votre Office. Après les Complies de la Vierge, il faisait chanter fort solennellement le *Salve Regina* ou quelque autre Antienne de la Vierge avec l'Oraison. On remarque, comme une chose qui lui était particulière, qu'il disait tous les jours un *Ave* après Complies, et quelquefois après Matines. Le mardi et le samedi il faisait chanter la messe de la Vierge. On le vit enfin faire nu-pieds le pèlerinage de Nogent-l'Erambert à Notre-Dame de Chartres, ce qui est une distance d'environ cinq lieues. Et, avant son dernier voyage, en 1270, il alla encore nu-pieds à Notre-Dame de Paris. Oh! comme il vous aimait! Et comme sa vie fut un reflet, une réverbération de la vôtre!

A l'ombre d'une royauté aussi pieuse, les institutions prenaient un esprit de plus en plus évangélique. La féodalité devenait encore moins brutale et s'adoucissait chrétiennement. Le nombre des serfs, ô joie!

ninuait tous les jours. La femme et l'en-
t conquéraient tous les droits légitimes.
famille chrétienne était définitivement
onstituée. Mais surtout, au sein de l'Église,
était une floraison délicieuse d'Ordres
nouveaux : saint François se fiançait avec
« madame la Pauvreté » et créait, dans
l'Europe étonnée, des légions de pauvres
volontaires. Les enfants de saint Domi-
nique élevaient la voix et enlevaient à l'hé-
résie le monopole de l'éloquence. Sur tous
les chemins on voyait la robe grise du
frère mineur et la robe blanche du frère
prêcheur. Et c'était à qui, parmi eux, vous
aimerait le plus, ô Vierge sainte. Saint
Dominique cueillit pour vous ce bouquet
de roses qui ne s'est jamais flétri, qu'il a
légué au monde chrétien et qu'on appelle
encore aujourd'hui le Rosaire. Quant à
saint François, il mêlait sans cesse votre
nom à celui de Jésus. Et ces deux Ordres
représentant, l'un la connaissance, l'autre
l'amour, ont abouti, durant ce même
siècle, à ces deux géants de la théologie
catholique, à ces deux serviteurs de votre
gloire qui s'appellent saint Thomas d'Aquin
et saint Bonaventure.

Dans le même temps, vingt ou trente
mille Frères et Sœurs de charité sont, en

mille Hôtels-Dieu ou Maisons-Dieu, penchés, l'*Ave Maria* aux lèvres, sur les malades les plus pauvres et les plus repoussants. Dieu cependant donnait aux familles chrétiennes, particulièrement aux mères, un modèle admirable en la personne de la chère sainte Élisabeth de Hongrie. C'est elle, c'est cette servante de la Vierge qui lavait les pieds des lépreux ; c'est elle qui portait elle-même le pain et le vin dans les misérables réduits des pauvres. Elle fut mère de cinq enfants, un fils et quatre filles, et chaque fois qu'elle relevait de couches, elle partait seule, pieds nus, portant son nouveau-né dans ses bras, vêtue comme les femmes du pays. Et où allait-elle ainsi ? Offrir son enfant à Dieu et à la Vierge.

L'art aussi, l'art était alors tout plein de vous : il était tout *marial,* si l'on peut s'exprimer ainsi. Les poètes narratifs se complaisaient surtout à raconter vos miracles, et ils le faisaient en vers charmants. L'un d'eux nous rapporte la légende de ce religieux qui ne savait par cœur que cinq psaumes, lesquels commençaient par une des cinq lettres de votre nom. « Et, après sa mort, l'on trouva cinq belles roses toutes fraîches, écloses sur les lèvres de cet igno-

rant qui vous aimait. » C'étaient principalement les poètes lyriques qui témoignaient pour vous d'une dévotion vive et profonde : ils essayaient, en vous chantant, de se faire pardonner d'autres chants qui n'avaient rien de chrétien. Devant le portail des églises on représentait des mystères où vous teniez une belle place. Et le drame chrétien naissait de ces fêtes de Noël et de Pâques où Dieu vous a fait une si grande part.

Les églises romanes avaient paru trop petites et trop basses à nos pères, qui voulaient « faire grand » et « faire haut », et ils avaient, dès le siècle précédent, inventé ce style gothique qu'aucune intelligence élevée ne pourra jamais se défendre d'aimer. C'est à vous surtout, ô Marie, qu'elles sont consacrées, ces incomparables cathédrales que l'on s'efforce en vain d'imiter aujourd'hui et qu'on ne saura jamais égaler. Votre image étincelle sur leurs fenêtres heureusement élargies ; mais surtout elle se dresse, radieuse, devant leurs portails. Vous êtes figurée, par les sculpteurs, debout, légèrement penchée à droite, votre enfant divin dans les bras, une fleur à la main et la couronne en tête, sous un voile gracieux qui retombe sur vos épaules. Rien n'égale la suavité naïve de votre sou-

rire, si ce n'est la fermeté avec laquelle on vous voit souvent marcher sur la tête du serpent infernal. La musique, d'ailleurs, s'inspire de vous aussi bien que la poésie, l'architecture et la peinture ; et voici que j'entends retentir, dans ces églises transfigurées, les huit notes sublimes du *Stabat*.

O Marie, qui, — comme l'a dit la bienheureuse Angèle de Foligno, — étiez debout au Calvaire, priant pour tout le genre humain ;

Et « l'aptitude qui vient de votre bonté et celle qui vient de votre force donnaient alors à votre prière des forces inénarrables » ;

O Marie, qui êtes aussi la Reine des arts et la Reine des siècles, priez pour nous.

Le 16 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE (Suite).

LES DOCTEURS

† O Marie, les théologiens et les poètes ont rivalisé d'ardeur pour vous louer durant ce grand siècle de saint Louis. Les uns l'ont fait avec les énergies de leur raisonnement, les autres avec la richesse de leurs couleurs et de leurs sons. Mais,

parmi les théologiens, il n'en est pas un *qui* vous ait honorée avec une si vigoureuse et si pressante logique que l'Ange de l'École. Saint Thomas était poète sans doute ; mais, quand il argumentait, il se souciait peu de la splendeur des images et songeait principalement à la solidité de la pensée. C'est ainsi qu'il a écrit, sur l'*Ave Maria*, un Traité de quelques pages dont je voudrais aujourd'hui vous offrir un abrégé vivant. Rendez-moi digne, ô Marie, de lire ces feuillets sacrés ; rendez-moi digne surtout de traduire dans ma vie ces louanges de ma mère. Amen, amen.

Ave, Maria, gratia plena, benedicta tu in mulieribus. Quand l'Ange vous adressa ces paroles, ô Marie, c'était en réalité la première fois que les Anges faisaient acte de révérence envers un homme. Les Anges, en effet, sont supérieurs à l'homme, et tout d'abord quant à leur dignité : ils sont de nature toute spirituelle, et nous sommes, nous, de nature corruptible. Ils sont en second lieu plus voisins de Dieu, et, pour ainsi parler, plus familiers avec lui, le péché nous ayant éloignés de ce grand Dieu. En troisième lieu, les Anges parti-

cipent à la lumière de la Grâce divine, dans toute sa plénitude, tandis que les hommes ne le font jamais, hélas! sans quelque obscurité.

Mais si l'Ange a pu vous dire *Ave*, ô bienheureuse Vierge, c'est que vous êtes au-dessus de tous les Anges; et cela à un triple point de vue.

Tout d'abord vous possédez à un degré supérieur la plénitude de la grâce, et c'est pourquoi Gabriel vous dit : « Je vous salue, PLEINE DE GRACE. » Vous êtes « pleine de grâce » en votre âme; car la grâce nous est donnée pour faire le bien et pour éviter le mal, et vous avez été en ces deux choses d'une perfection également absolue. Le péché est *originel*, et vous en avez été purifiée dans le sein de votre mère; il est encore *mortel* ou *véniel*, et vous en avez été tout à fait exempte : saint Augustin le dit expressément. Quant aux vertus, ô Vierge bénie, tandis que les autres Saints ne nous sont proposés que comme un exemple spécial, vous nous êtes offerte comme le modèle de TOUTES les vertus. Donc vous avez été pleine de grâce en faisant le bien, et pleine de grâce en évitant le mal.

Et vous n'avez pas seulement possédé

dans votre âme cette plénitude de la grâce, mais *aussi* dans votre corps qui a été la matière de la conception du Fils de Dieu. Le « trop plein » de la grâce avait débordé de votre âme en votre corps. Et il y avait encore, il y avait toujours « un trop plein » qui déborda sur toute l'humanité.

Les autres Saints ont assez de grâces pour le salut d'un grand nombre d'âmes ; mais le Christ et la Vierge en ont surabondamment pour sauver tous les hommes du monde entier. En tous leurs périls, les hommes peuvent vous invoquer, ô Vierge, et vous leur obtiendrez le salut. En toute œuvre bonne, ils peuvent vous appeler à leur secours, et vous les sauverez. Voilà, voilà ce que signifient ces deux mots *gratia plena*. Et la plénitude de la grâce est ainsi la première supériorité que vous avez sur les Anges.

Votre seconde supériorité consiste dans votre plus grande familiarité avec Dieu : c'est ce que prouvent cent textes de l'Écriture.

Et votre troisième avantage sur les Esprits angéliques réside dans votre pureté ; car non seulement vous avez été pure par vous-même, mais encore vous avez donné la pureté aux autres.

Quant à la *coulpe*, vous n'avez commis ni le péché mortel ni le péché véniel. Quant à la *peine*, vous avez été soustraite aux trois malédictions que le Péché avait values à l'homme : la première particulière aux femmes, la seconde aux hommes, la troisième commune aux deux sexes.

Tout d'abord, en effet, vous avez conçu purement, porté sans souffrance et enfanté sans douleur le Sauveur Dieu. En second lieu, vous n'avez pas été condamnée à vous nourrir de votre pain à la sueur de votre front : car vous étiez tout occupée en Dieu, comme les vierges dont parle saint Paul. Et enfin votre corps n'est pas tombé en poussière, puisque vous avez été corporellement enlevée dans le ciel au jour glorieux de votre Assomption. Et voilà pourquoi, libre de toutes ces malédictions, vous avez mérité d'entendre ces paroles de l'Ange : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Benedictus fructus ventris tui! Ève n'avait point trouvé dans le fruit défendu tous les trésors qu'elle y espérait trouver. Elle s'imaginait qu'Adam et elle allaient devenir « des dieux ». Mais, loin de devenir semblable à Dieu, elle lui était, par le fait même du péché, devenue très dis-

ble ; et c'est ce qui la fit chasser
adis. Tout au contraire, ô Marie,
vez, pour tous les chrétiens et pour
trouvé dans le fruit de vos entrailles
u'Ève avait en vain cherché. Nous
mes, en effet, par le Christ, unis et
milés à Dieu.

Ève avait encore cherché la volupté, la
lectation ; mais, hélas ! elle ne trouva
ue la douleur et la honte. En votre fruit,
ô Vierge, nous trouvons la suavité et le
salut. « Celui qui mange ma chair, a dit
votre fils, possède la vie éternelle. »

Le fruit qui séduisit Ève était beau ; mais combien plus beau est le fruit de la Vierge ! Tous les Anges désirent contempler cette beauté, et il est la splendeur du Père. Donc nous trouvons en lui tout ce qui peut être l'objet de nos désirs.

Et ce fruit est béni par Dieu : « Béni soit, dit saint Paul, béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis en toute bénédiction spirituelle dans le Christ. » Et ailleurs, dans le saint Évangile : « Béni soit qui vient au nom du Seigneur. »

Vous avez donc été bénie, ô Vierge, mais bien plus encore le fruit de vos entrailles : Benedicta *tu in mulieribus, et*

benedictus fructus ventris tui. Amen, amen.

(Traité de l'*Ave Maria*, par saint Thomas d'Aquin, faisant partie, dans toutes les éditions, de ses *Opera minora*. — Le passage relatif à la Conception doit, pour plus d'exactitude et de loyauté, être reproduit ici : *Concepta in peccato originali, non nata.*)

Le 17 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE (Suite).

LES MYSTIQUES

† O Marie, l'École dominicaine n'a été qu'un des deux grands demi-chœurs qui vous ont louée au XIIIe siècle. D'un côté de votre image, chantaient alors ces religieux en robes blanches ; mais de l'autre, il y avait encore un groupe de religieux en robes grises, et c'étaient les Franciscains. A leur tête j'aperçois l'émule de saint Thomas et le plus grand des fils spirituels de saint François. Saint Bonaventure est un géant d'amour, comme saint Thomas est un géant d'intelligence. O Vierge, ô Mère, laissez-moi vous louer aujourd'hui avec les paroles embrasées de l'un, comme je vous ai louée tout à l'heure avec les raisonnements rigoureux de l'autre. Puissé-je, ô Marie, vous con-

naître et vous aimer, comme ils l'ont fait tous deux ! Amen, amen.

O ma très douce avocate, Vierge mère du cher époux de mon âme, où étiez-vous quand, pour l'amour de moi, Jésus souffrait si dure passion ? N'étiez-vous point au pied de la croix ? Certes, mais bien plus encore : vous étiez crucifiée en esprit sur cette croix avec votre fils. Et il n'y avait d'autre différence entre ces deux crucifiements, sinon qu'IL était crucifié de corps, et vous de cœur. Et quelque séparées que fussent alors les plaies de sa chair, elles étaient en quelque manière réunies et fondues en une seule dans votre cœur si douloureux et aimant. Ce cœur, ô ma douce Dame, était véritablement couronné d'épines, cloué et attaché de trois gros clous, abreuvé de fiel et de vinaigre, couvert de sang, outragé, tailladé, transpercé. Et le saint Évangile se sert de ce dernier mot lorsqu'il dit que le glaive de la douleur vous transperçait le cœur très cruellement, à cause de votre cher enfant.

O ma douce Dame, pourquoi vouliez-vous alors mourir, et mourir pour moi ? La mort du fils ne suffisait-elle donc pas,

si la mère n'était aussi crucifiée? O ma très sage Dame, pourquoi n'étiez-vous pas demeurée solitaire en votre chambre? Pourquoi étiez-vous venue à cette montagne du Calvaire? Ce n'était ni votre coutume, ni votre état d'aller en tel lieu de confusion et de honte. Pourquoi rien n'a-t-il pu vous retenir, ni votre pudeur virginale, ni la peur naturelle aux femmes, ni l'horreur d'un tel crime, ni la honte de voir votre fils en croix, ni le soin de votre honneur et la crainte d'être appelée la mère d'un pendu, ni le caractère infâme d'un tel lieu, ni la crainte de pleurer ainsi tout haut et publiquement, ni la multitude de vos ennemis, ni la méchanceté des Juifs qui pouvaient enfin vous crucifier avec votre fils?

Hélas! hélas! ma douce Mère, retournez bien vite en votre chambre pour que je ne vous perde point avec votre fils. Eh! qui me consolerait, si j'étais encore orphelin de vous, qui me consolerait de la mort de Jésus? Ne laissez pas ainsi mon âme toute seule et « déconfortée »; ne me laissez pas ainsi mourir.

Mais, ô très douloureuse Mère, je vois bien que vous ne voulez pas m'écouter; je vois que vous ne pouvez tenir aucun

compte de mes plaintes. Car vous êtes tellement accablée de douleurs, que votre entendement et votre cœur sont tournés absolument en la passion de votre cher fils.

Au moins, je vous supplie humblement, ô ma douce avocate, d'unir, conjoindre et attacher très solidement mon cœur aux précieuses plaies de Jésus, où je désire faire ma demeure. Et vous aurez au moins la consolation de n'être plus seule en votre amour.

Je ne vous demande ni or, ni argent, ni délices mondaines, ni honneurs, ni richesses : je vous demande uniquement plaies et douleurs. Ne me les refusez point, et priez pour moi.

(*L'Esguillon d'amour divine, lequel fist Bonne Aventure.* Bibliothèque nationale, Fr. 927, XVe siècle. — C'est une traduction du *Stimulus amoris.*)

Le 18 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE (Suite).

LES SYMBOLISTES

† O Marie, j'ai recueilli pour vous, dans l'œuvre d'un docteur et d'un symboliste du XIIIe siècle, toutes les appellations dont

le peuple chrétien et les Pères vous ont alors honorée. J'ai ensuite choisi les plus belles, et vous en ai fait un bouquet. Acceptez ce petit *Marial*, et faites qu'après avoir bégayé ces louanges indignes sur la terre, je chante à pleine voix votre gloire dans la belle lumière des cieux. Amen.

Voix d'Adam de Perseigne, en son *Marial*.

Mère de l'éternelle lumière, mère de notre salut, mère qui êtes la joie des mères ;

Adoucissement de toutes les douleurs, apaisement de toutes les angoisses, enseignement vivant et type de la patience ; idée même de la sainteté ;

Victime immaculée et toute blanche ; sacrifice offert à Dieu ; gage des divines promesses ; vous qui ne cessez d'excuser là-haut toutes les fautes, tous les crimes des hommes ; vous qui soutenez le monde ;

Hôtesse qui accueillez toutes les âmes errantes ; patrie des exilés ; mort de l'enfer ; salut des cœurs ;

Beauté de la nature humaine ; véritable objet de la science des hommes ; courage des combattants ; force des athlètes et vigueur des faibles ; bouclier invincible ;

symbole et trophée de la grande victoire ; proclamation de notre liberté ;

Lampe d'or que rien ne pourra jamais *ni* briser ni éteindre ; nuée lumineuse ; émeraude de pudeur ; joyau du Paradis ; encensoir très précieux et très suave parfum ; chant céleste du rossignol ; torrent de la bonté divine ; océan de grâces ;

Printemps virginal ; parterre de roses ; arc-en-ciel mystique ; douce lumière qui suffisez à éclairer tous les cieux ; char de l'éternel soleil ; repos du soir pour les pécheurs :

Conduisez-moi à l'éternelle béatitude, ô vous qui êtes le chant des Anges, et faites que je puisse vous chanter éternellement avec eux. Amen.

(D'après l'*Index Marianus* de la Patrologie de Migne.)

Le 19 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE (Suite).

LES POÈTES FRANÇAIS

† Entre l'Escaut et la Loire, entre la Bretagne et l'Allemagne, il y a eu, ô Vierge Marie, un grand pays qui s'est plus particulièrement appelé du nom de France. Une

magnifique poésie s'y est de bonne heure épanouie au soleil. Toutes les autres poésies ressemblaient à de pauvres petites plantes nouvelles qui sortaient à peine de terre et jetaient au dehors quelques feuilles timides, quand, nous, la France, nous possédions déjà depuis longtemps une incomparable floraison. Nous avons littérairement précédé de plusieurs siècles tous les autres peuples de l'Europe, et ils nous ont très humblement emprunté nos épopées, nos héros, et l'expression de notre amour pour vous.

Les poètes lyriques cependant ne sont venus chez nous qu'après les épiques, et leur meilleure occupation a consisté à vous chanter, ô Marie. Nos trouvères sont plus fiers et moins corrompus que les troubadours ; mais ils ont eu aussi à se faire pardonner bien des crimes, et vous n'avez pas été pour eux une avocate moins charitable, ni moins éloquente.

Priez donc pour moi comme pour eux. Il est vrai que je ne sais pas chanter aussi bien, mais je crois vous aimer aussi vivement. Et vous ne regardez pas au génie, mais au cœur. Priez, priez pour moi.

Rose que n'effeuille et ne décolore aucune neige, aucune gelée ; *fontenelle* de douceur cachée au fond même de la haute mer ; clarté dans nos ténèbres ; joie dans notre tristesse ; rosée dans nos flammes ;

Fleur à la beauté très pure, fleur aux très délicates couleurs ; santé dans nos maladies ; repos dans notre travail ; paix dans nos guerres ;

Fine émeraude éprouvée, diamant solide et gracieux, jaspe magnifique, saphir de la grande Inde, rubis de grand prix, trésor de parfums qui embaument notre terre :

Vous êtes cette montagne, cette *Montjoie* d'honneur qu'on ne louerait pas assez, alors même que ce serait l'unique labeur de l'humaine pensée. Dans toutes nos douleurs et nos larmes, vous êtes notre consolation, notre *soulas*, notre rosée.

O Impératrice qui fûtes couronnée de la main même du Créateur, priez, dans cette cruelle journée où les Anges eux-mêmes seront épouvantés, priez le Sauveur qu'il conduise votre chanteur en son beau pays du ciel.

(Manuscrit de Berne, XIIIe siècle, IIIe partie, folio 3. — Une copie de ce Recueil de trouvères est conservée à la Bibliothèque nationale. Mouchet, 14. Nous avons omis à dessein un vers du deuxième couplet et un autre du quatrième.)

L'autre jour, par un matin d'été, je m'étais endormi. Lors me fut avis que la douce mère de Dieu me disait et commandait de chanter sa bonté sur un air qui était jadis très connu. Tout aussitôt je l'ai entrepris : Dieu fasse que ce chant soit agréable à sa mère !

Quand les rossignols jolis — Chantent sur les fleurs d'été ; tel est l'air sur lequel j'ai trouvé mon chant. Il est pour Celle qui nous a rouvert la porte du Paradis dont Ève nous avait déshérités ; il est pour Celle qui nous a conduits de la nuit à la lumière.

A cette chaste fleur de lis, à cette très humble Vierge, Dieu envoya son saint ange ; Dieu qui, pour racheter ses amis, se revêtit de notre nature au sein de sa virginité. Et c'est dans Marie, c'est avec son sang sacré que ce rachat de l'homme s'est accompli.

Quand toutes les roches et les pierres bises du Rhône, du Rhin et de la Lys seraient mises en morceaux et détrempées ; quand on en ferait de l'encre, quand le ciel et la terre tout entiers seraient changés en un beau parchemin tout prêt à recevoir l'écriture ; quand tous les hommes enfin se consacreraient uniquement à écrire la

vérité, on n'arriverait jamais, dans tous ces écrits réunis, à rappeler toutes les vertus de Marie.

O glorieuse impératrice, ô habitacle de Dieu, il ne sera jamais déçu en son espoir, celui qui vous sert avec sincérité. Ayez pitié du monde, qui s'en va de mal en pis. Quant à moi qui vous aime et vous prie d'un cœur entier, conduisez-moi au salut, dans ce riche pays du ciel où vous habitez.

(Même manuscrit, folio XXVI : *L'autre jor, m'ière rendormi.*)

On doit honorer la Vierge Marie, on la doit honorer sans retard et par-dessus tout. Vierge douce, Marie, ne nous oubliez mie.

Il n'y a pas un homme (quels que soient les péchés qu'il ait commis et si blessé qu'il puisse être), il n'en est pas un seul qui ne soit bien vite redressé s'il la prie de bon cœur. Vierge douce, Marie, ne nous oubliez mie.

C'est par elle que nous avons toute joie comme tout honneur : car c'est elle qui a porté en son sein le souverain Seigneur de toutes choses. Vierge douce, Marie, ne nous oubliez mie.

Quand Ève eut commis le forfait qui

nous donna la mort à tous, c'est elle, c'est cette mère qui vint à notre aide. Vierge douce, Marie, ne nous oubliez mie.

Nous étions en discorde avec Dieu, c'est elle qui a fait notre réconciliation, c'est elle qui nous a remis là-haut en grande seigneurie. Vierge douce, Marie, ne nous oubliez mie.

(Bibliothèque nationale, Fr. 847, XIIIe siècle : *On doit la mère de Dieu honorer*, etc.)

Le 20 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE

LES POÈTES PROVENÇAUX

✝ De la Loire aux Pyrénées, plusieurs centaines de poètes vous ont chantée dans cette belle langue, ô Marie, que l'on appelle provençale ou romane, et qui est certes un des plus doux parlers éclos sur les lèvres humaines. Or c'est au XIIe et au XIIIe siècle qu'il faut placer la plus vive splendeur de cette langue colorée, de cette poésie charmante. Que de chefs-d'œuvre dans ces chansons de nos troubadours! Par malheur le Démon a fait là son œuvre, comme partout ailleurs, et il a souillé ces beaux vers si harmonieux, si vifs et surtout

si chrétiens. Légers, vaniteux et sensuels, ces poètes vous ont prise parfois pour le sujet de leurs chants; mais ils ne vous ont pas considérée comme le modèle de leur vie. De là mille chansons mauvaises et malsaines. Il ne faut point penser à celles-là, mais à ces chants que, dans un bon mouvement de piété ou de repentir, ils adressaient soudain à la Mère de Dieu. Vous avez prié pour ces pauvres chanteurs, ô Marie, et vous avez fini par les convertir presque tous. Je ne suis pas moins coupable : témoignez-moi la même miséricorde, et obtenez-moi la même fin. Amen.

Dame, reine des Anges; espérance des croyants; rose sans épine, plus odorante que toutes les fleurs ensemble; étoile d'où est sorti le soleil; nourricière de votre père, il n'y a pas dans le monde entier une seule femme qui, de près ou de loin, vous ressemble et qu'on vous puisse comparer.

Dame, comme une jeune et humble servante, vous avez été obéissante à Dieu, obéissante en tous ses commandements. Et c'est pourquoi la race chrétienne sait

et croit tout ce que vous a dit l'Ange salutateur. Rien qu'en entendant ce salut, vous avez conçu Dieu, que vous avez virginalement enfanté.

Dame, c'est de vous que Jésus-Christ Notre-Seigneur a tiré son humanité. O Vierge, vous êtes belle et pure avant comme après la naissance de votre fils. De même quand il fait soleil, le rayon va et vient, sans la briser, à travers la fenêtre de verre.

Dame, vous êtes l'églantier que Moïse a trouvé vert entre les flammes ardentes. Vous êtes la toison de laine qui dans l'aire sèche a été pénétrée de rosée, et dont Gédéon fit l'épreuve. Et la nature, ô Vierge, s'émerveille de vous voir ainsi demeurer vierge.

Dame, étoile de la mer, plus étincelante que toutes les autres, voici que les vagues et le vent engagent la bataille contre nous; montrez-nous notre vraie route. Si vous nous voulez conduire à bon port, le navire et les matelots n'ont à craindre ni la tempête qui les enveloppe de son tumulte, ni la houle de la mer en fureur.

Dame, puisque vous êtes à la fois notre médecin et la science même du médecin; puisque vous êtes l'électuaire et le baume,

guérissez tous ces malheureux qui sont là, blessés à mort; répandez sur eux les onctions qui les sauveront.

Douce, bonne et noble mère, arrachez-nous au mal. Celui dont l'âme sommeille ici-bas est perdu; car la mort est là qui veille, tout près. O épouse, fille et mère de Dieu, adressez un commandement à votre fils, une prière à votre père, un conseil à votre époux. Et avant que le mal soit tout à fait près de nous, réveillez-nous de notre sommeil.

(Pierre de Corbiac, troubadour du XIIIe siècle : *Domna dels Angels regina.* C'est à dessein que nous avons omis la traduction d'une grande partie du premier couplet, et deux ou trois vers du second. Nous avons suivi le texte donné par Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 302, de préférence à celui de Raynouard, *Troubadours*, IV, 465.)

O mère et fille de Dieu, reine des Anges, devant laquelle s'inclinent Marc, Luc, Matthieu et tous les Saints, gardez mon corps et mon âme, ô fleur de rose sans épine, et priez Dieu qu'il ne me juge pas suivant ma malice, mais selon sa miséricorde qui est grande;

Car j'ai tant commis de péchés en ma folie, que si je faisais pendant mille ans une très âpre pénitence, je n'en guérirais

jamais, à moins que Dieu, en sa bonté, ne me pardonne et ne me retienne.

O glorieuse Marie, je n'ai pas le pouvoir de guérir par moi-même : puissé-je donc être gardé par vous de tout mal en ce siècle déloyal et vénal ! Et puissé-je un jour avoir l'éternelle joie !

(Lanfranc Cigala.)

Vierge, il est né de vous, le doux sire ; il est né de vous, Celui dont je suis le serviteur. Que sa miséricorde me fasse jouir, à grande joie, des biens que je désire. Et le grand désir que j'ai, c'est d'être au Royaume de là-haut sans douleur, là où est saint Pierre.

(Perdigon.)

Vraie Vierge Marie, vraie vie, vraie foi, vrai chemin, vraie route, vous êtes l'aube de ce jour dont Dieu le Fils est le soleil.

(Pierre Cardinal.)

Espérance de tous ceux qui savent espérer, fleuve de joie, fontaine de vraie miséricorde, maison de Dieu, jardin d'où tout bien nous est venu, repos sans fin,

tutrice de tous les orphelins, consolation de tous les déconsolés, fruit d'entière allégresse, sécurité de la paix, port sans péril, porte du salut et du contentement, joie sans tristesse, fleur de cette vie qui ne connaît pas la mort, mère de Dieu, reine du firmament, séjour des âmes, délices sans tourment, lumière, clarté, aube du Paradis.

Dame très aimable, il y a en vous tant de charme que le monde ne pourrait jamais le dire. Puis donc, ô glorieuse, que vous avez en vous une telle bonté, souvenez-vous de moi et de tous ceux qui jettent un cri vers vous. C'est pour nous, c'est pour les besoins de notre âme que vous avez été créée, ô grâce, ô charme des yeux, ô beauté. Quant à moi, ô Vierge, je ne puis sans vous trouver réconfort. Conduisez-moi donc où est la vie qui n'a pas de fin, près de votre fils qui m'a créé de rien, là où jamais le jour ne finit, ni la clarté, ni l'aube.

(Guillaume d'Autpol. — L'original de ces quatre derniers textes se trouve dans le Recueil de Raynouard, t. IV.)

Le 21 mai.

LE TREIZIÈME SIÈCLE (Suite et fin).

LES POÈTES LATINS

✝ Nous venons vous offrir, ô Marie, les chants des poètes latins des XIIIe et XIVe siècles. Le latin, hélas! devenait de plus en plus une langue morte au sein de la société laïque; mais l'Église lui conservait une certaine vie, encore superbe. C'étaient des clercs, des religieux, des prêtres qui composaient toutes ces hymnes, toutes ces proses si théologiques et si colorées, si poétiques et si précises. Ce ne sont donc pas des fleurs fanées que nous venons déposer aux pieds d'une statue gothique, non, ce sont des roses qui, par la grâce de Dieu, sont encore toutes fraîches et pleines de rosée. Respirez-les, ô Vierge, et rendez-nous dignes un jour des parfums du Paradis. Amen.

Salut, Vierge glorieuse, étoile du ciel, rose de la terre; salut, perle précieuse, beauté qui efface celle du soleil, virginité joyeuse.

O Marie, vous êtes l'espoir de tous les coupables; vous êtes la Mère du Rédemp-

teur et la gloire des rachetés ; vous êtes la fin de la mort et le chemin de la vie. Et la triple hiérarchie des esprits angéliques ne cesse de chanter vos louanges.

O tige de Jessé, tige toute fleurie ; étoile de la mer, étoile très lumineuse ; rayonnement de la véritable lumière ; bel arbre qui portez le fruit de la vie ; guide qui conduisez au salut ;

Jardin tout en fleurs dont le parfum est si doux à respirer pour les malades ; fontaine de pureté d'où sortent des torrents de grâce ; trône du véritable Salomon ; âme que le Roi de gloire s'est plu à orner des plus beaux dons du ciel.

Reine de bonté, fleuve intarissable de sainteté, ô Marie, sauvez tous ceux qui ont confiance en vous. Nous avons soif : donnez-nous l'eau du salut.

Nous voici tout en pleurs et nous soupirons vers vous, misérable postérité d'Ève. Faites passer sur notre misère un regard de votre visage, un regard consolateur.

Vous êtes l'arche aux parfums et le trésor des dons célestes : faites-nous donc respirer cette suavité d'odeur et versez en nous cette abondance de grâces.

Douce mère du doux Jésus, salut du monde, dame et reine de tous les citoyens

du ciel, faites-nous présent de l'éternelle paix et menez-nous, après cet exil, à la grande Lumière de là-haut.

(Bibliothèque de Genève, 30 a, XIII^e siècle : *Ave Virgo gloriosa.* — Mone, dans ses *Hymni latini*, II, 38, en donne le texte d'après un manuscrit du commencement du XIV^e siècle.)

Beauté de la rose, beauté de la vierge : on a eu raison, ô Marie, de comparer ces deux beautés. La bienheureuse Mère de Dieu est toute belle, et de même que la rose l'emporte en éclat sur toutes les autres fleurs, de même Marie l'emporte en grâce sur toutes les autres vierges.

La rose, cette gloire des fleurs, croît au milieu des épines; de même la Vierge est sortie des épines du peuple juif.

La rose est double et plaît par là aux yeux de ceux qui la regardent; la charité de la Vierge est double aussi, quand elle prie pour nous.

Une belle et agréable verdure est pour la rose un charme de plus, un charme très pur; Marie, noble mère, a pour parure la chasteté virginale.

La lumière dorée colore merveilleusement la rose; la sagesse divine illumine Marie.

Les roses rouges nous font penser à ce glaive annoncé par Siméon, et qui a percé véritablement le cœur de la Vierge alors qu'elle partageait véritablement la passion de Jésus.

La rose communique son odeur à tous ceux qui la portent; la Vierge communique gloire et honneur à tous ceux qui la suivent.

Parure royale, belle Rose, priez pour les péchés de vos serviteurs. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 1196, XIVe siècle : *Rosæ pulchritudini recte comparata.* Rien ne s'oppose à ce que cette charmante poésie ne soit du XIIIe siècle. Nous avons omis les deux derniers couplets.)

Le 22 mai.

LE XIVe SIÈCLE

† O Vierge Marie, ce n'est plus, au XIVe siècle, ce n'est plus notre pauvre chère France qui vous a le mieux louée. Il convient d'ailleurs que toutes les nations catholiques conquièrent l'une après l'autre cette glorieuse supériorité. Après la France, l'Italie. Nos pères ont alors commencé cette redoutable guerre de Cent ans, d'où votre main a dû les retirer par notre Jeanne d'Arc. Ils sont trop occupés à ces

luttes sanglantes pour garder le culte sacré de l'art. Çà et là, néanmoins, ils vous élèvent encore d'incomparables cathédrales. Dans leurs sculptures, dans leurs vitraux, dans leurs miniatures, vous apparaissez avec une beauté aussi pure et plus correcte. Mais, encore un coup, que l'Italie paraisse, puisqu'il lui est réservé de vous glorifier dans la poésie et dans l'art. Le premier, Cimabué, avait, au siècle précédent, rendu une vie véritable à ces représentations de notre mère qui étaient par trop byzantines. Mais vienne Giotto, et vous allez connaître une gloire nouvelle. Avec quelle joie j'ai contemplé, Vierge bénie, votre image radieuse plusieurs fois répétée dans les admirables fresques de l'Arena, à Padoue! O attitudes vivantes, ô mouvements naturels, ô vie chaste, ô peintures incomparables! L'architecture participe elle-même à cette perfection, et Giotto pensait sans doute à vous quand il dessinait son charmant campanile de Florence. Toutefois, ce ne sont encore là que des préludes, ou plutôt des ébauches; vers la fin de ce même siècle naquit, près de Florence, celui qui devait avoir de votre beauté virginale la plus virginale idée et l'exécuter

le plus virginalement. Ce peintre (le peintre chrétien par excellence) se mettait très humblement à genoux avant de commencer à peindre les traits des saints, et surtout les vôtres, ô Vierge-Mère. Il s'appelait Giovanni de Fiesole; mais les chrétiens ne le connaissent que sous le nom de Fra Angelico. Faites que je parle de vous, ô Marie, avec ce même respect que Fra Angelico vous a sans cesse témoigné. Faites que je me mette à genoux avant de méditer sur vos grandeurs, et rendez-moi digne d'entrer un jour dans ces belles joies du paradis, que le peintre de Fiesole a si bien peintes. Il nous représente des Anges prenant par la main les élus et les conduisant, sourire aux lèvres, dans les fleurs du ciel. J'y voudrais aller avec eux.

Vierge mère, fille de votre Fils, humble mais élevée plus qu'aucune créature; terme fixe de la volonté éternelle;

Vous avez tellement ennobli la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir en vous son propre ouvrage.

Dans votre cœur a été rallumé cet amour dont les rayons ont fait germer au sein

de la paix céleste cette fleur étincelante.

Soleil dans son midi, vous nous embrasez d'une ardente charité; vous êtes pour les hommes la source d'une très vive espérance.

O femme, vous êtes si grande, vous avez tant de puissance, que quiconque veut une grâce et ne recourt pas à vous veut que son désir vole sans ailes.

Votre bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque : elle prévient généreusement les demandes.

En vous est la miséricorde ; en vous est la tendresse ; en vous est la magnificence ; en vous se réunissent les vertus de toutes les créatures.

Exaucez mes vœux, ô Reine, qui pouvez tout ce que vous voulez.

(Dante, trente-troisième et dernier Chant du *Paradis*, vers 1 et suivants. Traduction d'Artaud de Montor, avec quelques modifications.)

Le 23 mai.

LES XIV^e^ ET XV^e^ SIÈCLES

†O Vierge Marie, je voudrais aujourd'hui, dans une même pensée, dans une même prière, réunir ces deux siècles qui ont eu

tant de ressemblance entre eux : malgré tout, ils étaient chrétiens, et je voudrais au nôtre toute leur piété. Les pauvres alors et tous ceux qui ne savaient pas lire s'occupaient, durant tout le saint office, à regarder les vitraux, qui étaient pour eux comme un catéchisme en couleurs. Quant aux riches et à tous ceux qui savaient lire, ils possédaient leur *Libri precum*, leurs Livres d'heures, richement ornés d'encadrements et de miniatures splendides. Quand j'ouvre aujourd'hui ces vieux manuscrits, je pense à vous, Vierge Marie ; votre pensée et votre nom sont à tous les feuillets, à toutes les pages. Permettez-moi de leur emprunter une de leurs prières les plus populaires et de vous la répéter. Mon aïeul du XVe siècle a dû la dire bien souvent, cette prière naïve. Puissé-je la dire aussi naïvement que lui et mériter les joies qui n'ont pas de fin ! Amen.

Les quinze joies de Notre Dame.

Douce dame de miséricorde, mère de bonté, fontaine de tous biens, vous qui avez porté Jésus-Christ neuf mois en votre précieux sein et l'avez allaité de votre doux lait ; belle très douce dame, je vous remercie et vous prie d'adresser pour moi

plusieurs demandes à votre Fils. Qu'il me veuille enseigner lui-même, qu'il me donne de recevoir son benoît corps au profit de mon âme, et, quand cette pauvre âme partira de mon corps, qu'il la veuille recevoir en son saint paradis. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie quand le saint ange Gabriel vous salua et vous apprit cette grande nouvelle « que le Sauveur de tout le monde viendrait en vous »; demandez-lui, douce dame, de venir en moi spirituellement. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie quand vous allâtes à la montagne visiter madame sainte Élisabeth, votre cousine, et quand elle vous dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ; » priez, douce dame, ce Fils béni de me vouloir aussi visiter et me donner sa bénédiction. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie au jour de Noël, quand votre doux Fils naquit de vous; priez, douce dame, priez pour que cette nativité bénie me fasse naître en Paradis. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette

grande joie que vous avez ressentie, quand les pasteurs vous trouvèrent en la crèche, vous et votre cher enfant; priez, douce dame, priez pour que je puisse trouver aussi ce Jésus au jour de mon trépassement. *Ave, Maria.*

Hé! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie quand les trois Rois vinrent offrir à votre cher Fils l'or, l'encens et la myrrhe; priez, douce dame, priez pour que je puisse offrir mon âme à ce Jésus. *Ave, Maria.*

Hé! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie quand vous avez offert votre Fils au Temple et quand saint Siméon le reçut entre ses bras; priez, douce dame, priez afin que Jésus veuille me recevoir entre ses bras au ciel. *Ave, Maria.*

Hé! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie, quand vous avez perdu votre Fils et que vous l'avez retrouvé prêchant à Jérusalem parmi les Juifs; priez, douce dame, priez pour moi, afin que, si j'ai perdu Jésus par mes péchés, je puisse le retrouver par mes bonnes œuvres et mes mérites. *Ave, Maria.*

Hé! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie, quand

vous avez été invitée aux noces de Cana et que votre doux Fils y changea l'eau en vin ; priez, douce dame, priez pour qu'il change la « mauvaiseté » de mon cœur en toute bonté et douceur. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie, quand votre doux Fils nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons ; priez, douce dame, priez pour que Jésus veuille gouverner mes cinq sens, et diriger mon entendement et mes œuvres. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie quand, au jour du « Vendredi adoré », votre doux Fils souffrit mort et passion pour nous racheter de la mort d'enfer ; priez, douce dame, priez pour que la mort de Jésus me préserve de cette mort éternelle. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie au jour de Pâques, quand votre doux Fils ressuscita de mort à vie, priez, douce dame, priez pour que Jésus me veuille ressusciter de l'état de péché à l'état de grâce. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie au jour

de l'Ascension, quand votre doux Fils monta aux cieux ; priez, douce dame, priez pour que Jésus attire à lui, là-haut, toutes mes pensées. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie au jour de la Pentecôte, quand votre doux Fils envoya le Saint-Esprit en terre à ses saints disciples sous la forme de langues de feu ; quand il les illumina et les embrasa de son amour ; priez, douce dame, priez afin que Jésus veuille illuminer et embraser mon cœur pour son service et son amour. *Ave, Maria.*

Hé ! très douce dame, au nom de cette grande joie que vous avez ressentie au jour de votre Assomption, quand votre doux Fils vous emporta aux cieux, qu'il vous mit à sa droite et vous couronna au-dessus de toutes les reines ; priez, douce dame, priez-le pour moi, pour tous les pécheurs, pour toutes les pécheresses et pour tous ceux dont il veut être prié, afin qu'il leur donne le vrai pardon et qu'ils puissent monter en paradis. *Ave, Maria.*

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 59, XIVe siècle. — Bibliothèque de l'Arsenal, T. L. 332, XIVe siècle. — ***Heures à l'usage de Langres***, imprimées chez Simon Vostre, à Paris, etc. etc. Cette prière est une des plus populaires du moyen âge. — Comparer avec les « sept joies » que nous traduisons plus loin.)

Le 24 mai.

LE XV^e SIÈCLE. JEANNE D'ARC

† O Marie, je viens aujourd'hui vous prier en union avec tous mes ancêtres du XV^e siècle, mais surtout en union avec cette Jeanne qui a sauvé la France et qui vous aimait tant, ô Vierge mère. Je viens, à votre intention, de relire tout son procès de condamnation et tout son procès de réhabilitation. Son amour pour vous s'y fait jour à toutes les lignes. Dès ses premières années, elle s'occupait volontiers à vous tresser des couronnes, à Domremy, à Vaucouleurs. Tous les historiens, comme aussi tous les témoins de son second procès s'accordent à représenter Jeanne au pied de votre image, mains jointes, l'âme et les yeux fixés sur vous. Elle portait volontiers des cierges près de votre statue, et avait tant de dévotion pour vous que les autres enfants s'en moquaient volontiers. Et ce fut bien autre chose encore quand sa mission céleste commença : dès qu'elle arrivait dans un village, elle faisait chanter par le prêtre une antienne en votre honneur. Quand, à Beaurevoir, elle se précipita de si haut et fit un saut si dangereux, elle s'était d'abord recommandée à Dieu et à Notre-Dame.

Elle aimait à déclarer, elle déclara souvent qu'il est bon de garder les fêtes de la Vierge « depuis un bout jusqu'à l'autre ». Elle avait gravé votre nom sur sa bannière victorieuse, à côté de celui du Verbe incarné ; et c'est ce nom, MARIA, qui mit en fuite cette nation destinée, hélas ! à tomber bientôt dans l'hérésie. Ce même nom enfin fut un des derniers qu'elle prononça : aussi ses contemporains ne se méprirent-ils pas sur l'étendue de l'amour qu'elle vous portait. Lorsqu'ils élevèrent un monument à la libératrice de leur pays, ils prirent soin de représenter dans le groupe principal, une Mère douloureuse aux pieds de Jésus crucifié ; à droite et à gauche, on voyait à genoux Charles VII et Jeanne. Rien n'était plus simple, rien n'était plus éloquent. Ces chrétiens, ces Français voulaient dire par là que la France avait été sauvée par l'intermédiaire de Jeanne, mais grâce à votre intercession toute-puissante. O Marie, continuez donc à sauver notre cher pays. Délivrez-nous de l'hérésie que Jeanne a combattue par avance et sans le savoir. Ne donnez pas dans le monde la prépondérance aux descendants de ces protestants qui brisèrent jadis la première statue de Jeanne. Préservez-nous de toute

erreur, de toute négation, de toute concession, de tout doute, et faites de nous les affirmateurs intrépides de la vérité tout entière. Amen.

Ballade que Villon fit, à la requête de sa mère, pour prier Notre-Dame.

Dame des cieux, reine de la terre et dont l'empire s'étend jusqu'aux marais de l'Enfer ; recevez-moi, recevez votre humble chrétienne et faites qu'elle soit mise au nombre de vos élus. Il est trop vrai que je ne valus jamais rien ; mais, ô ma maîtresse, ô ma dame, mes péchés sont moins grands que votre miséricorde, et sans elle aucune âme ne pourrait jamais mériter, ni, (je ne mens pas) entrer au Paradis.

En cette foi je veux vivre et mourir.

*

Dites à votre Fils que je suis toute sienne. Puisse-t-il effacer tous mes péchés et me pardonner, comme il fit à Marie l'Égyptienne. O Vierge, préservez-moi, vous qui, sans rien perdre de votre virginité, avez porté ce Jésus présent au sacrement de l'autel.

En cette foi je veux vivre et mourir.

*

Je suis une femme toute pauvrette et ancienne ; je suis tout ignorante, et ne sus

jamais lire ; mais au moutier, dont je suis paroissienne, je vois de beaux vitraux où le paradis est peint en couleurs ; j'y aperçois des luths et des harpes, tandis que les damnés sont bouillis dans l'enfer. L'un me fait peur, l'autre joie et liesse. Or c'est la joie que je vous demande, ô Dame très haute, ô Reine à qui tous pécheurs doivent recourir avec une foi très active et sincère.

En cette foi je veux vivre et mourir.

*

O digne Reine, ô Vierge, vous avez porté ce Jésus dont le règne n'aura ni fin ni cesse. C'est lui, c'est le Tout-Puissant qui, prenant notre faiblesse, laissa les cieux et nous vint sauver ; c'est lui qui offrit à la mort sa très chère jeunesse. Tel est Notre-Seigneur, et tel je le confesse.

En cette foi je veux vivre et mourir.

(Villon. Dans le deuxième couplet, nous avons omis à dessein trois vers relatifs au « Miracle de Théophile ». Au troisième couplet, nous avons dû traduire *déesse* par un équivalent.)

Le 25 mai.

LE XV^e SIÈCLE (SUITE)

LA FIN DU GRAND SCHISME

† O Marie, vous avez veillé sur l'Église quand Dieu lui permit de traverser cette redoutable épreuve du grand schisme. La science et l'éloquence furent alors, grâce à vous, mises une fois de plus au service de la Vérité. De grands docteurs s'élevèrent et défendirent l'unité sainte. Mais ce fut encore à la France que revint l'honneur de fournir à l'Église son plus saint, son plus intrépide défenseur. Je ne veux pas aujourd'hui vous prier par moi-même, ô Vierge-Mère; mais j'emprunterai les paroles de notre Gerson, et vous supplierai de me donner, non pas son génie, mais sa foi vive, et surtout le ciel. Amen, amen.

A la mère et au fils.

O certaine espérance et refuge suprême des âmes, ô Jésus, notre Rédempteur, et vous, Vierge Marie, sa mère glorieuse; quand même, pauvre! que je suis, je serais abandonné et repoussé par tous les autres saints, j'aurais encore et néanmoins confiance en l'admirable surabondance de votre

douceur, de votre miséricorde, de votre largesse et de votre immense bonté.

C'est en vous deux, c'est par vous deux qu'a été achevée et parfaite l'œuvre de notre Rédemption : votre mission, votre office, si j'ose ainsi parler, c'est de porter secours aux malheureux, c'est de ressusciter les pécheurs. Sans cela, Seigneur Jésus, vous n'auriez pas revêtu notre humanité, et vous, Dame glorieuse, vous n'auriez pas reçu le don de la maternité divine.

C'est ainsi que mon frère selon la chair est mon Dieu et mon Juge. C'est ainsi que ma sœur, la mère de ce juge, est en même temps mon avocate et ma protectrice. Par moi-même je suis pauvre ; mais avec eux, mais en eux, je suis riche.

Tout ce qui m'est nécessaire, tout ce qui a quelque opportunité pour mon âme, je le trouve très abondamment en Jésus et en Marie, et ils ne me refuseront jamais rien d'utile ni rien de salutaire. Jamais donc ces deux noms ne sortiront de ma mémoire, alors même que je n'aurais pas éprouvé leur douceur et leur bonté.

Placé entre ces deux secours, comment pourrais-je manquer de rien ? Pourquoi n'espérerais-je pas ? Pourquoi craindrais je,

surtout si je ne m'écarte point d'eux, et si ma lâcheté n'éloigne pas de moi un tel appui ? Voilà ce que je vous demande instamment.

O Mère, ô Fils, qui avez voulu m'unir et m'attacher à vous par les liens solides de l'espérance et de la foi, faites que, par l'appui de cette grâce, je ne puisse jamais être séparé de vous, et qu'à cet effet vous me trouviez, à mon dernier soupir, tout rempli de cette espérance et de cette grâce. Amen.

(Gerson. *Œuvres*, édition d'Anvers, 1706, III, 522.)

Or veuillez, Vierge sainte et sacrée, obtenir de votre cher et doux enfant Jésus qu'on puisse en toutes églises, par la chrétienté, célébrer dignement votre virginal mariage avec saint Joseph et qu'on le célèbre à l'honneur de votre époux, qui vous aima si purement, vous garda si bien avec l'enfant Jésus, si loyalement vous gouverna, si soigneusement vous accompagna, si chastement et saintement vous honora. Et vous étiez de même à son égard, très bénignement et humblement. Et maintenant il est avec vous glorieusement dans le ciel. Faites, ô Marie,

que, grâce aux mérites et prières de Joseph et aux vôtres, le bon et glorieux Jésus, qui voulut naître et être nourri au sein de ce mariage sacré, nous donne part aux célestes joies, lui qui est l'époux de toute l'Église triomphante et le Dieu béni dans tous les siècles des siècles. Amen.

(Gerson, même édition, III, 864.)

Les 26 et 27 mai.

LE XVIe SIÈCLE

LE PROTESTANTISME

O Marie, c'est au XVIe siècle que s'est accomplie la grande séparation douloureuse, le grand déchirement entre les nations de l'Europe, qui étaient jadis unies par la même foi et qui sont depuis lors divisées en deux camps ennemis. Il est donc vrai, ô Marie, que quelques intelligences ont alors trouvé qu'il était dur d'avoir au ciel une avocate, une patronne, une mère! Il est donc vrai que quelques cœurs ont été attristés de vous voir investie de cette magistrature ineffable de la miséricorde et du pardon. Il est donc vrai que certains fils de mères chrétiennes ont trouvé mauvais qu'il y eût ici-

bas un modèle idéal et facilement imitable pour toutes les mères et toutes les femmes. Certains entendements secs et haineux ont été scandalisés de vous voir prendre tant de part aux mystères de notre réparation, et il leur a été doux de vous reléguer dans l'obscurité. Celle qui a consenti librement à l'Incarnation, celle qui a porté l'Homme-Dieu dans son sein, celle qui lui a donné son sang, son lait, sa vie, celle qui l'a tenu sur ses genoux et l'a couvert de ses baisers, celle à laquelle il a été soumis, celle à la voix de laquelle il a fait son premier miracle, celle qui se tint debout au pied de la croix et reçut de nouveau l'Esprit avec les Apôtres; cette Femme, cette Mère, les protestants ont déclaré qu'elle était semblable à toutes les femmes, à toutes les mères.

Ils ont décrété qu'on ne vous aimerait plus, qu'on ne vous invoquerait plus et que votre nom serait proscrit de toutes les lèvres comme de tous les cœurs.

Grâce à Dieu, les Français nos pères ne se sont pas laissés aller à ces dévergondages de la pensée, à ces sécheresses de l'affection. Ils ont eu la gloire de désobéir à Calvin comme à Luther. Ils étaient trop profondément catholiques pour verser dans

une telle hérésie, et vous avaient trop aimée pour vous pouvoir oublier avec une telle rapidité d'ingratitude.

O Marie, faites que nos frères séparés, les protestants de toutes les sectes, reviennent enfin à la beauté de votre culte, à la lumineuse unité. Beaucoup d'entre eux ont déjà été frappés par la grâce victorieuse. Frappez-les encore, frappez-les à coups redoublés. Puissent l'Angleterre et l'Allemagne jeter les yeux sur leurs antiques cathédrales, qui vous étaient si souvent consacrées, ô Vierge mère! Qu'elles relisent leurs vieux docteurs; qu'elles consultent leurs anciens conciles; puis qu'elles se mettent en marche vers la sainte Église et chantent à voix pleine l'*Ave, maris stella*. Amen, amen.

Les prières suivantes, qui ont été très populaires, expriment bien la profonde dévotion de nos pères envers la sainte Vierge au moment même où le Protestantisme allait menacer notre foi.

Les trois *Ave*.

I. O Vierge Marie, très sainte Reine du ciel et de la terre, puisque Dieu le Père, en sa toute-puissance, vous a placée au

plus haut du ciel, sur un trône très glorieux, tant et tellement qu'après lui vous êtes la plus puissante de tout le royaume du paradis; je vous supplie très humblement, au nom de cette puissance et excellence, Reine, de me garder aujourd'hui de tout péché et aussi de me faire visite et me donner assistance à l'heure de ma mort, afin d'éloigner de moi le pouvoir des ennemis d'enfer et de tous ceux qui voudraient me nuire. *Ave, Maria.*

II. O glorieuse Mère de Dieu, pleine de tous biens, puisque le béni Fils de Dieu, par sa divine et inestimable sagesse, vous a décorée et remplie de l'excellence de la science et de l'entendement, tant et tellement que, par-dessus tous les anges, par-dessus tous les saints et toutes les saintes du paradis, vous avez la plus large jouissance et la plus claire connaissance de la Trinité divine, de cette merveilleuse et incomparable Lumière : (car tout le ciel, semblable au soleil dans toute sa force, projette sur vous son éclat); je vous supplie, au nom de cette divine sagesse, grâce et perfection, d'obtenir de mon Créateur et de mon Rédempteur sa parfaite connaissance pour toujours faire et

accomplir son saint plaisir et volonté. Et, à l'heure de ma mort, veuillez tellement illuminer mon âme des splendeurs de la vraie foi, que je ne puisse alors être tourmenté par aucune ignorance, par aucune erreur. *Ave, Maria.*

III. Très digne Reine, dame de miséricorde, fontaine de bonté, puisque le Saint-Esprit a arrosé et inondé votre âme très noble de toute la suavité de l'amour divin, tant et tellement qu'après Dieu vous êtes la plus débonnaire, la plus bénigne et la plus douce qui soit ou puisse être; car votre seule bonté dépasse l'excellence de tous les saints et de toutes les saintes du paradis; je vous supplie, au nom de cette immense bonté, de m'obtenir le parfait amour de Dieu, afin de bien user de tous ses bienfaits; afin de subir patiemment toute tribulation, toute adversité et maladie qu'il m'enverra; afin d'aimer tendrement mes ennemis. Et, à l'heure de ma mort, veuillez si bien remplir mon cœur du saint amour, que je puisse faire tourner à la santé de mon âme toutes mes amertumes et toutes mes peines. Amen.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. Incunable du commencement du XVIe siècle.)

Marie, très digne mère de Jésus, faites de moi votre digne servante. Accordez-moi cette faveur d'être toujours en votre grâce. Toute créature que j'aime, puissé-je l'aimer afin qu'elle vous aime ou parce qu'elle vous aime. Puisse toute personne qui vous aime m'aimer parce que je vous aime ou afin que je vous aime : si bien que nous puissions tous parvenir avec vous dans le paradis, pour aimer et louer éternellement notre bon Dieu, et vous pareillement.

(Prière de la bienheureuse Jeanne de Valois, 1505. Cette prière, citée par Pierquin de Gembloux, en son *Histoire de Jeanne de Valois*, 1840, a été insérée par Paul Viollet dans ses *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, p. 164.)

Le 28 mai.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

† Le XVII^e^ siècle, ô Marie, est un de ceux où votre triomphe sur les âmes a été le plus visible et le plus éclatant; mais c'est en France tout spécialement que votre gloire a eu ce magnifique rayonnement. Le roi de France, un jour, dans un Acte très solennel et destiné à rester un monumen de notre histoire, vous a consacré son royaume, qui est devenu le vôtre. Je prends plaisir, ô Vierge sainte, à citer ici les pa-

roles textuelles de cette consécration, de ce vœu de Louis XIII : « Nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse de la douceur de la paix (que nous demandons à Dieu de tout notre cœur), IL NE SORTE PAS DES VOIES DE LA GRACE QUI CONDUISENT A CELLES DE LA GLOIRE. » Cet acte de la Royauté française ne faisait en réalité que donner une forme à toutes les aspirations, à toutes les pensées de la vieille France. C'est en vain que la plus hypocrite et la plus perfide de toutes les hérésies, le jansénisme, se montre avant tout jalouse de ces honneurs rendus à votre nom. C'est en vain que, dans la liturgie, on essaye de diminuer alors le nombre de vos fêtes et d'en atténuer la solennité. C'est en vain qu'une coupable résistance s'organise parmi nous contre la puissance légitime des vicaires de Jésus-Christ. Tous ces efforts ne peuvent réussir à effacer

des cœurs l'amour que nos pères vous portaient. Vous êtes et vous restez notre reine : *regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

En prévision de cette hérésie qui allait bientôt être si funeste aux âmes, Dieu avait placé, à l'entrée du XVIIe siècle, le plus doux, le plus aimant et le plus aimable de tous les saints, cet admirable François de Sales, qui avait pour la Vierge un culte si intelligent, si élevé et si tendre. Mais, d'ailleurs, la tradition de ce culte et de cette affection étaient si bien établis en notre France, que les chefs mêmes de la secte gallicane étaient souvent pénétrés pour vous du plus vif et du plus constant amour. Quelle qu'ait pu être l'erreur de Bossuet en cette fatale assemblée de 1682, il a été (nous devons le dire à sa gloire) le plus fervent de tous vos serviteurs. On a publié récemment le recueil de ses Sermons sur la Vierge : c'est le plus éloquent, le plus ardent, le plus complet panégyrique qu'on ait jamais écrit en votre honneur. C'est là que Bossuet nous apparaît comme un géant, et il n'a jamais été si grand qu'en parlant de vous. Ses Sermons composent une magnifique théologie de la Vierge, à laquelle il est difficile de rien comparer, et c'est à lui que nous allons

emprunter tout à l'heure le texte des prières de cette époque. Il n'est pas le seul à vous avoir chantée : Bourdaloue, Massillon, parlaient de vos grandeurs avec la même majesté ; Racine et Corneille traduisaient avec le même amour les hymnes du Bréviaire romain, et celles en particulier qui sont consacrées à vos fêtes. Il eût été désirable que les autres génies de ce grand siècle eussent moins séparé, dans leurs écrits, la religion de l'éloquence, de la poésie et de l'art. Une déplorable définition de la poésie empêche alors les poètes d'oser s'inspirer de vous, et, depuis le XVIe siècle, ils préfèrent niaisement chanter une Vénus impudique que la mère de la pudeur. Qu'importe? vous triomphez malgré les efforts de ces lettrés, qui d'ailleurs vous honoraient en secret et se refusaient uniquement à vous louer en public. Les peintres et les sculpteurs savaient encore, eux, s'inspirer de votre virginité radieuse, et Lesueur commençait à assurer sa gloire en peignant partout des figures de la Vierge. Peindre votre image sur la toile, c'était bien ; mais la peindre dans son cœur, c'était mieux. A cette même époque, les Ordres religieux prirent un nouveau développement avec une forme nouvelle : ils se

consacrèrent de plus près aux œuvres charitables. Les Sœurs de Charité se répandirent dans le monde et montèrent aux mansardes; les pères de la Mission furent vus sur toutes les mers, l'Évangile à la main. Malgré le décroissement de la foi, qui est déjà trop visible durant la fin de ce siècle, vous êtes encore la souveraine des esprits et des cœurs, et l'*Ave Maria* du XVII^e^ siècle n'est guère moins sincère ni moins universel que ceux des siècles précédents.

O Marie, priez pour moi. Priez, afin que je ne cesse pas de vous louer dans ma vie publique comme dans ma vie privée. Si j'essaye de ressembler aux contemporains de Bossuet, que ce soit uniquement par leurs grands et nobles côtés. Amen, amen.

(V. le texte du vœu de Louis XIII dans Delamarre. *Traité de la Police*, I, p. 263, et Paul Viollet, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, 197, 198, etc.)

O sainte, ô bienheureuse Marie, puisque vous êtes avec Jésus-Christ, dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, en sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur. Parlez, car votre fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-

nous seulement cette humilité pour laquelle vous avez été couronnée. Et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui croient à votre Assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité ; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes, et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile : « Celui qui s'abaisse durant sa vie sera exalté à jamais » dans la félicité éternelle, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

(**Bossuet. Péroraison du premier sermon pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.**)

Je ne puis plus retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Église catholique : « O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Ève. » Car à qui auront recours les enfants captifs d'Ève exilée, sinon à la mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs que vous soyez l'avocate d'Ève ; ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si

donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, ce fruit qui nous donne la vie éternelle. Amen.

(Le même. Fragment d'un sermon pour la fête de l'Annonciation.)

O bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous les maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, Mère charitable, que nous aimions le Père céleste qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants, afin que vous nous montriez un jour votre fils divin dans le ciel et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. Amen, amen.

(Le même. Péroraison pour la fête du Rosaire.)

Le 29 mai.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

✝ O Marie, voici que les hommes se mettent un bandeau sur les yeux pour ne plus voir votre beauté miséricordieuse; voici surtout qu'ils se placent la main sur le cœur, pour l'empêcher de battre en entendant prononcer votre nom. Oui, votre maternité les gêne, votre bonté les fatigue, et il leur est déplaisant qu'on s'occupe autant de leur misère. Le règne est venu de l'incrédulité et d'un mauvais sourire railleur. Ceux qui attaquent alors toutes les vérités sont en même temps ceux qui insultent à toutes les pudeurs. Comment vous pourraient-ils comprendre? Comment vous pourraient-ils aimer? La société ne veut plus de Dieu; elle ne veut plus de Rédempteur. Chassant le Fils de ses lois, de ses usages et de son cœur, elle chasse en même temps la Mère. La Révolution n'est que la philosophie mise en action. Les philosophes avaient raillé votre culte: la Révolution brise vos statues. Elle a cette effroyable logique et qui dure encore. Cependant le peuple et la bourgeoisie des campagnes sont encore demeurés chrétiens. Tous les actes publics, tous les testaments

de cette époque portent encore l'empreinte d'une piété profonde : ils sont faits « au nom de Dieu » et commencent par une invocation à la Trinité, à Jésus, à la Vierge et aux Saints. Dans un grand nombre de familles on tient alors au courant certains Mémoriaux, certains « Livres de raisons » ou « de comptes », où le père inscrit avec soin tous les événements de ce petit monde. Ces « Livres de raisons » sont pleins de votre souvenir, ô Marie. On y raconte la mort des anciens chefs de la famille, et rien n'est plus touchant que ce récit intime destiné à demeurer secret. Un mari écrit de sa femme qui vient de mourir : « Dieu me fasse la grâce de la revoir plus belle et plus glorieuse un jour. Elle est morte si chrétiennement, que je supplie ce grand Christ, PAR L'INTERCESSION DE SA SAINTE MÈRE, qu'il me fasse mourir de la même façon ! » Ces sentiments se retrouvent dans tous les livres de famille du XVIII^e^ siècle. On y voit que tous meurent en recommandant leur âme à Dieu et « à sa benoite mère ». Rien, rien ne pouvait effacer la foi de ces âmes, qui laissèrent néanmoins les philosophes parler et la révolution s'accomplir. Dieu veillait. Il allait susciter à son Église et à sa Mère virginale de nouveaux défenseurs,

de nouvelles gloires. Contre le jansénisme qui a empoisonné toute cette lamentable époque, il suscite ce grand saint, Alphonse-Marie de Liguori, qui est par excellence l'apôtre de la Miséricorde divine. Les anciens Ordres religieux, attaqués, ruinés ou en décadence, font place à vingt Ordres nouveaux. Dès 1795, on relève partout vos statues brisées, et on les reporte triomphalement dans vos sanctuaires tout à l'heure profanés. Priez, ô Marie, priez pour que ce grand mouvement ne s'arrête plus. Nous avons à reconstruire Jérusalem : priez pour les pauvres constructeurs, qui ont trop souvent le bras fatigué et l'âme triste. Priez pour que l'erreur soit tuée ici-bas, et pour que toutes ses victimes soient réconciliées avec la Miséricorde souveraine. Amen, amen.

Le 30 *et* 31 *mai.*

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

† O Marie, après le IVe, après les XIIe et XIIIe siècles, voici peut-être la plus belle époque de votre histoire sur la terre. Cette vague poésie, qui avait d'abord ramené les fidèles dans vos temples, s'est

peu à peu changée en une foi ferme et vaillante, et cette foi en est venue bientôt à une impérissable affirmation de la plus haute de vos prérogatives. L'immense majorité des catholiques croyait, depuis les premiers temps, que vous aviez été conçue sans péché. Notre siècle, qui a du moins cette vertu d'aimer les questions nettes et clairement résolues, s'est trouvé placé devant la question de votre Immaculée Conception. Dans la plénitude de son pouvoir apostolique, le Souverain Pontife l'a résolue. *Factum est istud mirabile;* nous avons vu cette grande chose. Au milieu de cinq cents évêques, Pie IX a fait entendre le tonnerre de sa voix et a défini ce dogme, que quelques gens à vue courte ont appelé « nouveau » et qui est en vérité très antique en sa substance. C'est ce même Vicaire de Jésus-Christ qui a dressé le catalogue des erreurs de ce temps, sans crainte, sans hésitation, sans ambages. Et il l'a intrépidement lancé au sein d'une société rugissant de haine : « Voilà, s'est-il écrié, voilà la liste complète de vos erreurs. Revenez, revenez à la lumière. » Quelle joie d'appartenir au siècle de Pie IX et de l'Immaculée Conception! Les poètes cependant ne craignent plus de prononcer votre

nom; les peintres ont retrouvé le secret de votre ressemblance; nos vieilles cathédrales se relèvent, et nous savons les réparer avec une science et une exactitude admirables. Dieu d'ailleurs nous frappe à coups de miracles, et c'est vous qui êtes son Envoyée auprès de nous. Nos Alpes et nos Pyrénées reçoivent vos visites lumineuses, ô Vierge immaculée. Ici vous apparaissez les larmes aux yeux et cherchant à arrêter le bras de votre fils ; là vous êtes joyeuse et nous faites espérer de meilleurs jours. Sur les traces de vos apparitions les foules se précipitent, et nous assistons au spectacle de ces nouveaux pèlerinages que cent ou deux cent mille pèlerins fréquentent en une année. C'est à peine si le moyen âge s'était élevé à cette piété; c'est à peine s'il avait connu ces empressements magnifiques autour de vos sanctuaires. Bénissez tous ces pèlerins, ô Vierge; bénissez ces grands évêques et ces saints prêtres qui ont si bien parlé de vous ; bénissez ce Pape qui a proclamé votre gloire; bénissez ce pauvre siècle qui a beaucoup péché sans doute, mais qui est là tout en larmes et pleure amèrement toutes ses fautes passées. O Marie, priez pour nous. Amen, amen.

Voix du Pape.

O Marie, conçue sans péché, regardez la France; priez pour la France, sauvez la France. Plus elle est coupable, plus elle a besoin de votre intercession. Un mot à Jésus reposant sur vos bras, et la France est sauvée. O Jésus, obéissant à Marie, sauvez la France.

(Prière attribuée à Pie IX et qu'il répétait tous les jours.)

Voix d'un évêque.

O Marie, c'est au jour de votre Immaculée Conception que s'est ouvert le concile du Vatican : jour heureusement choisi pour un très noble travail.

Il s'agissait de déployer les gloires du Verbe. Or ces gloires ont été traduites par le Verbe lui-même au moyen de la chair. Cette chair, c'est à vous qu'il l'emprunte, ô Marie.

Beau mendiant, le Verbe attendait les gouttes d'un sang virginal. Une fois orné et muni de ce don gracieux, il chante, il souffre, il meurt.

Il garde sa chair passible tout le temps qu'il lui faut pour consommer la rédemption du monde; la passibilité de cette chair était

pour lui une très précieuse chose, *rem pretiosissimam.*

Aujourd'hui cette chair est au ciel, impassible et glorieuse. Elle est en même temps sous un voile de neige dans les greniers de l'autel : froment lumineux, mets harmonieux, elle nourrit les âmes. Et tout cela nous vient de vous, ô Marie.

Luther disait : « Mon âme ne hait tant aucune fête que la fête du corps du Christ et celle de la Conception. » Il y aura toujours des gens doués de l'instinct savant de la haine.

Eh bien! cette chair si utile à Dieu, employée à tant de gloire, c'est à l'heure de votre Immaculée Conception qu'elle apparaît. Aussi cette heure est-elle appelée l'heure d'or.

A partir de cette heure, la lumière commence, les ténèbres finissent. De cette heure splendide datent les fêtes, les joies, les magnificences de vos mystères.

Le Souverain Pontife avait le devoir de choisir ce jour ; il en avait le droit, puisque, sous les souffles du Saint-Esprit, il lui a été donné d'offrir à l'Église le dogme suave de votre Immaculée Conception, ô Marie.

O mois de décembre, mois royal, n'envie

pas à tes frères du printemps leurs roses et leurs lis : tu as mieux que ces branches frêles. C'est à travers ton cours qu'est conçue ta Tige par excellence; ce sera encore en l'un de tes jours qu'éclora la Fleur incomparable, le Verbe incarné. L'Église te devait cet honneur de commencer son illustre travail en un de tes jours d'où datent de si grandes choses.

O Marie conçue sans péché, priez pour l'œuvre du Concile, pour la diffusion de sa lumière, pour la conversion de ses ennemis, pour la paix du monde. Amen.

(Mgr Berteaud, évêque de Tulle. Nous avons mis au style direct la fin de sa Lettre pastorale sur le concile du Vatican. Nous avons ajouté les cinq dernières lignes.)

Voix d'un prêtre.

O Vierge Marie, le Père se plaît à regarder votre cœur comme le chef-d'œuvre de ses mains, le Fils comme la source où il a puisé le sang qui nous a rachetés, le Saint-Esprit comme son temple.

Les Prophètes ont publié votre gloire longtemps avant votre naissance, et ils l'ont comparée au soleil. Et en effet votre apparition peut bien se comparer à un beau soleil dans un jour de brouillard.

Quand on parle des choses de la terre, on se lasse; mais quand on parle de vous, c'est toujours nouveau.

On vous a souvent comparée à une mère; mais vous êtes encore bien meilleure que la meilleure des mères : car celle-ci punit quelquefois son enfant et croit bien faire, et vous êtes si bonne, que vous ne nous punissez jamais. Votre cœur n'est qu'amour et miséricorde, et vous ne désirez que nous voir heureux. Pour être exaucé, il suffit de se tourner vers vous. Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous; mais dans le cœur de Notre-Seigneur il y a la justice qui est un attribut de Dieu; dans le vôtre, il n'y a que la miséricorde. Le fils a sa justice; la mère n'a que son amour.

Quand le fils est près de punir les pécheurs, vous vous élancez, ô Vierge, et demandez pardon pour eux : « Ma mère, vous répond alors Notre-Seigneur, je ne puis rien vous refuser. Si l'enfer pouvait se repentir, vous lui obtiendriez sa grâce. »

Vous vous tenez sans cesse entre votre fils et nous. Plus nous sommes pécheurs, plus vous avez de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté le plus de larmes à sa mère n'est-il pas le plus cher à son cœur? Une mère ne court-

elle pas toujours au plus exposé et au plus faible? Un médecin dans un hôpital n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades?

Votre cœur est si tendre, si tendre pour nous, que les cœurs de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace en comparaison du vôtre.

Vous êtes, ô sainte Vierge, comme une mère qui a beaucoup d'enfants. On vous tire de tous côtés, et vous êtes continuellement occupée à aller de l'un à l'autre.

Vous êtes encore, ô Vierge, la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu; vous êtes la seule qui ait vraiment accompli le premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Aussi nos prières, présentées par vous, ont un mérite mille fois plus grand.

Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent. Nous faisons aujourd'hui passer notre prière par vos mains : vous l'embaumerez.

(Composée avec les paroles du curé d'Ars. Cf. *l'Esprit du curé d'Ars*, p. 91 et suivantes.)

Voix d'un pèlerin.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

Que vous dire, ô Notre-Dame de Lourdes, en souvenir de ce jour, où, vous montrant dans votre gloire, vous avez révélé votre nom et prononcé ces paroles : « Je suis l'Immaculée Conception? » Que vous dire, sinon tomber à vos pieds et contempler votre beauté sans tache, qui a charmé, de toute éternité, le cœur même du Dieu tout-puissant?

En vous voyant, ô Splendeur ineffable de la créature sans péché, la Trinité sainte s'est émue dans les immuables profondeurs de l'immensité, et, d'un pôle à l'autre des cieux infinis, a retenti un cri d'admiration, de respect et d'amour, un cri triple et un, le cri de Dieu. Dieu le Père a dit : « Voilà ma Fille. » Dieu le Saint-Esprit a dit : « Voilà mon Épouse. » Dieu le Fils a dit : « Voilà ma Mère. »

Et nous aussi, — ô Vierge idéale, archétype parachevé de l'humanité sans souillure, de l'humanité resplendissant dans la gloire, — nous aussi que Jésus a choisis pour frères au prix de son sang, nous qu'il vous a légués sur la croix, nous osons vous

dire avec une confiance filiale que vous ne trompâtes jamais : « Vierge Marie, vous êtes notre mère. » Venez donc à notre secours. Venez, vous qui êtes née sans péché, qui avez vécu sans péché, qui êtes morte sans péché. Venez, Innocence absolue, Sainteté indéfinie, guérir la pauvre race humaine, toute couverte, hélas! de la lèpre du mal. Qui nous sauvera, ô Marie, si ce n'est Celle qui a enfanté le Sauveur? Qui aura assez de compatissance et de tendresse, si ce n'est notre Mère à tous? Qui aura encore assez de force et de puissance, si ce n'est la Fille de Dieu, l'Épouse de Dieu, la Mère de Dieu?

Immaculée Conception, Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. Ainsi soit-il.

(Henri Lasserre, *Mois de Notre-Dame de Lourdes.*)

Quatrième partie

L'ANNÉE

LA VISITATION

L'ANNÉE

I. L'IMMACULÉE CONCEPTION

(8 *décembre.*)

Marie, je viens de lire et d'analyser l'œuvre considérable d'un théologien de notre temps qui a écrit un beau livre sous ce titre : *la Croyance générale et constante de l'Église, touchant l'Immaculée Conception de la Vierge.*

Autour de la bulle *Ineffabilis* qui rayonne là comme un soleil, l'auteur groupe et fait briller à nos yeux de belles étoiles lumineuses. Il nous offre en effet le témoignage de six cent soixante-cinq évêques, ou, pour mieux parler, de six cent soixante-cinq églises en faveur de cette très antique tradition, qui vous proclame, ô Vierge, exempte de la tache du péché originel. Que

j'aime à contempler le ciel où brillent tant d'admirables constellations!

Prenant ensuite notre époque pour point de départ, notre grand théologien entreprend un splendide voyage à travers tous les siècles de l'histoire ecclésiastique : il les parcourt un à un; il écoute en chemin toutes les voix qui parlent de votre Conception immaculée; il les grave dans sa mémoire et remonte ainsi jusqu'à nos origines sacrées.

Quant à moi, je ne veux aujourd'hui le suivre que depuis le xv^e^ siècle jusqu'aux temps évangéliques. Les trois ou quatre cents dernières années nous offrent en effet une surabondance presque excessive de preuves irréfutables en faveur d'un dogme si profondément catholique.

Au xv^e^ siècle, ô Marie, on enseignait, avec une vivacité et une profondeur extraordinaire; on enseignait, dis-je, on prêchait, on honorait votre immaculée conception. Donc ou l'avait enseignée, honorée, prêchée durant les siècles précédents.

Les Papes, les Conciles, les Universités défendaient expressément d'enseigner et de prêcher l'opinion contraire. L'Église enfin non seulement honorait ce fait surnaturel d'un culte public, mais elle en

avait presque fait un précepte en obligeant les fidèles à en célébrer la fête.

En 1439, le concile de Bâle ordonne la célébration de cette solennité, et déclare s'appuyer SUR UNE ANCIENNE ET LOUABLE COUTUME de L'ÉGLISE ROMAINE ET DES AUTRES ÉGLISES.

En 1394, Jean Ier d'Aragon et, en 1378, le synode de Saragosse avaient donné la même importance au même rite, et nous savons par des textes certains qu'il était célébré en 1369 à Séville, en 1364 à Strasbourg, en 1350 à Munster, en 1343 à Paderborn, en 1334 à Soissons, en 1314 à Orléans, en 1136 à Lyon, en 1071 à Rouen, au xe siècle en Espagne, et dès le VIIe chez les Grecs.

A la tête du mouvement intellectuel du moyen âge, on voyait alors ces cohortes de savants et d'encyclopédistes qu'on appelle les Universités. Eh bien ! plus d'une Université, ô Marie, se déclara ardemment en faveur de votre Conception immaculée. Celles de Paris, d'Oxford et de Cambridge surent se faire distinguer, dès le XIVe siècle, par un zèle plus vigoureux et plus aimant : « C'est UNE CHOSE SAINTE que de célébrer une telle fête, » s'écrièrent-elles, et le monde chrétien tout entier manifesta le même empressement.

Gerson fut, au XV^e^ siècle, un dévot de l'Immaculée Conception : « Il n'y a, dit-il, aucun danger pour la conscience de célébrer cette fête. Loin de là, il y en aurait beaucoup plus à ne pas la célébrer. » Alors que le cardinal d'Ailly n'était encore que chancelier de l'Université de Paris, il avait courageusement traité de fausse et de téméraire une proposition contraire à cette chère croyance.

Mais ne nous attardons pas dans ces époques trop voisines de notre âge, et remontons d'un bond au XIII^e^ siècle. Raymond Lulle et Jacques de Voragine s'accordent à dire que vous avez été belle « parce que vous l'avez été sans le péché originel. » Le grand théologien de l'école franciscaine, saint Bonaventure, avait d'abord soutenu une autre thèse ; mais il revient de bonne heure à la vérité, commentant à sa manière l'*Ave, Maria, gratia plena,* il nous invite à voir dans ces mots divins : « une grâce prévenante et préservatrice de la tache originelle. » Comment a-t-on pu faire de l'émule de saint Bonaventure, de l'Ange de l'école, de ce théologien géant, de saint Thomas enfin, un adversaire déclaré du dogme que nous aimons ? Dans son traité de l'*Ave Maria*, il

nous montre à tout le moins la Vierge sanctifiée dans le sein de sa mère, et va jusqu'à dire ailleurs que dans le Christ et dans la Vierge il n'y a pas eu la souillure du péché : *In Christo et in Virgine Maria nulla omnino macula fuit.* Il est juste d'avouer, en remontant le cours des temps, que saint Bernard ne se montra point favorable à ce sentiment ; mais il serait injuste de ne pas ajouter que, tout d'abord, le saint abbé de Clairvaux S'EN RAPPORTA SUR CE POINT A L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE ROMAINE, et d'autre part, qu'entre tous les Saints, aucun ne vous a louée avec un cœur plus ardent, avec des accents plus sublimes.

Cependant Alain de l'Isle et Pierre de Celles protestent énergiquement de leur foi en votre absolue innocence. Le plus grand poète liturgique du moyen âge, Adam de Saint-Victor, exprime en beaux vers la même vérité : « L'épine du péché nous meurtrit, tous tant que nous sommes. Mais vous, ô Marie, vous ne savez même pas ce que c'est que cette épine : *Sed tu spinæ nescia.* »

Le chef de l'école Victorine, le grand Hugues, donne du même dogme une expression plus théologique, mais non pas

plus exacte, lorsqu'il écrit : « Marie a été aussi éloignée des douleurs de la mort qu'elle avait été étrangère à la corruption du péché. » Vers le même temps, saint Norbert fait prendre à ses religieux l'habit blanc en l'honneur de la Vierge et de sa très pure Conception. Tel est le sens de ce noble costume des Prémontrés, de cet Ordre illustre qui compta un jour jusqu'à mille abbayes sous le soleil du monde catholique.

Honoré d'Autun et Hildebert du Mans ne sont pas de moins beaux affirmateurs de la vérité : leurs noms glorieux nous conduisent jusqu'au nom plus glorieux encore de saint Anselme. Le voilà, le véritable Docteur de l'Immaculée Conception ; voilà celui que Dieu a particulièrement destiné à dilater dans l'univers chrétien la magnificence de ce dogme. Lisons, relisons saint Anselme ; à toutes les pages de ses incomparables écrits, nous pourrons lire ces mots en grosses lettres : « MARIE EST IMMACULÉE. » Il convenait, dit-il partout, « que l'Homme-Dieu fût conçu d'une mère très pure, oui, d'une mère si pure, qu'on ne pût pas même imaginer une plus grande pureté après celle de Dieu ». Tel est tout le résumé de la doctrine de saint Anselme.

Il la tenait de ses devanciers dans la foi, et n'a fait, après tout, que lui donner une clarté plus vive, un rayonnement plus étendu.

Vers la même époque, saint Pierre Damien et Fulbert de Chartres tiennent le même langage. Mais depuis longtemps les Conciles avaient ouvert les lèvres des docteurs et donné l'élan aux intelligences chrétiennes. En 794, le concile de Francfort parle en termes aussi glorieux de la mère du Verbe incarné : « Dieu est né d'une terre animée et immaculée. » Une lettre de saint Sophrone, approuvée en 680 par le troisième concile de Constantinople, dit plus clairement encore que Marie a été exempte de toute souillure, *ab omni inquinamento libera*. Et, sous Martin Ier, le concile de Latran, en 649, parle de la « Vierge immaculée ». Ce dernier mot peut être obscur, mais nous allons entendre vingt docteurs l'interpréter très lumineusement. O Marie, rendez-moi digne de citer leurs immortels ouvrages.

Saint Jean Damascène, qui honora le VIIIe siècle ; saint Paschase Radbert et saint Théophane, ces gloires du IXe siècle ; saint Théodore Studite, qui mourut en 826 ; saint Taraise, patriarche de Constantinople en 806 ; Paul Warnefride ; saint Germain, pa-

triarche de Constantinople mort en 730; Jean, évêque d'Eubée au milieu du VIIIe siècle; saint André, évêque de Crète, et tout particulièrement saint Ildefonse, archevêque de Tolède, dont l'âme émigra vers le ciel en l'année 667 : tous ces Pères et Docteurs, sans ambages, sans obscurité, professent la foi la plus mathématiquement précise en votre Conception immaculée : « Marie, disent-ils, n'a pas connu la souillure du péché : *plane, penitus immaculata; ab omni macula expers et aliena.* Ainsi parle Hesychius vers la fin du VIe siècle. Mais nous avons hâte de citer le témoignage d'un livre étrange et dont plusieurs nations ont fait leur évangile : le Coran lui-même proclame le dogme proclamé par Pie IX : « Dieu, dit-il à Marie, Dieu vous a préservée de toute tache : *Immunem te fecit ab omni labe.* » Y a-t-il rien de plus clair ?

Nous voici cependant arrivés sur les confins du VIe siècle, et ici nous ne pouvons nous empêcher de reproduire un argument véritablement scientifique. C'est que si la croyance en votre Conception était si vigoureuse et si universelle au commencement du VIe siècle, IL EST ABSOLUMENT IMPOSSIBLE QU'ELLE N'AIT PAS EU DE LOINTAINES ET DE PUISSANTES RACINES

DANS LA TRADITION DES SIÈCLES ANTÉRIEURS. Une telle croyance ne naît pas, ne s'improvise pas en un jour : elle suppose une force et une vitesse acquises. Et, en effet, les témoignages plus anciens ne nous manquent pas. En remontant du v^e^ siècle jusqu'au 1^er^, nous entendons saint Sabas, vers 484, s'écrier, les yeux fixés sur vous : « La faute de notre premier père s'arrête à votre aspect, et il ne lui a pas été donné d'avancer jusqu'à vous. » Fauste de Riez est encore plus précis vers 475, et saint Fulgence, évêque de Ruspe, dit en termes plus vagues, mais non moins concluants : « La première sentence de la colère divine a été abolie, pour Marie, par la plénitude de la grâce et de la bénédiction de Dieu. » Un patriarche de Constantinople, saint Proclus, ajoute plus pratiquement que vous avez été formée avec une matière absolument pure : *Maria ex mundo formata luto.* Saint Pierre Chrysologue, mort en 450, vous représente, dès le sein de votre mère, comme fiancée à Jésus-Christ : *Christo es in utero pignorata.* Amphiloque, évêque de Side, n'est pas moins lucide et décisif en sa profession de foi : « Celui qui a créé la première Vierge, Ève, dans l'état d'innocence, a créé lui-même la seconde,

Marie, exempte d'opprobre et de tout péché. » En un seul vers, Sedulius trouve moyen de tout dire sur votre éminente pureté : « Vous êtes, dit-il, une rose où rien ne blesse. *Rosa nil quid lædat habens.* » C'est, sous une autre forme, la pensée d'Adam de Saint-Victor. Entre le v^e^ et le XII^e^ siècle, point de différence notable. La pensée et l'amour sont les mêmes.

C'est vers la même époque que Théodote d'Ancyre répète à satiété la même vérité et lui donne vingt expressions diverses. Mais on ne saurait quitter le v^e^ siècle sans se trouver en présence de cet incomparable génie que sainte Monique a donné à l'Église. Nous avons déjà reçu plus haut la déposition de cet illustre témoin, mais il importe de la répéter pour frapper d'une inéluctable lumière les yeux de nos adversaires : « Quand il s'agit de péché, je ne veux pas qu'il soit question de la Vierge Marie ; car nous savons qu'il lui a été donné d'autant plus de grâces pour vaincre DE TOUTES PARTS le péché, qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter Celui qu'il est constant n'avoir eu aucun péché. » Comment peut-il encore y avoir des intelligences qui résistent à de telles paroles ? O aveuglement !

Saint Augustin n'a pas rendu ce témoignage une seule fois dans sa vie, et, pour ainsi parler, isolément. Tandis que saint Jérôme, ce lion du désert, rugit ces magnifiques paroles : « Aucune souillure humaine ne pèse sur Marie, » le grand évêque d'Hippone reprend, sous un autre aspect, sa pensée lumineuse en répondant aux hérétiques de son temps : « Nous ne livrons pas Marie au démon par la condition de sa naissance. Cette condition est pour elle abrogée par la grâce de la renaissance. » Le convertisseur d'Augustin, saint Ambroise, n'est pas moins ardent en son amour pour l'innocence de la Vierge : *Omnia Virgo venena domat.* Saint Éphrem est plus précis ; saint Grégoire de Nysse parle de « votre pureté sans ombre », et saint Épiphane, en 370, donne de cette croyance une formule aussi nette que celle de Pie IX ; « Marie, PAR LA GRACE, a été exempte de toute tache du péché : *Virgo per gratiam expers ab omni labe peccati.* » Ce sont presque les termes de la bulle *Ineffabilis.*

Il ne faut pas nous attendre à trouver dans les trois premiers siècles un développement aussi explicite, aussi *extérieur* de la même croyance. L'Église est alors occupée à défendre la divinité de Jésus-

Christ contre cent sectes acharnées et haineuses. Elle ne laisse pas cependant de s'occuper de la mère du Verbe incarné. Origène vous appelle, ô Marie, le « trésor de Dieu, la plénitude de la sainteté et la perfection de la justice ». Tertullien, saint Irénée, saint Justin, commentent à l'envi cette doctrine : « Par Ève la mort, par Marie la vie. » Et ils ne cessent d'opposer à la Vierge cette même Ève « qui fut souillée par le péché ». N'était-ce pas implicitement proclamer que la nouvelle Ève était exempte de cette tache ? Quant à nous, rien ne nous paraît plus lumineux en faveur de notre foi.

C'est à cette époque que remontent ORALEMENT tant d'admirables liturgies, lesquelles ont été seulement écrites au Ve siècle, mais qui, par leur essence et leurs principaux traits, appartiennent évidemment aux temps apostoliques. Or ces liturgies sont unanimes à vous donner sans cesse le titre d'immaculée : *Impolluta, sanctissima, intemerata, super omnes benedicta.* Dans ces mots poétiques, il est aisé de retrouver la tradition de nos pères : s'ils avaient cru la Vierge infectée par la contagion du péché, ils ne se seraient pas sans doute répandus en de telles louanges. Cette dé-

monstration a sa valeur, et je termine par elle l'énumération de tant de témoignages qui me laissent calme, assuré et joyeux dans la plénitude de ma foi.

Je ne veux même pas interroger les saints Livres et me prouver à moi-même que ces textes glorieux : « Marie brisera la tête du démon ; — O mon amie, il n'y a point de tache en vous ; — Vous êtes pleine de grâces et bénie entre toutes les femmes : » non, je ne veux pas me prouver que ces trois textes forment vos trois diadèmes et sont, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, une base nouvelle pour une croyance si rationnelle et si antique. Je préfère répéter, en finissant, les termes mêmes des Lettres apostoliques qui ont imposé cette foi au monde catholique tout entier et qui ont été tout récemment traduites dans toutes les langues, dans tous les dialectes de l'univers : « Nous déclarons, nous prononçons et définissons que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, a été par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, EN VUE DES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et que

par conséquent elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. »

En vérité, ô Marie, « notre bouche est pleine de joie et notre langue est dans l'allégresse. » Et nous vous prions, en union avec Pie IX, pour la sainte mère Église, « afin que, par votre protection toute-puissante, elle soit de jour en jour plus forte et plus florissante chez toutes les nations et dans tous les lieux; afin qu'elle jouisse de toute paix et de toute liberté; afin que les coupables obtiennent leur pardon, les malades leur guérison, les faibles la force, et les affligés la consolation; afin que tous les aveugles rentrent dans le chemin de la justice et de la vérité, et qu'il n'y ait plus, ô Marie immaculée, qu'un seul bercail et un seul Pasteur. » Amen, amen, amen.

(Ces dernières lignes sont tirées de la Bulle *Ineffabilis*. Le reste est un résumé succinct de tout le livre du cardinal Gousset : *la Croyance générale et constante de l'Eglise touchant l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie;* Paris, 1855.)

II. NATIVITÉ DE LA VIERGE

(8 *septembre.*)

† Être digne de vous louer, voilà ce que je vous demande, Vierge sacrée. Et je désire aussi que vous me revêtiez de force pour lutter contre tous vos ennemis, et surtout contre l'Ennemi de tout le genre humain.

Accordez-moi de savoir vous prier très humblement et vous louer en vous priant.

C'est ce que je vous demande au nom de votre très sainte Nativité, qui a apporté au monde, pour la chrétienté tout entière, la joie, la consolation et l'espoir de la vie.

Le jour où vous êtes née, le monde a été inondé de lumière.

Tige bénie, tige sainte, béni soit le fruit qui est sorti de vous !

Béni soit ce Jésus que, remplie du Saint-Esprit, vous avez virginalement conçu, virginalement porté, virginalement enfanté ! Et vous avez été vierge après comme avant cet enfantement admirable.

Ayez pitié de moi, et puisque votre Nativité glorieuse de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et de la famille de David a annoncé la joie au monde entier, qu'elle me remplisse aussi de liesse et me lave de tous mes péchés.

Vierge très miséricordieuse, priez pour moi. Et puissent les joies de votre naissance qui nous a apporté le salut, puissent ces joies servir tout au moins de voile, ô Marie, pour couvrir tous mes péchés!

Vierge mère de Dieu, vierge fleurie comme un lis, priez votre doux fils pour ce misérable pécheur. Amen.

(Saint Anselme (?). Cette prière se trouve dans un grand nombre de Recueils, Bibliothèque nationale, 1196, etc. etc.)

La terre n'avait pas encore vu se lever sur elle un jour aussi beau, aussi joyeux que celui où Marie, l'enfant qui était la joie du monde entier; où Marie, la fleur de la création visible de Dieu, la perfection de sa cour invisible, la souveraine de ses anges qui jusqu'alors n'avaient point de reine; où Marie fut donnée à la terre comme un beau fruit en toute sa maturité. Et ce fut dans la mémorable journée du 8 septembre.

Il n'est peut-être point, dans tout le cours de l'année, de fête aussi joyeuse, aussi brillante à certains points de vue, que celle de la Nativité de Marie. Cette fête arrive au cœur de la moisson, comme si la Vierge était (ce qu'elle est en effet) le

plus riche trésor de la terre ravie de sa présence.

O Marie, au nom de votre Nativité qui est la véritable fête de la moisson, priez, priez pour moi.

(Le P. Faber, *le Saint Sacrement*, I, pp. 179, 180.)

III. PRÉSENTATION

(21 *novembre.*)

℣. Sur l'ordre du Père éternel, voici qu'aujourd'hui vous vous retirez, ô Marie, dans la sainte obscurité du Temple, et c'est là que vous allez connaître les très admirables douceurs de la vie contemplative.

Vous vous donnez toute à la prière, et toute au service de Dieu. Vous voilà absolument ignorée du monde, et vous ne connaissez que l'étude de Dieu dans le secret du cœur.

Oh ! quelle merveilleuse surabondance de grâces ! Tout en vous est embaumé, tout en vous plaît à Dieu.

Votre intelligence et votre langue, votre chair et votre esprit, vos pensées et vos actions, tout montre très clairement que

vous êtes prédestinée à être la mère du Fils de Dieu.

Gloire donc à ce Verbe qui est né de la Vierge, et qui, en même temps, reste éternellement là-haut dans l'essence divine, avec le Père et l'Esprit ! Amen.

(*O Dei sapientia :* hymne du XVe siècle. On n'a traduit que les cinq dernières strophes.)

IV. ANNONCIATION

(25 *mars.*)

† Terre, qui, dans ta douleur, n'as jusqu'ici produit que des épines, tressaille maintenant et livre-toi à l'allégresse : voici qu'il approche, l'immortel Agriculteur qui doit te débarrasser des épines de la malédiction.

Vierge sans tache, préparez-vous, comme la Toison sacrée, à recevoir la Divinité qui va descendre en vous, semblable à la rosée.

O Livre d'une pureté divine, tenez-vous prêt : car la sagesse de Dieu incarnée va écrire sur vos pages avec le doigt de l'Esprit-Saint, et faire disparaître les prévarications de ma folie.

O Chandelier d'or, recevez la flamme de

la Divinité : que, par vous, elle luise sur le monde et dissipe les ténèbres de nos crimes.

Vous qui êtes le Palais du grand Roi, ô Marie, ouvrez votre oreille divine : la Vérité même, le Christ va prendre son habitation en vous.

O Brebis immaculée, voici qu'il s'apprête à venir en vous, l'Agneau de Dieu qui ôte nos péchés. La Branche mystique va bientôt produire cette Fleur divine qui, suivant la parole de l'Écriture, s'élève visiblement de l'arbre de Jessé.

O Marie, ô Vigne fécondée par la parole de l'Ange, préparez-vous à donner la grappe toute vermeille de maturité et inaccessible à la corruption.

Salut, ô sainte Montagne que Daniel a vue d'avance dans l'Esprit divin et de laquelle doit être détachée cette Pierre spirituelle qui brisera toutes les vaines idoles des démons.

O Arche raisonnable, que le véritable Législateur aime d'un amour suprême et qu'il a résolu d'habiter, soyez remplie de joie, car il veut par vous renouveler son œuvre anéantie.

Celui qui ne quitte jamais la droite de son Père, Celui qui surpasse toute substance,

arrive pour prendre en vous sa demeure, ô Marie : il vous placera à sa droite, comme une Reine digne de lui et douée d'une excellente beauté ; vous serez comme sa Main droite tendue pour relever tous ceux qui sont tombés.

Et voici que le prince des Anges, ministre de Dieu, vous adresse sa parole joyeuse, pour vous annoncer que l'Ange du grand conseil va prendre chair en vous.

O Verbe divin, abaisse les cieux et descends vers nous : le sein de la Vierge est préparé comme un trône pour toi ; viens t'y asseoir, comme un Roi glorieux, et sauve de la ruine l'œuvre de ta droite. Amen, amen.

(Liturgie grecque : hymne de la Vigile de l'Annonciation. Traduction de dom Guéranger, avec quelques légères modifications. On a omis à dessein plusieurs strophes.)

V. LA VISITATION

(*2 juillet.*)

† Venez, très glorieuse Dame, venez nous faire une visite, à nous aussi. Nos pauvres âmes sont blessées : venez les illuminer et leur donner les saints présents de la vie.

Venez enlever de nos cœurs les taches du péché, ô vous qui êtes, après Dieu, le salut du monde. Venez, dans une visite à votre peuple, le délivrer aussi des châtiments que le péché mérite.

Venez, Reine des nations, éteindre les ardeurs de nos vices. Tous ceux qui sont égarés, ramenez-les, et faites que notre vie soit celle des Innocents et des Saints.

Venez nous visiter : nous sommes malades. Nous sommes faibles : communiquez-nous la force d'une passion sainte, et ne souffrez pas, ô Marie, que notre esprit flotte à tous les vents.

Venez, Étoile ; venez, Lumière des mers : jetez sur nous le beau rayon de la paix. Que notre cœur ressemble à Jean : qu'il bondisse, qu'il exulte en présence du Seigneur.

(Hymne *Veni, præcelsa Domina*, publiée par Mone, *Hymni latini*, II, 125, et Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, II, 165, d'après deux manuscrits du XVe siècle. — Nous n'avons traduit que les cinq premières strophes.)

VI. NOEL ET LE TEMPS DE NOEL

† Réjouissez-vous, jeune mère, réjouissez-vous de votre maternité. Voici que vos entrailles si pures sont fécondées ; voici

que vous avez un fils. Vous gardez le lis de la virginité : cependant, tendre vierge, vous réchauffez avec votre lait maternel le corps délicat de votre enfant. Le Fils unique du Père, Celui par qui il a fait les siècles, il est là. Il a revêtu notre forme. Il est bercé dans les bras d'une humble vierge qui est mère. Là-haut il nourrit les saints anges de l'éternelle béatitude ; ici-bas c'est un petit enfant qui a soif et faim. Là-haut il gouverne tout ; ici-bas il se laisse gouverner par sa mère. Là-haut il donne les empires ; ici-bas il reçoit les commandements de Marie. Là-haut il est assis sur un trône, au sommet le plus élevé du ciel ; ici-bas il est entouré de langes et vagit dans la crĕche... Homme, considère ce spectacle et vois combien sont grandes les œuvres de la céleste Bonté. Aurais-tu accumulé péché sur péché, ne désespère pas, puisque tu vois ici tant de marques de charité. Réfugie-toi à l'ombre de la Vierge : c'est là qu'est le pardon, et Celui qu'elle tient sur son sein est la Source même de la miséricorde. Va donc et fais-lui plusieurs saluts avec cette belle confiance que donne l'espérance. Fléchis les genoux, et dis-lui : *Ave, plena gratia.*

O Marie, vous apaisiez jadis avec votre

lait les larmes de Jésus petit enfant : apaisez aujourd'hui la colère de ce Dieu contre nos crimes.

Et vous, ô Jésus, jetez un regard sur ces pauvres tombés, pour lesquels votre mère vous prie. Lavez leurs fautes, et rendez-les dignes citoyens du ciel. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 1201, XIVe siècle, etc.)

Le Seigneur, par sa venue, a dissipé toutes les ombres de la nuit. Là où la lumière n'était pas, la splendeur s'est répandue et le jour a paru.

Réjouissez-vous et tressaillez, ô vous qui avez enfanté votre créateur et votre maître ;

Réjouissez-vous d'avoir été trouvée digne d'être la mère du Christ.

(Liturgie ambrosienne. Traduction de dom Guéranger, *Année liturgique*, I, 247.)

VII. LA PURIFICATION

(*2 février.*)

† Être digne de vous louer, voilà ce que je vous demande, ô Vierge sacrée. Et je désire aussi que vous me revêtiez de

force pour lutter contre tous vos ennemis, et surtout contre l'Ennemi de tout le genre humain. Accordez-moi de savoir vous prier très humblement et vous louer en vous priant. Et c'est ce que je vous demande en ce jour, au nom de votre Purification...

Rien n'était aussi saint que votre corps, rien n'était aussi pur que votre vie, rien n'était aussi beau que votre beauté. Votre cœur était sans tache, et sans tache étaient vos lèvres.

Vous étiez la vierge, toute blanche de corps et d'esprit. Et en vérité celle qui n'avait point à se purifier ne devait rien à la loi de la purification. Cependant, pour donner en vous un grand exemple d'humilité, vous avez daigné accomplir ce devoir de la purification qui avait été imposé aux autres mères.

Et vous avez porté au Temple, comme pour y être aussi purifié, ce Dieu qui, en naissant de vous, vous avait conservé intact l'honneur de la Virginité.

Vous avez porté au Temple avec vous, comme pour y être aussi purifié, Celui dont le sang a coulé sur la croix pour nous purifier de la tache originelle ; Celui qui tous les jours descend sur l'autel en un mystère sacrosaint ; Celui qui nous purifie

des fautes actuelles par son sacrement de la Pénitence.

Vous avez porté au Temple avec vous, comme pour y être aussi purifié, Celui qui est le saint Pontife selon l'ordre de Melchisédech ; qui tous les jours compatit à nos douleurs avec une miséricorde infinie, qui élève sans cesse la voix devant son Père pour les péchés de son peuple.

Vous avez porté au Temple avec vous, comme pour y être purifié, votre divin fils Jésus. En tant qu'il nous est semblable, il nous réconcilie avec Dieu dans cette chair même qu'il a bien voulu revêtir. En tant qu'il est égal au Père et Dieu de Dieu, Dieu juste et Dieu patient, il nous pardonne et nous absout, à la condition toutefois que nous nous convertissions et fassions l'aveu de nos péchés.

C'est en son nom, Vierge toute pure, que je me réfugie auprès de vous. A cause de ce nom qui vous est si profondément cher, et pour l'amour de votre Fils, je vous prie d'accueillir, Dame très clémente, celui qui vous demande asile. Par les mérites de votre purification, venez-moi en aide, afin que je connaisse cette grande joie de me vouloir enfin purifier de toutes les souillures de ma conscience, afin que

je ne connaisse plus la douleur d'être souillé de nouveau. Sainte Mère de Dieu, pitié, pitié pour moi.

C'est pourquoi je fléchis les genoux devant votre Fils, Notre-Seigneur Jésus, plein d'une espérance absolue en votre intercession auprès de Celui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 1196, XIVe siècle, etc. — Le commencement est le même que dans la prière ci-dessus, sur la Nativité : *Dignare me laudare*, etc.)

VIII. LES SEPT DOULEURS

(*Le vendredi après le dimanche de la Passion.*)

I. Salut, Marie, miroir de l'éternité. *Ave Maria.*

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous ; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur que saint Siméon vous annonça prophétiquement lorsqu'il vous dit : « Il traversera un jour votre âme bienheureuse. » Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur. Et puissé-je, dans l'espoir de la résurrection, savoir me garantir de

la mort éternelle en portant placidement le joug léger et suave du Sauveur. Amen.

*

II. Salut, Marie, habitacle de la divinité. *Ave, Maria.*

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous ; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheureuse, alors qu'au moment du massacre des Innocents vous avez su que tant de cœurs de mères étaient cruellement déchirés. Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur ; que je connaisse la véritable componction d'un cœur contrit, que je sois arraché aux serres du démon, et que je puisse un jour être inscrit sur le Livre de vie. Amen.

*

III. Salut, Marie, fille du Père tout-puissant. *Ave, Maria.*

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous ; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheu-

reuse, alors qu'ayant perdu votre cher Fils, vous le cherchiez dans Jérusalem. Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur; que, cherchant Jésus et Marie, je les sache trouver, et que j'arrive enfin à remplacer, par la vigueur et la santé de l'Esprit-Saint, la maladie et le poison qui me dévorent. Amen.

*

IV. Salut, Marie, épouse du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheureuse, alors que, le matin de sa Passion, vous avez vu et senti jusqu'au fond de votre âme votre Fils livré aux mains des Juifs, frappé de cent soufflets, couvert de crachats, chargé de liens et traîné devant ses juges. Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur, et que, persévérant dans la satisfaction due à mon Dieu, j'échappe aux liens du diable, du monde et de ma propre fragilité, pour finir ma vie sous le gouvernement et la conduite de Marie. Amen.

V. Salut, Marie, mère du Fils céleste.

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous ; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheureuse, alors que vous avez vu votre Fils suspendu en croix entre deux voleurs, et alors surtout que vous avez assisté aux derniers moments de l'Homme-Dieu. Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur, et que, rempli de la crainte et de l'amour de Dieu, je médite souvent sur le mystère de sa Passion, pour progresser de plus en plus, grâce au Saint-Esprit, dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour. Amen.

*

VI. Salut, Marie, sanctuaire de toute la Trinité.

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous ; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheureuse, alors que vous avez reçu entre vos bras très saints votre Fils bien-aimé qui est la Vie et qui était mort. Misérable

pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur; faites que je ne cesse d'avoir au fond de mon cœur et de me représenter très vivement ces blessures horribles de Jésus, ce sang tout frais répandu, tant d'opprobres, tant d'ignominies, et tous les mystères de la Passion. Faites enfin que mon âme ressente très efficacement toute cette amertume de la mort de son Dieu. Amen.

*

VII. Salut, Marie, domaine de l'éternelle paix.

O ma dame sainte Marie, Vierge glorieuse et mère de l'Homme-Dieu, je fléchis les genoux devant vous; je vous prie et vous supplie, au nom de ce glaive de douleur qui a traversé votre âme bienheureuse, alors que vous avez été priée, avec une si profonde tristesse, d'abandonner le tombeau de votre Fils après sa sépulture. Misérable pécheur que je suis, faites que je puisse prendre ma part de cette douleur, et qu'à l'heure de la séparation de mon corps et de mon âme, j'aie du moins la joie de votre présence à côté, tout à côté de moi, pour aller, grâce à votre puissance et à votre bonté, jouir éternellement dans

le ciel de la vue de la Trinité sainte. ***Pater, Ave, Credo.***

(Bibliothèque nationale. Lat. 1196, XIVe siècle, etc. Cette dévotion aux Sept Douleurs a revêtu cinquante autres formes. Cf. Mone, *Hymni latini*, t. II, et plus bas, les « Cinq Douleurs »).

Après avoir demandé notre part dans les Sept Douleurs de la Vierge, participons à ses Sept Joies qui ont été si populaires durant tout le moyen âge.

† Réjouissez-vous, Mère du Christ, qui l'avez conçu en entendant la voix de Gabriel, le messager divin. Réjouissez-vous, vous qui, pleine de Dieu, l'avez enfanté sans souffrir et sans que le lis de votre virginité perdît rien de sa fraîcheur.

Réjouissez-vous des trois présents que vous apportèrent les rois mages précédés et conduits par la lueur de l'étoile. Réjouissez-vous en voyant éclater, dans la lumière, la résurrection de ce Fils dont vous aviez vu la mort avec tant de larmes.

Réjouissez-vous en voyant le Christ, de sa propre force, s'élever dans le ciel. Réjouissez-vous, parce qu'après lui vous y devez monter, et que, dans le palais du ciel, vous serez couronnée de beaux rayons de gloire.

Réjouissez-vous, alors que la flamme de l'Esprit-Saint descend sur l'âme des apôtres des hauteurs du trône céleste, et faites, ô Vierge, que nous puissions jouir de la vue de votre Fils en l'éternité de la joie. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 10528, XIV^e^ siècle et cinquante autres manuscrits. C'était une des dévotions les plus usuelles de nos pères. Dans ses *Hymni latini*, Mone a publié vingt pièces analogues.)

IX. LE VENDREDI SAINT

« Parmi tous les points de la Passion, pensez tous les jours aux douleurs de la glorieuse Vierge Marie. »

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. Commencement du XVI^e^ siècle : *Instruction pour une femme séculière.*)

---

† Vierge glorieuse, mère de notre Sauveur Jésus-Christ, demandez à votre Fils d'avoir pitié de cet indigne pécheur. Je vous en supplie au nom de cette « sainte tendre pitié » que vous avez ressentie à son sujet quand vous le vîtes saisi par les Juifs, honteusement traité, envoyé chez Hérode, où il eut à subir tant d'outrages ; puis, renvoyé chez Pilate, où il souffrit un jugement si cruel, avec toutes ces angoisses

que l'Ange ne pourrait raconter et auxquelles le cœur mortel ne saurait seulement penser.

Or donc, vous le vîtes lié à une colonne et battu si angoisseusement, que le sang vermeil coulait en ruisseaux de toutes les parties de son corps. Puis vous vîtes les Juifs félons le couronner d'épines, le frapper, le saluer par moquerie, et, après que Pilate eut consenti à son crucifiement, le conduire au Calvaire avec d'horribles coups, lui jeter de la boue à la face et lui cracher à son très doux visage.

O très douce Dame, qui étiez pleine de très grande tristesse, vous étiez là et voyiez votre enfant qui était jadis la plus belle créature née de mère, et qui maintenant était méconnaissable et ressemblait à un lépreux, sous le poids des tourments que les Juifs lui faisaient subir en votre présence. Et il ne leur répondait rien, quelles que fussent les ignominies dont on l'accablait, et il était tout semblable à l'agneau que l'on mène à la mort.

Vous le vîtes ensuite porter sa croix sur ses saintes épaules, se retourner vers les femmes qui le suivaient en pleurant, et leur dire : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vos péchés. »

Et, après toutes ces tortures souffertes sous vos yeux, vous vîtes qu'on étendit tout son corps sur la croix et qu'on perça ses pieds et ses mains de gros clous de fer. Et vous vîtes son précieux sang couler de ses plaies en si grande abondance, qu'il semblait que c'étaient fontaines.

Alors, arrivé tout près de sa sainte mort dans l'atroce tourment de sa croix, votre Fils, très douce Dame, vous regarda très tendrement et vous mit en la garde de monseigneur saint Jean. Il vous dit : « Femme, voilà votre fils ; » et saint Jean vous reçut comme sa mère.

C'est alors que votre âme sainte connut ce glaive que saint Siméon lui avait prédit : car vous saviez, vous voyiez, vous sentiez la très angoisseuse douleur et passion que votre débonnaire enfant soutenait et la mort très amère dont il mourait.

Vous l'entendîtes crier qu'il avait soif, et il est vrai qu'il avait soif de notre rédemption. Alors les félons juifs lui donnèrent du vinaigre à boire, et il n'en voulut pas goûter. Et il s'écria : *Consummatum est ;* tout ce qui convient à la rédemption de l'homme est accompli. Et enfin vous le vîtes, vous l'entendîtes jeter un grand cri suprême : « Mon Père, je remets

mon esprit entre vos mains. » Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

Sainte Dame, très glorieuse Vierge et pleine de grande compassion, ce ne fut pas merveille si votre cœur et votre âme furent torturés, quand vous dûtes assister au spectacle de cette mort si terrible, et quand il vous fallut subir cette séparation d'avec votre doux enfant. Les objets insensibles, oui, ceux qui, selon la nature, ne sentent et n'entendent rien, donnèrent eux-mêmes des signes de douleur et d'angoisse. Les pierres se fendirent, et la terre trembla.

O Vierge qui avez assisté à toute la Passion de votre Fils, faites que cette Passion nous conduise aux palais du ciel. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 10528, XIVe siècle. Nous avons modifié un ou deux mots, et ajouté les dernières lignes.)

---

† O Vierge, mère et fille très heureuse, qui seule avez eu, sur le Calvaire, une foi inébranlable en votre Fils (car vous saviez que sa chair précieuse allait ressusciter dans la gloire), je me viens rendre à vous très humblement.

O doux saint Jean, gardez-moi, et

faites qu'après ma vie je n'aie plus de peines.

Vous, humble Madeleine, qui avez obtenu de Dieu grâce et faveur, venez-moi en aide et obtenez-moi de la suprême Essence le don de cette même grâce. Amen.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. L. 66. Incunable du commencement du XVIe siècle : *Voyage et Oraisons du mont du Calvaire de Romans en Dauphiné.*)

X. PAQUES ET LA PENTECÔTE

† C'est une légitime croyance, attestée par la tradition, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, vous a honorée, ô Marie, de la première apparition de son corps glorifié. Et il semble qu'il ne devait pas moins à une telle mère.

C'est aussi notre foi qu'au jour de la Pentecôte vous étiez au Cénacle, formant le centre auguste du Collège apostolique, et que l'Esprit-Saint descendit sur vous en même temps que sur les Apôtres. Mais vous possédiez depuis longtemps la lumière de cet Esprit qui avait divinement fécondé votre virginité.

Telles furent ici-bas les dernières de vos joies terrestres, et il ne vous restait

plus qu'à rejoindre votre Fils bien-aimé. Cet aimant vous attirait violemment et finit par vous emporter au ciel, où vous êtes assise sur un trône formé de constellations magnifiques.

O Marie, priez pour que Dieu ressuscité apparaisse à nos âmes et glorifie un jour nos propres corps ; priez pour que le Dieu de la Pentecôte fasse luire son soleil sur tous nos entendements ; priez pour que l'aimant divin nous attire et nous soulève jusqu'à l'éternelle béatitude, auprès de vous, ô notre Mère, notre bonne et admirable Mère. Amen.

XI. L'ASSOMPTION

(15 *août.*)

† O Vierge immaculée, je m'unis, humble créature que je suis, au triomphe éclatant de votre Assomption. Quelle gloire vous avez reçue en ce jour ! Votre Fils vint lui-même à votre rencontre avec toute la cour céleste, c'est-à-dire d'une part avec tous les chœurs des Anges, et de l'autre avec tous les ordres des Saints, avec les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs et tous les autres bienheureux.

On dit qu'en ce moment tout le purgatoire reçut une indulgence universelle, et que, parmi les âmes qui y étaient tourmentées, il n'y en eut pas une qui ne fût entièrement délivrée par votre intercession, pour rendre votre triomphe plus glorieux encore. Vous vous éleviez ainsi environnée, vous vous éleviez sans cesse, jusqu'à ce que vous fûtes assise à la droite de votre Fils. Et, à mesure que vous passiez devant les ordres des anges et des saints sur cette incomparable route du Paradis, chacun d'eux venait vous rendre hommage en particulier. Et qui pourra jamais exprimer les louanges, les bénédictions et les actions de grâces dont ils vous comblèrent? Qui pourra répéter ce que vous dirent les Patriarches, qui vous avaient demandée avec tant d'instance; les Prophètes, qui vous avaient prédite avec tant de lumière; ceux des Apôtres déjà morts, qui avaient prêché votre maternité divine avec tant de zèle; les Martyrs, qui avaient déjà versé leur sang pour l'honneur de votre Fils; les Vierges, qui avaient si constamment imité votre innocence et votre pureté virginale; en un mot, toutes les âmes bienheureuses, qui savaient que vous étiez la mère de leur libérateur, la source de leur salut et de

leur bonheur, la réparatrice de leur chute et la porte par laquelle elles étaient rentrées dans le royaume des cieux ; ce que vous dirent aussi les Séraphins, vous voyant si pénétrée des flammes de l'amour divin ; les Chérubins, apercevant en vous une lumière infiniment plus haute et plus pénétrante que la leur ; les Trônes, vous reconnaissant pour l'arche vivante où la très sainte Trinité reposait d'une manière beaucoup plus auguste et plus excellente qu'en eux-mêmes : quoi de plus ? Tout le reste des esprits célestes, sachant que vous veniez ajouter un nouvel éclat au Paradis, et que par vous les brèches, que la révolte des mauvais anges avait faites dans leurs rangs, seraient heureusement réparées ? Sans doute tous ces bienheureux se prosternèrent alors devant vous, vous reconnurent pour leur Reine, vous firent l'offre de leurs personnes et de leurs services, et se dévouèrent entièrement à vous pour chanter éternellement vos louanges et obéir à toutes vos volontés. Que puis-je faire en ce jour, sinon m'unir à eux, pour vous demander ensuite tout ce dont j'ai besoin ? Je sais, en effet, quel est votre pouvoir pour nous secourir, et combien nous dépendons de votre assistance pour

surmonter les difficultés de notre pèlerinage et arriver sûrement au port du salut. Saint Épiphane ne vous appelle-t-il pas « la confiance des chrétiens »; saint Bernard, « tout le sujet de notre espérance; » l'hymne des Grecs, « notre mur, notre soutien, notre invincible défense; » saint Pierre Damien et d'autres Pères, « l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu du ciel; » et saint Éphrem, « le port assuré de ceux qui sont en danger de faire naufrage? » Quand donc les vents des tentations viendront à s'élever contre moi, comme le dit encore saint Bernard (et je m'approprie ses paroles); quand je me trouverai au milieu des écueils et des rochers des tribulations humaines, je regarderai l'Étoile de la mer; j'implorerai le secours de Marie. Quand les flots de la colère, de l'orgueil et de l'incontinence ébranleront le pauvre vaisseau de mon âme, je me tournerai vers cette Étoile et je crierai : « Marie! » Si je suis troublé de la grandeur de mes crimes, étonné de l'état misérable de ma conscience, effrayé de la sévérité des jugements de Dieu, au lieu de tomber dans l'abîme du désespoir, je penserai bien vite à Marie. Dans les dangers, dans les troubles, dans les dé-

tresses, dans les plus grandes extrémités, je me souviendrai de Marie. Son nom ne sortira pas de ma bouche, son souvenir ne sortira pas de mon cœur. En la suivant, je ne m'égarerai pas; en la priant, je serai hors de danger; en pensant à elle, je ne faillirai pas; si elle me protège, je ne craindrai pas; et si enfin, comme je l'en supplie en ce jour du plus profond de mon cœur, elle veut m'être tout à fait propice, j'arriverai heureusement près d'elle au terme de mon salut. Ainsi soit-il.

(D'après la *Vie des Saints*, du P. Giry, XVII^e^ siècle.)

Élevez-vous dans la paix du ciel, ô Vierge, et apaisez le Créateur en faveur de l'ouvrage de ses mains. Pendant que vous étiez ici-bas, une bien petite portion de notre terre eut seule l'honneur de vous posséder; mais, depuis que vous avez été emportée de la terre au ciel, l'univers tout entier vous possède, comme l'universel propitiatoire, ô vous qui êtes la donatrice de la vie; bien plus, *par votre Fils*, la vie de tous les vivants; bien plus encore, la cause de la vie!

(André de Crète, VII-VIII^e^ siècles. Traduction d'Auguste Nicolas.)

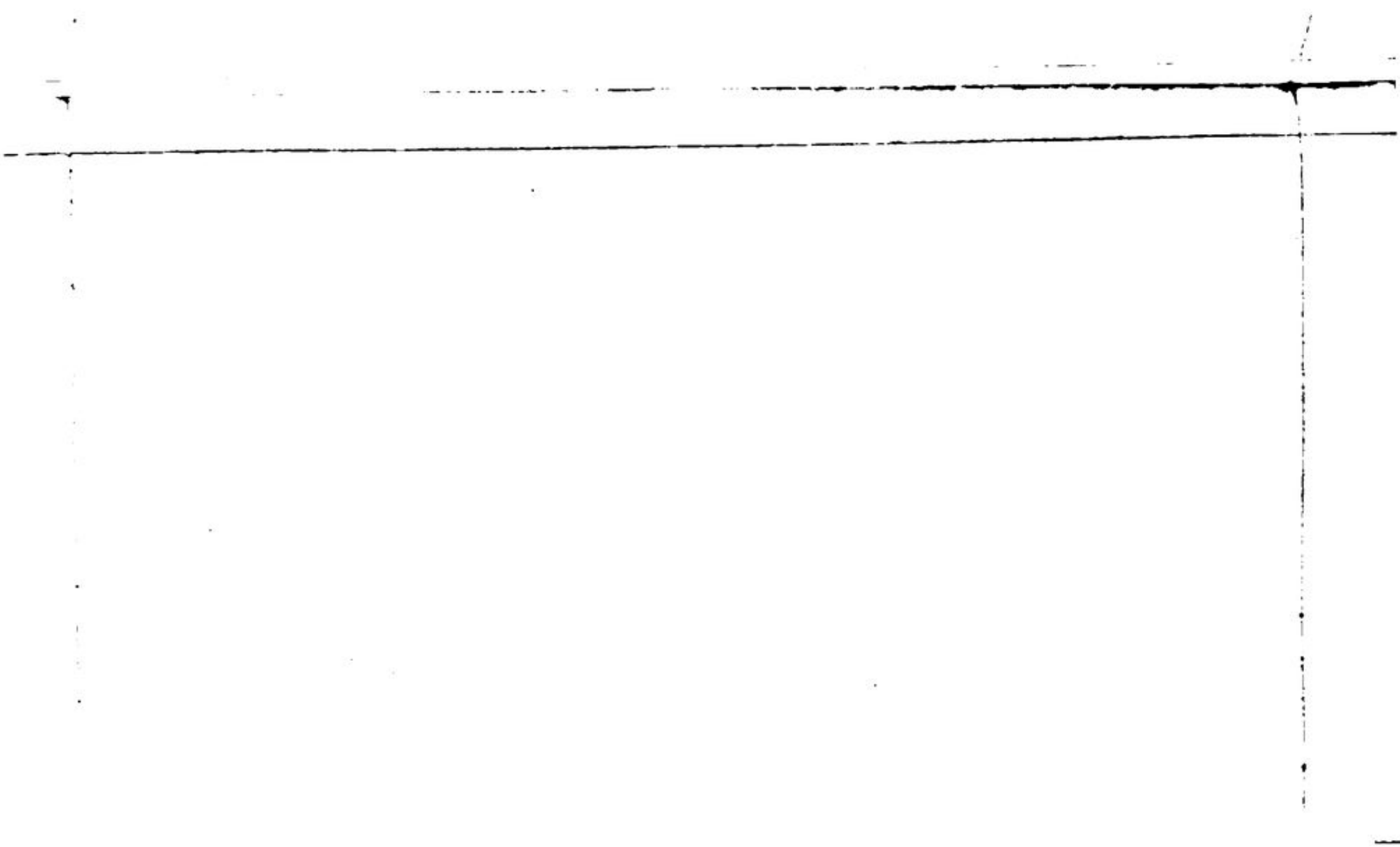
C'est aujourd'hui que l'archange Gabriel est venu apporter à la Vierge le prix de la victoire, ce prix qu'elle avait mérité comme les antiques athlètes.

C'est aujourd'hui qu'à cette Victorieuse il a apporté un diadème.

C'est aujourd'hui qu'il a reconduit vers le Seigneur, vers le Maître de toutes choses, Celle qui avait été le temple du Très-Haut et l'habitacle de l'Esprit.

Priez pour nous, Vierge glorieuse.

(Liturgie arménienne. Office de l'Assomption. D'après le *Codex Missæ Armenorum sive Liturgia armena*, publié à Rome en 1677.)



Cinquiėme partie

DE LA VIE

PVER NATVS EST
LA NATIVITE

LA VIE

Les prières que renferme cette cinquième et dernière partie de notre Recueil se divisent naturellement en quatre chapitres, suivant qu'elles se rapportent aux quatre chefs suivants : 1° Prières dans les douleurs privées. 2° Prières dans les calamités publiques. 3° Prières pour obtenir une vie chrétienne et le salut éternel. 4° Actions de grâces.

I. PRIÈRES DANS LES DOULEURS PRIVÉES

Vous, vrais catholiques, dévots serviteurs de la Vierge Marie, qui, dans cette présente vie, êtes en continuelle peine et bataille, rappelez souvent en votre mémoire, par dévote contemplation, les grandes peines et douleurs que la mère de Dieu a subies pour vous, afin que vous puissiez, avec elle, régner en éternelle félicité. Amen.

(Bibliothèque nationale, 10551, XVe siècle.)

DANS LA SOUFFRANCE

† En souvenir des angoisses qu'a soutenues votre cœur, ô Vierge très bonne, lorsque votre doux Fils Jésus, aux mains des Juifs qui criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le, » fut jugé digne de la mort et condamné au supplice de la croix ; au nom de cette incomparable douleur, venez en aide à un misérable pécheur, aujourd'hui et durant tout le temps de son angoisse. Ne m'oubliez pas quand mon corps sera torturé par la maladie, quand mon âme le sera par le démon et par la crainte du redoutable Jugement. Mais faites que la sentence de l'éternelle mort ne soit

pas portée contre moi ; faites que je ne sois pas livré en proie aux éternelles flammes. Amen, amen.

(Bibliothèque Mazarine, T. 807, XIIIe siècle.)

DANS UNE ÉPREUVE OU UNE TENTATION

† Vierge sans tache, mère de Dieu, écoutez ma prière : aidez-moi en cette épreuve, aidez-moi en toutes mes nécessités. O Glorieuse, intercédez pour moi auprès de mon Rédempteur, auprès de ce fils que vous avez enfanté sans concupiscence. Délivrez-moi de toute embûche de l'ennemi, de toute délectation de la chair. Que, par votre intercession, j'obtienne le pardon de tous mes péchés, une résistance solide à mes adversaires visibles et invisibles, et l'amendement de ma vie désormais protégée par Dieu. Je vous le demande au nom de votre fils, que vous avez engendré selon la chair, mais qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

(Bibliothèque Mazarine, T. 805, Xe siècle.)

QUAND L'ÉPREUVE DEVIENT PLUS FORTE

† O saints archanges Michel, Gabriel et Raphaël, ô tous les chœurs de la hiérarchie angélique et des esprits bienheureux, chérubins, séraphins, trônes, dominations, principautés, puissances et vertus des cieux, anges et archanges, tous les saints et tous les élus de Dieu, patriarches, prophètes, apôtres, évangélistes, martyrs, confesseurs, vierges, continents, veuves, saints époux, toutes les âmes saintes, vous tous enfin, je vous prie de saluer de ma part la Vierge Marie et de la prier pour moi en lui disant :

« *Ave.* Salut, impératrice du ciel et réconciliatrice de tous les pécheurs. *Gratia plena, Dominus tecum.* O pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : il est avec vous, le Seigneur Père, le Tout-Puissant, qui est votre créateur et dont vous êtes la fille. Il est avec vous, le Seigneur Fils, qui est votre fils unique et le fils unique du Père ; qui vous a consacrée et dont vous êtes la mère virginale. Il est avec vous, le Seigneur Saint-Esprit, le Paraclet qui vous a fécondée et dont vous êtes l'épouse. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le Dieu un et trine est avec vous.

Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus. Amen. »

Et voici que moi aussi, misérable pécheur qui ai déshonoré si souvent mon âme et mes œuvres par le mensonge, je viens, en ma tribulation présente, essayer de trouver pour vous douces paroles : « Salut, fête de mon cœur ; salut, fille, épouse et mère de Dieu, son diadème et le thème éternel de la louange des saints, qui nous avez donné la fleur de vie ;

« Beauté pour les yeux, douceur pour l'oreille, pur et délicieux parfum ;

« Soyez ma défense, marquez-moi de votre sceau et montrez combien vous êtes douce ; mais aidez-moi surtout dans le dernier combat de la vie.

« Salut, habitation de Dieu ; salut, sanctuaire de la Trinité ; salut, notre refuge. *Ave, Maria, gratia plena, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. Amen.* »

(Bibliothèque nationale, 1201, XIVe siècle.)

QUAND ON A DES ENNEMIS

† O très douce Dame, saint Bernard dit que nul ne vous requiert jamais sans être aidé de vous.

C'est pourquoi, belle très douce Vierge Marie, je viens me rendre à vous et me mettre, en cette très grande douleur de mon âme, sous votre benoîte garde.

Et je vous requiers, mère de Dieu, au nom de votre cher enfant et pour l'amour que vous lui portez, de me prendre en grâce et de me défendre contre tous ceux qui me menacent.

Gardez bien mon honneur et mon état que je confie à votre bonne protection, et me veuillez envoyer joie parfaite du corps et de l'âme.

Sauvez tous mes bienfaiteurs et amis, et conservez-les en votre amour; ayez merci de tous les morts; convertissez tous ceux qui font le mal; faites qu'ils ne me puissent nuire; apaisez leurs cœurs envers moi, et maintenez-nous tous ensemble à votre service, ô douce Dame. Amen.

(Bibliothèque nationale, Fr. 927, XV^e^ siècle.)

DANS UNE MALADIE

† A vous, c'est à vous que je recommande, ô Marie, le jour dernier de ma vie et l'heure dernière de ma mort.

Dans cette lutte suprême, ma pauvre âme sera troublée :

O Dame miséricordieuse, ayez pitié d'elle.

Avec tous les saints, accourez, venez. Préservez-moi de l'éternelle colère, et faites que je plaise à votre fils Jésus. Amen.

(Bibliothèque nationale, 1201, XIVe siècle.)

CONTRE LA MORT SUBITE

† Elle est le lumineux habitacle, le clair vaisseau du Saint-Esprit; elle est la glorieuse mère de Dieu, elle est la dame des vertus, et c'est elle qui a anéanti la puissance du serpent. Elle est plus belle que le soleil, plus claire que la lune, plus resplendissante que les étoiles. Allons donc vers elle, pauvres pécheurs et pécheresses, en frappant nos poitrines et disant : « O Vierge Marie, mère débonnaire et bénigne dame, veuillez nous délivrer de la mort soudaine et de toutes tribulations, et faites-nous participants de la gloire éternelle du paradis. Amen. »

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. I. 66. Commencement du XVIe siècle. Nous avons à peine changé quelques mots au texte primitif.)

POUR UN MALADE

† O seule pure, ô vous en qui se trouve l'océan de la paix, n'interrompez pas un seul instant votre prière pour votre serviteur qui souffre. Arrachez-le à la maladie, afin qu'il puisse vous magnifier encore, vous magnifier sans cesse.

Mère du Créateur de toutes choses, jetez de là-haut un regard clément sur notre malade, et adoucissez l'amertume de sa douleur.

Mère de Dieu toujours vierge, protectrice puissante, port, mur, échelle et forteresse mystique, ayez pitié : c'est à vous que notre malade a recours.

Vous dont la pureté mérite tant de louanges, dame dont la bonté surpasse toutes les bontés, olivier mystique, ayez pitié de celui qui reçoit les onctions de l'huile sainte, et sauvez votre serviteur.

(Rituel de l'Église grecque.)

POUR UN MORT

† Porte très lumineuse et où Dieu est entré, demandez à ce Dieu d'ouvrir à votre serviteur les portes du ciel, afin qu'il y

chante vos louanges dans l'éternel repos, ô Marie, ô protection suprême du genre humain. Amen.

(Liturgie grecque : *Officium funereum in sacerdotem vita functum.* Cf. l'*Eucologe* de Goar, p. 586.)

APRÈS LA MORT D'UN ENFANT

Prière de la mère.

† Vous qui avez engendré celui qui est le Verbe et la Sagesse du Père, voyez la plaie vive que j'ai à l'âme, guérissez-la et tempérez, ô Mère, la douleur qui déchire mon cœur.

(Rituel de l'Eglise grecque : *Canon funereus pro pueris vita functis.*)

Dans le sein d'Abraham, dans les tabernacles de l'éternel repos, où la joie et les fêtes ne prennent jamais fin, dans ces beaux lieux où les eaux de la vie ont leur source, c'est là, enfant, que nous prions Dieu de te placer, ce Dieu même qui pour nous s'est fait petit enfant.

Vous l'avez voulu, ô Roi de l'univers : oui, vous avez transporté soudain mon heureux petit enfant, comme un petit oiseau que vous avez pris en vos rets di-

vins et que vous avez placé dans les nids du ciel. Donnez-lui donc votre royaume, et qu'il y ait une âme de plus parmi les âmes des justes.

L'enfant répond :

Pourquoi pleurer sur ma mort? Je ne suis pas, en vérité, et ne puis être un objet de douleur.

Dieu, mon Dieu, qui m'avez appelé dans votre ciel, soyez la consolation de ma maison que je vois d'ici toute en larmes.

« Ils n'avaient que moi d'enfant, » et c'était sur moi que se portaient tous leurs yeux.

Consolez ma mère, *ô vous qui êtes né de la Vierge,* et soyez le rafraîchissement de cette douleur brûlante de mon père, vous à qui l'on chante Alleluia.

(Liturgie grecque : *Canon funereus pro pueris vita functis.* Cf. Goar, 594. — Voir d'autres prières pour les morts dans notre *Livre de tous ceux qui souffrent.*)

II. PRIÈRES DANS LES CALAMITÉS PUBLIQUES

DURANT UNE ÉPIDÉMIE

† O Immaculée, vous êtes le plus sûr de tous les refuges, vous êtes l'asile par excellence, vous êtes l'espoir des déses-

pérés. Ayez donc pitié de vos enfants qui sont livrés à un mal si horrible; faites-leur visite; adoucissez l'amertume et allégez le poids de leur maladie; écartez de nous cette contagion et sauvez-nous, oui, sauvez tous vos serviteurs, ô Mère de Dieu.

(Rituel de l'Eglise grecque : *Canon in pestilentialis morbi periculo.*)

---

† Vierge, reine de haut parage, priez votre cher Fils pour tous les hommes, et faites si bien, qu'il apaise son ire contre nous. Je vous en supplie à jointes mains : demandez-lui de préserver tous vos pèlerins de cette épidémie, ô Notre-Dame de Recouvrance. Amen.

(Bibliothèque de Sainte-Geneviève, BB. I, 66. Feuillets de garde, commencement du XVIIe siècle.)

EN TEMPS DE GUERRE

† O Vierge, vous avez engendré Celui qui est le puissant, le terrible dans les guerres. Mais votre main aussi, votre main est puissante et forte, ô Marie: arrachez-nous donc à tous les ennemis qui nous menacent.

C'est vous que nous opposons à tous ces ennemis, c'est vous, ô Vierge : car

vous marchez en tête de l'armée chrétienne, et vous en êtes vraiment le chef.

Moïse, les mains étendues, mit en fuite le cruel Amalec; les mains de Moïse étaient alors en forme de croix. Faites comme Moïse, ô Vierge Marie, et mettez en fuite tous les ennemis de votre peuple.

Que tous les royaumes de la terre connaissent la force de votre bras et célèbrent votre invincible puissance. Quant aux nations qui l'ignorent coupablement, qu'elles soient confondues et périssent.

(Liturgie grecque : *Canon supplex ad sanctissimam Deiparam in rumore belli.* Cf. l'*Eucologion* de Goar, p. 813.)

PENDANT LA GUERRE CIVILE

† De la guerre civile, de toute destruction et révolte, de tout tumulte et conspiration secrète, de toute attaque perfide, de tout piège et de toute trahison, délivrez cette ville, ô Immaculée!

Nous vous opposons comme un mur inexpugnable aux envahissements des nations barbares et de tous ceux qui cherchent leur joie dans le sang. O Vierge, délivrez ceux qui se réfugient en vous.

Entourez notre ville (cette ville qui est

à vous), entourez-la des légions invisibles de la chevalerie céleste, des cohortes angéliques. Hâtez-vous, ô Marie, et descendez à notre secours. Amen.

(Liturgie grecque : *Canon supplex ad sanctissimam Deiparam in rumore belli.* Cf. l'*Eucologion* de Goar, p. 816.)

POUR LA PAIX

† Priez pour la paix, douce Vierge Marie, reine des cieux et maîtresse du monde, et faites, par votre courtoisie, prier aussi tous les saintes et tous les saints. Et vous-même, adressez-vous à votre fils et requérez sa hautesse qu'il lui plaise de jeter un regard sur ce peuple qu'il a voulu racheter de son sang. La guerre trouble tout : que Jésus chasse la guerre. Ne vous lassez pas de prier, ô Marie, et demandez à Dieu cette paix qui est le vrai trésor de joie.

(Charles d'Orléans, XVe siècle : *Priez pour la paix, douce Vierge Marie.* Edition de Guichard, p. 139. Traduit presque littéralement.)

POUR LA FRANCE

† Notre-Dame, priez pour la France.

Jadis on ne nommait, par tous pays, la France que « le Trésor de noblesse ». Cha-

cun trouvait en elle la bonté, l'honneur, la loyauté, la noblesse, la science, la courtoisie, le sens et la prouesse. Tous les autres peuples prenaient plaisir à la suivre. Et maintenant j'ai grande déplaisance à te voir subir tant de douleurs, ô très chrétien, ô franc royaume de France.

Sais-tu d'où vient ton mal, à vrai parler, et pourquoi tu es aujourd'hui en tristesse? Eh bien! je te le vais dire, et je crois par là m'acquitter envers toi. Écoute, et tu feras sagesse. Ce qui t'a perdue, France, c'est ton grand orgueil, c'est ta « gloutonnie », ta paresse, ta convoitise, ton mépris de la justice, et cette luxure surtout qui abonde et surabonde en toi. Voilà ce qui a forcé Dieu à te punir, ô très chrétien, ô franc royaume de France.

Ne va pas cependant désespérer, car Dieu est très largement plein de grande miséricorde. Va vers lui, va lui demander ta grâce. Car Dieu a déjà, il y a longtemps, pris des engagements avec toi. Pour avocate choisis Humilité, et Dieu sera très joyeux de te guérir. Mets entièrement ta confiance en lui : s'il a voulu mourir en croix, c'est pour tous les hommes; c'est en particulier pour toi, ô très chrétien, ô franc royaume de France.

La cour de Rome t'appelle son bras droit, car tu l'as bien souvent tirée de détresse. Et, pour t'en remercier, les Papes te font asseoir, seule entre toutes, à leur droite. Et ainsi feront-ils toujours, tant que ce sera justice. C'est pourquoi tu dois fortement pleurer et gémir, quand tu déplais à Dieu, qui a tant fait pour toi et que tu devrais tant aimer, ô très chrétien, ô franc royaume de France.

Dieu a les bras ouverts pour t'embrasser, ô France, et le voici tout prêt à oublier ta vie pécheresse. Demande pardon, et Notre-Dame va te venir en aide bien vite; Notre-Dame, ta très puissante reine; Notre-Dame, qui est ton cri de guerre et que tu reconnais pour maîtresse. Tous les saints, dont les corps reposent en terre française, vont, avec la Vierge, accourir à ta défense. Mais ne reste pas endormi dans ton péché, ô très chrétien, ô franc royaume de France.

Notre-Dame, priez pour nous.

(Charles d'Orléans, XV^e^ siècle. Edition Champollion, p. 172. — Nous avons dû omettre quelques couplets et avons ajouté l'invocation du commencement, ainsi que celle de la fin.)

III. PRIÈRES POUR OBTENIR UNE VIE CHRÉTIENNE ET LE SALUT ÉTERNEL

CONTRE LE PÉCHÉ

† O très glorieuse et très excellente mère de Dieu, ô Marie toujours vierge, ô vous qui seule avez été jugée digne de porter le prix de la rédemption du monde; moi, très vil pécheur, tout tombé, tout souillé de la boue de mille et mille crimes, je viens à vous parce qu'on vous appelle à juste titre la Mère de grâce et notre Avocate. Oui, j'ai l'audace de m'approcher de vous et même de vous adresser une prière. Et, de tout mon cœur, je vous demande d'intervenir miséricordieusement pour moi, très détestable pécheur, auprès du Roi des rois, auprès de votre très doux fils. Puis donc que ce Jésus, alors que je ne l'avais aucunement mérité, a bien voulu, en sa bonté, m'admettre parmi son peuple et me racheter de son sang, je le supplie de ne pas permettre que je tombe dans les pièges de ceux qui cherchent ma mort. Puisse-t-il protéger fortement tous ceux qui, comme moi, réclament votre saint patronage; qu'il leur accorde de résister à toutes les tentations; qu'il tue, qu'il éteigne toutes leurs mauvaises pensées, toutes

leurs œuvres inutiles, toutes leurs méchantes paroles, toutes leurs ardeurs criminelles, tous leurs amours coupables et contraires au salut; qu'il les délivre du venin de tous les vices; qu'il les préserve de toutes les maladies sataniques, et surtout de l'esprit de vanité et d'envie; qu'il leur donne toutes les vertus contraires à ces vices. Avant toutes choses enfin, ô Vierge bénie, faites-nous désirer de faire et de parfaire tout ce qui vous est agréable, à vous, ô Vierge Marie, et à votre Fils, et de finir notre vie dans votre louange à tous deux, dans votre service, dans votre amour. Amen.

(Bibliothèque nationale, Lat. 1201, XIVe siècle.)

QUAND ON CRAINT LE JUGEMENT DE DIEU

Noble mère du Rédempteur,
Fontaine de toute liesse,
Jamais ne peut avoir douleur
Celui qui envers vous s'adresse.

*

Et pourtant, Dame, à cette fin
De tout à vous je m'abandonne:
Que tous mes péchés à la fin,
Votre fils Jésus me pardonne.

(Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. I, 66, XVIe siècle. Nous n'avons changé que très peu de mots, *celle fin*, etc.)

QUAND ON SE REPENT PLUS VIVEMENT D'UN PÉCHÉ

† Très douce mère de Dieu, notre Dame, souvenez-vous de l'heure où vous étiez debout au pied de la croix de votre bienheureux fils. Veuillez, je vous prie, rappeler en votre mémoire les pensées de votre cœur et de votre âme innocente quand vous vîtes sous vos yeux s'accomplir l'immolation de ce Fils unique. Repassez en esprit tout ce que Jésus a voulu souffrir pour les pécheurs.

Or je suis l'un de ces pécheurs, et, s'il a subi la mort, c'est pour que je devinsse son frère.

Mère très bonne, unique espérance des misérables, moi aussi je voudrais être votre fils, et c'est pourquoi je me réfugie vers vous plein de confiance ; c'est pourquoi je vous confie tous mes besoins, toutes mes misères, et moi-même avec elles.

Je vous choisis aujourd'hui pour patronne et pour mère. Il est vrai que mes péchés dépassent toute mesure, mais c'est une raison pour ne point me retirer votre miséricorde. Songez à celui qui, sous vos yeux et pour l'amour de moi, pendit nu

et déchiré sur la croix. Et jetez sur moi un regard semblable à celui qui tomba sur vous et sur Jean l'Évangéliste des yeux de votre fils Jésus, de notre Rédempteur, de ce Dieu qui est béni à travers tous les siècles. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, Théol. lat. 334, XVIe siècle.)

CONTRE LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

Contre orgueil.

† Douce Vierge Marie, Celui qui est la vie et la voie de la vérité s'est humblement revêtu de notre humanité en votre sein. Or donc, mettez-moi sur le chemin de la vraie humilité, afin que mon cœur ignore complètement toute vanité et tout orgueil.

Contre envie.

Douce Vierge, pleine de courtoisie et de miséricorde, gracieuse et bonne au-dessus de toutes les femmes et qui êtes ornée de tous biens, entendez la demande qui sort de mon âme et s'élève vers vous. « Faites que je ne sente jamais descendre dans mon cœur l'envie, ce mortel venin. »

Contre luxure.

Douce Vierge, honorée au-dessus de toute créature, vous avez été toute blanche et toute pure, avant même d'être née. Or donc, je vous crie merci, Dame : gardez-moi de l'infection et des flammes de la luxure.

Contre paresse.

Douce Vierge glorieuse, c'est à vous que tout cœur pur et délicat s'adresse, car il trouve en vous la joie et un délicieux réconfort. Or donc, mettez mon cœur en joie et le gardez de tristesse, afin qu'il ne s'endorme point dans la paresse, dans la tristesse et dans l'ennui.

Contre avarice.

Douce Vierge royale, assise dans le ciel sur un trône qui domine tous les autres, c'est en vous que tout cœur loyal place son espérance. Or donc, défendez-moi contre l'avarice, contre la convoitise mauvaise, contre ce vice qui met le monde en feu.

Contre colère.

Douce Dame, qui êtes mère de sagesse, vous n'avez jamais été amère envers aucun de ceux qui mettent leur diligence à vous aimer. Or donc, gardez-moi de l'im-

patience et de la colère, gardez-moi de ce flot envahissant.

Contre gourmandise.

Douce Vierge, fontaine de tous biens, vous êtes toute sereine, toute belle et pleine de toutes douceurs. Or donc, faites que cet ignoble excès de la bouche, auquel succombent tous les gloutons, n'ait sur moi aucun empire et ne me touche même pas. Amen, amen.

(Bibliothèque nationale, 10528. — A la suite on lit : *Biaux sire Dieux en qui je croy, — Par la pitié octroye-moy — Que mourir puisse en telle foy — Que sainte Eglise tient de toy.*)

POUR OBTENIR LA FOI

† Dieu tout-puissant, Dieu éternel, Père de Notre-Seigneur Jésus, vous qui, pour le salut de tout le genre humain, avez fait annoncer par l'archange Gabriel l'incarnation de votre Fils, et qui, en l'envoyant parmi les hommes, avez réalisé le dessein, l'ineffable dessein que vous aviez conçu de toute éternité;

Exaucez ce misérable pécheur, ce serviteur indigne. Par l'intercession de la sainte et immaculée Marie, dans le sein de laquelle vous avez voulu que le Verbe éternel s'incarnât, faites que je croie d'un

cœur pur à l'incarnation de Jésus et que je me réjouisse éternellement du prix éternel de la Rédemption. Amen.

(Bibliothèque nationale, 1196, XIVe siècle.)

Mon Dieu, mon Créateur, je proteste et confesse que je veux vivre dans la foi catholique et que j'y veux mourir, jusqu'à ce que mon âme soit séparée de mon corps.

(Bibliothèque nationale, 10561, XVe siècle.)

POUR OBTENIR LA VRAIE JOIE

† O Dieu, qui avez donné à la bienheureuse Vierge, votre Mère, la triple joie de votre Incarnation, de votre Résurrection et de votre Ascension, ayez égard à ses mérites et à ses prières perpétuelles, et, malgré notre indignité, faites-nous heureusement parvenir aux joies qui n'ont pas de fin. Amen.

(Bibliothèque nationale, 1196, XIVe siècle. Cette prière accompagne les *Joies de la Vierge*.)

POUR OBTENIR LE RENOUVELLEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE

Vous vous adresserez à la Vierge-Mère, afin qu'elle vous obtienne le complet renouvellement de votre vie. Vous la prierez, elle qui est la rose digne de toute admiration, d'être tellement votre mère, que vous deveniez vous-même sa véritable fille. Vous demanderez à cette perle très pure qu'elle veuille bien, par la vertu de son très doux regard, vous conserver sans tache pour le Seigneur et Roi son Fils.

† Salut, ô Marie, Reine de clémence, par qui nous est venu le remède de vie; Vierge et mère du divin Rejeton, vous par qui nous est venu celui qui est le fils de l'éternelle Lumière, celui qui répand ses parfums sur Israël. En votre fils, vous êtes devenue la véritable mère de tous les hommes, dont ce fils unique de votre sein n'a pas dédaigné de devenir le frère. Maintenant donc, pour son amour, recevez-moi, indigne, dans vos bras maternels. Aidez ma foi, conservez-la et l'éclairez: soyez en moi un principe de renouvellement et de fidélité, vous, mon unique

et très aimante mère. Entourez-moi durant cette vie de vos soins miséricordieux et recevez-moi à l'heure de ma mort dans votre sein maternel. Amen.

(*Les Exercices de sainte Gertrude*, trad. de dom Guéranger.

POUR OBTENIR LE SALUT ÉTERNEL

† MÉDIATRICE universelle et source vivante d'où coulent intarissablement des torrents de grâces, très douce mère de Jésus, au nom de cette douleur et de ce trouble affreux que vous avez ressenti en votre cœur si bon, alors que le saint prophète Siméon vous dit: « Le glaive traversera votre âme; » faites qu'au nom de cette douleur même, votre Fils béni, du sein de sa très large miséricorde, m'accorde le pardon de tous mes péchés et me délivre de tout mal passé, présent et à venir. Amen.

II. AUXILIATRICE universelle, condiment de l'éternelle paix, reine des cieux, reine très belle, je vous supplie au nom de cette douleur et de ce trouble affreux que vous ressentiez en votre cœur si bon, alors que vous aviez perdu votre Fils très aimant et le cherchiez durant trois jours; faites, au

nom de cette douleur même, que Jésus m'accorde de conquérir le ciel avec autant d'amour que si je vivais longuement dans la perfection. Amen.

III. RÉPARATRICE des faibles et guérison très efficace des pauvres âmes blessées, très glorieuse Dame, au nom de ce trouble et de cette douleur que vous avez ressentis en votre cœur si clément, alors que les Juifs se saisirent de votre Fils, alors qu'ils en firent l'objet de leurs moqueries et le retinrent entre leurs mains, lui, ce Fils unique, lui, ce Fils si profondément aimable, lui qui voulait et devait souffrir pour le salut de la race humaine (et vous saviez là-dessus son dessein), faites que votre Fils très miséricordieux, au nom de cette douleur même, me délivre de toute servitude de l'âme et de toute captivité du corps, de toute angoisse, de tout péril, de toute mauvaise pensée, et qu'il en délivre aussi mes parents, mes amis, mes bienfaiteurs, aujourd'hui et toujours. Amen.

IV. ILLUMINATRICE des pécheurs, belle lumière de la grâce qui nous sauve, ô Marie, mère de Dieu, je viens vous prier, au nom de ce trouble et de cette douleur que vous avez ressentis au fond de votre cœur si tendre quand votre Fils très aimant a

été cloué avec les clous les plus aigus et par la main très cruelle des Juifs sur ce bois de la croix qui nous devait sauver. Demandez-lui qu'au nom de cette douleur même il allume en moi le feu de son amour, le feu de sa passion. Oui, que Jésus, prêtre et pontife par excellence, m'admette à partager le bois de sa croix ; que cette passion de la croix brûle et jette ses flammes dans mon cœur en souvenir de la mort de mon Sauveur, et qu'enfin je n'oublie jamais ses très saintes souffrances. Et si dans une rude maladie, ou pour toute autre cause, j'en perdais jamais le souvenir, faites que je mérite néanmoins de recevoir des mains miséricordieuses de mon Dieu une aussi belle récompense là-haut que si j'avais passé tous les jours de ma vie dans l'unique souvenir de cette très douloureuse passion. Amen.

V. O VOUS QUI SOULAGEZ SANS CESSE LES PAUVRES PÉCHEURS que courbe à terre le poids de leurs vices, ô Marie, fin de notre misère, je viens vous prier au nom de ce trouble et de cette douleur que vous avez ressentis au fond de votre cœur si charitable, à cette heure où votre Fils, si aimable pour toutes les âmes véritablement fidèles, fut descendu de la croix,

alors que ses plaies étaient toutes rouges encore et empourprées de son sang, alors que Joseph d'Arimathie le remit entre vos bras. Demandez-lui, ô Vierge, qu'au nom de cette douleur même, ce Jésus, aujourd'hui magnifiquement couronné sur le trône céleste, me fasse venir jusqu'à lui, grâce à l'abondance de ses bienfaits et à l'expansion de sa miséricorde. Puisse-t-il remettre mon corps et mon âme entre les bras de votre bonté, entre ces bras qui sont ouverts à tous les hommes, dès qu'ils vous prient dévotement.

Et je vous fais aussi cette demande au nom de ce tout petit enfant Jésus, blanc et rose, de ce Jésus que vous avez allaité et qui a été la source et l'origine de toute notre félicité.

Faites enfin, bonne Vierge Marie, que je puisse vous remercier éternellement de tant de miséricorde. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, Théol. lat., 334, XVI• siècle. Cf. avec les *Sept Douleurs* précédemment traduites.)

POUR OBTENIR LA CONVERSION DE TOUS SES FRÈRES

† O souverainement gracieuse et bénie par-dessus toutes les femmes, ô Vierge Marie, vous êtes par excellence la fiancée, vous êtes la compagne, et par-dessus tout, la mère très aimée de notre Dieu. Et c'est pourquoi vous êtes là-haut placée tout près de notre Emmanuel, au-dessus de toutes les âmes bienheureuses.

Obtenez-moi donc de votre Fils, qui est le Verbe, une parole vivante, une parole brûlante et efficace. Je ne vous demande pas les faux ornements de l'éloquence humaine, mais de savoir mettre en une bonne lumière l'Esprit-Saint et la vertu, afin d'embraser tous les cœurs de mes auditeurs et d'achever heureusement l'œuvre commencée de notre Dieu, le tout pour sa gloire, pour la joie éternelle et pour le salut de tout le peuple chrétien. Amen, amen.

(Deuxième session du concile de Trente, 4 février 1546. Discours d'ouverture, par le P. Catarino Polito de Sienne, de l'ordre des Prêcheurs : Labbe, *Conciles*, XIV, 1007.)

IV. PRIÈRES D'ACTIONS DE GRACES

REMERCIEMENTS A LA VIERGE POUR TOUS LES BIENFAITS QUE NOUS AVONS REÇUS DE SA MISÉRICORDE

† O très glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu, pleine de grâces et de vertus ; Vierge très miséricordieuse et très secourable à tous pécheurs qui requièrent dévotement votre aide ; moi qui suis un très pauvre pécheur, je veux aujourd'hui vous louer et remercier très humblement des grandes grâces que vous m'avez obtenues et octroyées en plusieurs manières. Et je vous supplie, Dame très douce, que, pour tout temps et en tout temps, vous me veuilliez avoir et retenir en votre garde ; que vous défendiez de tous maux et mon corps et mon âme ; que vous me préserviez enfin de la puissance des ennemis d'enfer et de tous les péchés dont je pourrai être accusé au jour de mon trépassement. Parlez pour moi à votre cher fils qui m'a créé, et obtenez-moi son plein pardon. J'ai ferme espérance en sa grande miséricorde et pitié ; mais ce qui ne me fait pas moins espérer, ce sont les grands biens, dignités et vertus qu'il a plu au Saint-Esprit de répandre

sur vous, ô Vierge Marie, pour l'aide et le salut de tous les bons chrétiens. Amen.

(Bibliothèque nationale, 13285, XVe siècle. Texte français.)

---

† O vous, ma constante et fidèle protectrice dans l'affliction, fille et mère du Dieu tout-puissant, abaissez en ce moment sur moi vos regards miséricordieux, et exaucez, ô divine Mère, les humbles prières de votre serviteur. S'il peut encore vous les adresser, s'il lui reste l'usage de la parole, c'est à vous seule qu'il le doit. Il vous doit ce souffle de vie qui se cache encore sous cette frêle enveloppe, au milieu de ses veines et de ses os. Secourez-moi, sainte Vierge; demandez pour moi la force d'étouffer toute plainte et de souffrir avec courage. Faites que je voie s'approcher d'un œil serein la mort elle-même, s'il faut que, de son pas silencieux, elle me vienne visiter. Alors mes yeux contempleront ce que mon intelligence ne peut concevoir ici-bas, ce qu'aucune parole humaine ne peut exprimer. Je vous verrai, vous et tous les vôtres. Vous m'ap-

pellerez à vous, ô Reine, et vous me ferez asseoir à vos pieds. Amen, amen.

(Janicki, poète polonais du XV^e^ siècle, cité dans le *Contemporain* de juillet 1873, article de René Lavollée.)

---

† Je fléchis les genoux devant vous; je vous loue et je vous glorifie de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces.

Salut, sainte Mère de Dieu, temple que le Saint-Esprit a trouvé très digne de lui, sanctuaire qui avez gardé le pain des anges, aurore de l'éternel soleil, rayonnement de bonté, charme et aménité souveraine, clarté de la foi sainte, espoir du salut, source de charité, lac de sainteté, porte du paradis, lumière de la vraie vertu, honneur de la piété et port de l'éternelle paix.

A Marie, après Dieu, comme il le convient, soit la louange souveraine avec la bénédiction, l'honneur et la gloire, en tout et partout. Ainsi soit-il.

(Bibliothèque nationale, 1201, XIV^e^ siècle.)

RÉSUMÉ DE TOUT CE PETIT LIVRE

† Très sainte Vierge, priez pour moi, s'il vous plaît, Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que toutes mes pensées, paroles et actions de ce jour et de toute ma vie lui soient agréables. Amen.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. F. 37e, XVIIIe siècle.)

FIN

Parchamin, encre ne cire
Ne porroit durer ne suffire,
Por coy que l'on vosist ton sen, ta bonteit [dire,
Et seüxent tous cés escrire
Qui furent, seront et sont neis.

(Bibliothèque de l'Arsenal, T. L. 319, XIII^e siècle.)

Ne scribam vanum, duc, pia Virgo, manum.

(Devise de quelques scribes au moyen âge.)

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE 5
AVERTISSEMENT. 7
PRIÈRE GÉNÉRALE POUR SERVIR D'INTRODUCTION AU PRÉSENT RECUEIL. 9

PREMIÈRE PARTIE

LA JOURNÉE

Quand le jour commence à paraître. . . . 25
Quand il fait jour. 26
En se levant. 27
Avant les Prières du matin. 29
Prières du matin. 30
Avant la Messe. En entrant à l'église. . . 49
Prières pendant la Messe. 50
Autres Prières pendant la Messe 53
Prières pour la Confession 73
I. Avant la Confession . . . . . *Ibid.*
II. Après la Confession. 83
Prières pour la Communion. 84
I. Avant la Communion . . . . . *Ibid.*
II. Au moment de la Communion. . . 85
III. Après la Communion. 86

Prières pendant la journée. Les Heures. . 87
En entendant l'Angélus. 89
Toutes les fois que sonne l'heure 90
Souvent dans la journée . . . . . *Ibid.*
Visite à la chapelle de la Vierge 92
Méditation. 96
Avant et après le repas 99
Prières du soir. 100
Autres Prières du soir. 105
Quand la nuit commence à tomber 111
En se couchant 113
En s'endormant 114

DEUXIÈME PARTIE

LA SEMAINE

Le Dimanche. La liturgie romaine 119
Le Lundi. La liturgie gallicane. 124
Le Mardi. La liturgie ambrosienne 128
Le Mercredi. La liturgie mozarabe. 130
Le Jeudi. Les liturgies orientales. 132
Le Vendredi. La liturgie grecque et gréco-slave 137
Le Samedi. La liturgie arménienne. . . . 141

TROISIÈME PARTIE

LE MOIS

1er mai. Avant le Christ. 147
2 et 3 mai. Durant la vie terrestre du Christ et de la Vierge 152
4 mai. Les trois premiers siècles de l'Église. Les Catacombes 165
5 mai. Les trois premiers siècles de l'Église (suite). Les liturgies apostoliques. . . . 171
6 mai. Le IVe siècle. Les Pères et Docteurs de l'Occident. 176
7 mai. Le IVe siècle (suite). Les Pères et Docteurs de l'Orient 183
8 mai. Le Ve siècle. Concile d'Éphèse. . . 188
9 mai. Du Ve au XIe siècle 192
10 mai. La Renaissance du XIe siècle . . . 200
11 mai. Les XIe et XIIe siècles. Saint Anselme. 205
12 mai. Le XIIe siècle. Vue d'ensemble . . 216
13 mai. Le XIIe siècle (suite). Les Docteurs 219
14 mai. Le XIIe siècle (suite et fin). Les Poètes. 223
15 mai. Le XIIIe siècle. Vue d'ensemble. . 227
16 mai. Le XIIIe siècle (suite). Les Docteurs 232
17 mai. Le XIIIe siècle (suite). Les Mystiques. 238

18 mai. Le XIII^e siècle (suite). Les Symbolistes 241
19 mai. Le XIII^e siècle (suite). Les Trouvères 243
20 mai. Le XIII^e siècle (suite). Les Troubadours 248
21 mai. Le XIII^e suite (suite). Les Poètes latins 254
22 mai. Le XIV^e siècle 257
23 mai. Les XIV^e et XV^e siècles. Vue d'ensemble 260
24 mai. Le XV^e siècle. Jeanne d'Arc . . . 266
25 mai. Le XV^e siècle (suite). La fin du grand schisme. 270
26 et 27 mai. Le XVI^e siècle. Le Protestantisme 273
28 mai. Le XVII^e siècle. Vue d'ensemble. . 278
29 mai. Le XVIII^e siècle. 285
30 et 31 mai. Le XIX^e siècle. 287

QUATRIÈME PARTIE

L'ANNÉE

I. L'Immaculée Conception (8 décembre) . 300
II. La Nativité de la sainte Vierge (8 septembre). 314
III. La Présentation (21 novembre). . . . 316
IV. L'Annonciation (25 mars) 317

V. La Visitation (2 juillet). 319
VI. Noël et le temps de Noël. 320
VII. La Purification (2 février). 322
VIII. Les Sept Douleurs. Le Carême. Le temps de la Passion 325
IX. Le Vendredi saint 331
X. Pâques et la Pentecôte 335
XI. L'Assomption 336

CINQUIÈME PARTIE

LA VIE

I. PRIÈRES DANS LES DOULEURS PRIVÉES. 347
Dans la souffrance . . . . . *Ibid.*
Dans une épreuve ou tentation 348
Quand l'épreuve devient plus forte . . . 349
Lorsqu'on a des ennemis 350
Dans une maladie 351
Contre la mort subite. 352
Pour un malade 353
Pour un mort. . . . . *Ibid.*
Après la mort d'un enfant. 354
II. PRIÈRES DANS LES CALAMITÉS PUBLIQUES. 355
Durant une épidémie. . . . . *Ibid.*
En temps de guerre 356
Pendant la guerre civile 357
Pour la paix. 358
Pour la France. . . . . *Ibid.*

III. PRIÈRES POUR OBTENIR UNE VIE CHRÉTIENNE ET LE SALUT ÉTERNEL . 361
Contre le péché . . . . . *Ibid.*
Quand on craint le jugement de Dieu . . 362
Quand on se repent plus vivement d'un péché 363
Contre les sept péchés capitaux. 364
Pour obtenir la foi. 366
Pour obtenir la vraie joie 367
Pour obtenir le renouvellement de la vie chrétienne 368
Pour obtenir le salut éternel 369
Pour obtenir la conversion de tous ses frères 373
IV. ACTIONS DE GRACES. 374
Remerciement à la Vierge pour tous les bienfaits que nous avons reçus de sa miséricorde . . . . . *Ibid.*
Résumé de tout ce petit livre. 377

26776. — Tours, impr. Mame.

128.052